







4191
HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VISAGES FRANÇAIS

(CHATEAUBRIAND A ROME — HOCHÉ SUR
LE RHIN — LOUIS MADELIN ET ROBERT DE
FLERS — LE SOUVENIR DE MAURICE BARRÈS
— LE SOUVENIR DE RENÉ BOYLESVE —
GENS DE GUERRE).



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

Copyright 1930 by Librairie Plon.
Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

FOR. LIT.

FR

840.9

B727

70-50860

5.00g

A MADAME MAURICE BARRÈS

*ce livre où Barrès est présent,
même quand il n'est pas en cause,
et qu'il eût peut-être aimé,
en témoignage
de ma respectueuse amitié.*

H. B.

0761 67 1970

CHATEAUBRIAND
A ROME

CHATEAUBRIAND A ROME⁽¹⁾

Depuis qu'une jeune femme, à Gênes, comme je ne célébrais devant elle que l'Italie de l'histoire et de l'art, l'Italie du passé, m'apporta son enfant pour me montrer ce que la Superbe contenait de plus beau et me rappeler par la seule magie de ce geste maternel au souci de la vie présente, j'ai mieux compris le sourire un peu amer avec lequel nos amis Italiens accueillent parfois les plus somp-

(1) Conférence donnée à Rome au Cercle de Rome le 20 décembre 1927, sous les auspices de l'ambassade de France, et à Paris le 24 janvier 1928 à l'Union interalliée sous la présidence de S. Exc. le comte Manzoni, ambassadeur de S. M. le roi d'Italie.

SOURCES : *Mémoires d'outre-tombe*, édit. Biré en 6 vol. (Garnier). — V. aussi *Correspondance et Voyages* de CHATEAUBRIAND et *Souvenirs et Correspondances* tirés des papiers de Mme Récamier. — *Les débuts diplomatiques de Chateaubriand*, d'après les documents conservés au dépôt des Archives des Affaires étrangères (1803-1804), par le comte Édouard FRÉMY (*Correspondant* des 10 et 25 sept. et 10 oct. 1893). — *L'Ambassade romaine de Chateaubriand*, par Marie-Jeanne DURRY

tueux bouquets des écrivains et des poètes d'outre-monts, les chrysanthèmes des *Mémoires d'outre-tombe*, quand Chateaubriand y célèbre la ville où il y a plus de tombeaux que de morts, et jusqu'aux âcres tubéreuses de la *Mort de Venise* où Barrès multiplie « les puissances de tristesse ».

« Je m'imagine, écrit Chateaubriand à Rome, que les décédés, quand ils se sentent trop échauffés dans leur couche de marbre, se glissent dans une autre restée vide, comme on transporte un malade d'un lit dans un autre lit. On croirait entendre les squelettes passer durant la nuit de cercueil en cercueil. » Et dans cette même Rome, au lieu d'une ronde macabre, le d'Annunzio d'*Il Piacere* nous montrera la vie brûlante et toute rouge jusque sous la neige qui vient ajouter sa blancheur à celle des sépulcres. Barrès, à Venise, accuse « le paludisme de cette ruine romantique » et le même d'Annunzio, dans *la Nave*, nous la peint

(Champion, 1927). — *Trois amies de Chateaubriand*, par André BEAUNIER (Charpentier, 1920). — *Les Correspondants de Joubert* (Calmann Lévy). — Léon SÉCHÉ, *Hortense Allart de Méritens* (Mercure, 1908). — Gabriel FAURE, *Paysages littéraires, les Six voyages de Chateaubriand en Italie* (Fasquelle, 1917). — Maurice LEVAILLANT, *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand* (Ollendorff, 1922). — Édouard HERRIOT, *Madame Récamier et ses amis*, 2 vol. (Plon, édit., 1904). — Victor GIRAUD, *le Christianisme de Chateaubriand* (t. I, Hachette, édit., 1926). — Pierre MOREAU, *Chateaubriand* (Garnier). — Comte d'HAUSSONVILLE, *Ma Jeunesse* (Calmann Lévy). — *Mémoires de la comtesse de Boigne* (édit. Plon, 4 vol.).

toute précipitée vers la fortune de la mer, comme au temps des grands doges. Mais Barrès, à Ravenne, voit partout surgir des pensées énergiques et dévorantes « comme si elles avaient été laissées dans ce désert par tant d'hommes passionnés qui le traversèrent, ivres de désirs, de haines et de violences », et, dans la guerre et après la guerre, il partagera avec son ami Gabriele d'Annunzio les mêmes espoirs et transmettra le même feu national. Et pour Chateaubriand, il ne faut jamais oublier que son amour des ruines ne l'empêcha pas d'entendre le cri poussé vers la vie par la jeune Italie, quand ce cri n'était encore qu'un vagissement que l'Autriche cherchait à étouffer. Le poète de la mort fut aussi le poète de la jeunesse et le prophète de l'unité italienne : « On prend, — écrivait-il en 1829, devançant Mazzini, et alors qu'on affectait de considérer comme des attentats de carbonari les menaces de révolution dont la sourde rumeur gagnait Naples, Parme, Modène, et jusqu'au Piémont et à la Lombardie, — on prend pour des *conspirations* ce qui n'est que le malaise de tous, le produit du siècle, la lutte de l'ancienne société avec la nouvelle, le combat de la décrépitude des vieilles institutions contre l'énergie des jeunes générations... » Et il annonce la chute de ces douanes intérieures qui entendent séparer l'esclavage de la liberté. *L'énergie des*

jeunes générations, l'un des premiers il a deviné où elle aboutirait. Que l'Italie nouvelle soit donc amicale au grand ambassadeur de France qui, il y a juste un siècle, lui adressait déjà son lointain salut !

I

LE JEUNE SECRÉTAIRE D'AMBASSADE

Chateaubriand à Rome : on évoque surtout l'ambassadeur désabusé qui se considérait comme en disgrâce et aspirait à rentrer en France pour y reprendre le ministère des Affaires étrangères qu'il avait déjà occupé, ou même pour s'emparer de la présidence du Conseil. Or il y eut un autre Chateaubriand à Rome, plus jeune de vingt-cinq ans, secrétaire d'ambassade, menant la guerre joyeusement contre son chef de file, le cardinal Fesch, ardent, ambitieux, dévorant, terrible, mais charmant. Le 14 avril 1802 avait paru *le Génie du christianisme*, en cinq volumes, dédié au Premier Consul qui, disait l'auteur, « nous a retirés de l'abîme ». Du jour au lendemain, l'auteur était devenu célèbre, comme le fut plus tard Lamartine après les *Méditations*, sauf que les *Méditations* étaient un début, et que *le Génie du christianisme* venait après l'*Essai sur les révolutions* et le tirage à part d'*Atala*. Chateaubriand jouit avidement de cette jeune gloire. Il avait connu la

misère, l'exil, la guerre, la douleur, et même le mariage. Un mariage dont il s'était d'ailleurs aussitôt affranchi. Revenu à Paris, il était devenu le centre de ce salon de la rue Neuve-du-Luxembourg où Pauline de Beaumont, fille de ce Montmorin qui fut un des derniers ministres de Louis XVI et fut odieusement massacré et dont la femme et les enfants montèrent sur l'échafaud — Pauline seule avait été dédaignée par la police à cause de sa débile santé — réunissait une société qui, tout en regrettant l'ancien régime, accueillait avec faveur l'ordre nouveau enfin rétabli sur la démente révolutionnaire et le gaspillage du Directoire. Il avait même écrit son livre à Savigny-sur-Orge chez Mme de Beaumont qui, le soir, après son travail, lui apprenait à déchiffrer la carte du ciel et lui nommait les étoiles. Son ami Fontanes, enthousiasmé, le conduisait chez Mme Bacciochi, puis chez Lucien Bonaparte où il rencontra le Premier Consul. Celui-ci s'était fait lire *le Génie du christianisme* qui, le Concordat venant d'être signé, servait sa politique en préparant le renouveau religieux. Il avait admiré l'écrivain et prononcé cet oracle : « Ce n'est pas le style de Racine, c'est celui du prophète. » La rencontre fut éblouissante. « Son sourire, dit Chateaubriand de Bonaparte, était caressant et beau. » Plus tard, le comte Molé, rapprochant

les deux hommes, dira qu'il n'a jamais vu qu'à Chateaubriand et à Napoléon un sourire d'une irrésistible fascination. Bonaparte, dans cette entrevue, traita immédiatement l'écrivain comme s'il était de son intimité, le fit entrer de plain-pied dans son cerveau. Il lui parla de l'Égypte et des Arabes : « J'étais toujours frappé, lui dit-il, quand je voyais les cheiks tomber à genoux au milieu du désert, se tourner vers l'Orient et toucher le sable de leur front. Qu'était-ce que cette chose inconnue qu'ils adoraient vers l'Orient? » Pour cette *chose inconnue*, il avait fait le Concordat et voulu la paix catholique. Pour cette *chose inconnue*, Chateaubriand avait écrit *le Génie du christianisme* et allait entreprendre *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

Il est à croire que dès lors Bonaparte, devinant de son œil exercé que Chateaubriand serait le prince littéraire de son temps, chercha à l'attirer. Son oncle, le cardinal Fesch, avait été nommé ambassadeur à Rome (8 avril 1803) : Talleyrand présenta Chateaubriand comme premier secrétaire et celui-ci fut agréé sans hésitation (4 mai). Il voulut refuser. Mme de Beaumont était déjà très malade et il souffrait de se séparer d'elle. Et puis, toujours infidèle, il aimait déjà la marquise de Custine. Pour le persuader, on lui dépêcha l'abbé Emery. Il se résolut donc au départ. Mme de

Beaumont le devait rejoindre à Rome après deux mois. Il partit au début de juin.

A Lyon, il assiste à une procession de la Fête-Dieu. En Savoie, il s'émeut de voir des croix debout aux carrefours. Le génie du christianisme le précède sur les grandes routes. De Saint-Jean-de-Maurienne, rapproché des Alpes, il donne cette description romantique et exacte ensemble : « L'air devint transparent à la crête des monts ; leurs dentelures se traçaient avec une pureté extraordinaire sur le ciel, tandis qu'une grande nuit sortait peu à peu du pied de ces monts et s'élevait vers leur cime... » Faut-il signaler en passant la justesse de la vision, quand tant de poètes commettent l'erreur de faire *tomber la nuit* sur le sol, tandis qu'elle monte ? A Lanslebourg, dernier relais avant le col du Mont-Cenis, il tente d'arracher un jeune aiglon aux bâtons des paysans, mais l'oiseau qu'il achète et qui le fait songer à Louis XVII meurt de ses blessures. A la descente, il ne voit qu'un gouffre noir et profond, un chaos de torrents et de précipices. Mais si Turin, par trop de régularité, le déçoit, il admire les plaines de la Lombardie dont il compare la verdure aux gazons anglais, si frais et si fins, et dont il célèbre pour leur grâce décorative les guirlandes de vignes au-dessus des moissons. Comme les Italiens doivent nous dédaigner ! « Notre ciel de plomb, écrit-il, nos

villes enfumées, nos villages boueux doivent leur faire horreur. » Reçu à Milan *froidement et poliment* par le général Murat que la littérature touche peu, il traverse la Toscane dont il donnera cette définition : « La Toscane est un jardin anglais au milieu duquel il y a un temple : Florence. » Enfin le voici à Rome. Tout le récit pittoresque de son voyage se trouve dans ses lettres à Mme de Beaumont. Mais il réserve à Chênedollé, qui devait alors épouser sa sœur Lucile, les détails pratiques sur le prix de la diligence et sur la supériorité des auberges italiennes. « A cet égard, lui assure-t-il, nous sommes, l'Espagne exceptée, au-dessous de tous les peuples de l'Europe. »

Il nous faut imaginer ce nouveau secrétaire d'ambassade qui débarque dans la Ville Éternelle et, pour commencer, oublier tous les portraits habituels de Chateaubriand, notamment celui qu'il trace lui-même dans les *Mémoires d'outre-tombe* où il prend d'emblée le grand ton, dès l'enfance à Combourg, dès la naissance dans une tempête, en sorte qu'il n'en peut plus changer et que nous y perdons le Chateaubriand familier et simple, car il le fut. Il ne ressemble point à ce grand homme gourmé, solennel, morose, dominateur, pareil à quelque roi en exil, et qui, tout chargé de gloire et demeuré séduisant jusque dans la vieillesse, sait se parer de cette poésie du mal-

heur et du désenchantement à quoi les femmes, dans leur divine pitié, se laisseront toujours prendre. Il a trente-cinq ans. Sa santé paraît invulnérable. Elle a résisté à l'émigration, au camp de Condé, aux voyages en Amérique, à la misère en Angleterre. Il est gai, spirituel, attrape fort bien le côté comique ou ridicule des gens et des choses, bon compagnon, d'humeur facile. « Je serais fort aise, écrit Joubert au comte Molé, que vous voyiez Chateaubriand ici, à Villeneuve, pour juger de quelle incomparable bonté, de quelle parfaite innocence, de quelle simplicité de vie et de mœurs et, au milieu de tout cela, de quelle inépuisable gaieté, de quelle paix, de quel bonheur il est capable quand il n'est soumis qu'aux influences des saisons et remué que par lui-même. » Et la phrase de Joubert est toujours le vêtement colant de la vérité. Il y aurait toute une étude à écrire sur cette première nature, souple et prime-sautière, de Chateaubriand dont il est aisé de retrouver des traces dans tel ou tel chapitre de l'*Itinéraire* et jusque dans ses dépêches diplomatiques, quand il peindra plus tard le cardinal de Clermont-Tonnerre arrivant à Rome ou réclamera les dépenses occasionnées par ce grand personnage ecclésiastique. Cette première nature se donne alors libre cours en voyage. Ne méconnaissons pas le Chateaubriand qui mérita d'être sur-

nommé l'Enchanteur, dont l'attrait était irrésistible, et dont les puissances d'envoûtement, prolongées si tard, seraient inexplicables s'il n'avait conservé toujours quelques restes de cette grâce première un peu sauvage.

Seulement il avait déjà conscience de son génie. Il savait — trop — qu'il n'était pas un secrétaire d'ambassade ordinaire. Il estimait que l'auteur du *Génie du christianisme* devait être au premier plan. Je ne crois pas que jamais secrétaire d'ambassade ait joué de si mauvais tours à son ministre. Ce ministre, le cardinal Fesch, était pourtant l'oncle du Premier Consul. Mais rien n'arrête Chateaubriand. Il commence par séduire tout le monde : M. Cacault, l'ancien ambassadeur, qui avait la confiance de Pie VII ; M. Artaud, dont il vient occuper le poste et qui lui sert de guide à travers la ville ; les cardinaux et aussi les employés, les boutiquiers, les gens du peuple. Mais il n'attend pas l'arrivée de son chef hiérarchique pour demander, contrairement à toutes les règles du protocole, une audience du pape. On lui fait savoir que, *malgré l'ancienne étiquette*, le Saint-Père le recevra le 1^{er} juillet. Pie VII le reçoit en effet ayant sur sa table le *Génie du christianisme*, Pie VII dont il buri-nera cette inoubliable eau-forte : « Le pape a une figure admirable, pâle, triste, religieuse :

toutes les tribulations de l'Église sont sur son front. »

Premier passe-droit. Le cardinal Fesch, qui débarque à Rome le 2 juillet, mécontent d'avoir été devancé, prend dès lors en grippe ce premier secrétaire qui s'étale un peu trop et qui jouit de trop de renommée. Il loue pour l'ambassade le palais des princes Lancelotti, voisin du Tibre, loge Chateaubriand dans les combles, avec les puces, — mais Goethe n'a-t-il pas déclaré, dans les *Élégies romaines*, préférer le *peuple actif des puces du Midi aux brouillards du triste Septentrion*? — et lui distribue comme travail des besognes d'expéditionnaire, délivrance des passeports, etc. On devine l'irritation du secrétaire qui croyait s'initier aux grandes affaires des États.

Le roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel, dépouillé du Piémont et réduit à son île, avait été autorisé à résider à Frascati, près de Rome — où il était l'objet d'une étroite surveillance, car il recevait des émigrés et passait pour servir de correspondant aux princes de la maison de Bourbon. Chateaubriand, qui sera toujours un maniaque de chevalerie, — il est des manies moins relevées, — ne manque pas, sans consulter son chef, d'aller rendre visite au monarque déchu. D'où scandale et plainte de l'ambassadeur. Le jeune et indépendant diplomate met en branle ses amis de Paris,

et grâce à Fontanes et à Mme Bacciochi le conflit s'apaise.

Le conflit s'apaise momentanément. Car le cardinal entend bien se débarrasser de Chateaubriand, et lui-même ne veut plus demeurer au second plan. On le charge de commissions insignifiantes, comme de remettre à la sœur de Bonaparte, Pauline Borghèse, une paire de souliers de bal qu'elle avait commandés à Paris par la valise diplomatique, réceptacle, déjà, des plus étranges objets. Admis à son petit lever, il écrira plus tard : « La princesse fit sa toilette devant moi : la jeune et jolie chaussure qu'elle avait à ses pieds ne devait fouler qu'un instant cette vieille terre. » C'est déjà l'antithèse romantique. Cependant il s'ennuie dans ses combles : « N'ayant rien à faire dans ma chambre aérienne, raconte-t-il, je regardais presque par-dessus les toits, dans une maison voisine, des blanchisseuses qui me faisaient des signes ; une cantatrice future, instruisant sa voix, me poursuivait de son solfège éternel. Heureux quand il passait quelque enterrement pour me dédommager ! Du haut de ma fenêtre, je vis, dans l'abîme de la rue, le convoi d'une jeune mère : on la portait le visage découvert entre deux rangs de pèlerins blancs ; son nouveau-né, mort aussi et couronné de fleurs, était déposé à ses pieds. »

Telles étaient les distractions de Chateaubriand dans la mansarde du palais de l'ambassade. Il y avait bien aussi les promenades dans Rome et la découverte de la campagne romaine dont je parlerai tout à l'heure. Mais un Chateaubriand qui s'ennuie devient vite redoutable. Joubert, qui n'a pas d'égal en psychologie et dépasse d'avance les Marcel Proust de l'avenir parce qu'il y introduit plus de sympathie humaine, l'a bien reconnu quand il plaide la cause de son ami auprès du comte Molé : « Il n'écrit que pour les autres, note-t-il, et ne vit que pour lui. » Et plus loin : « Un fonds d'ennui qui semble avoir pour réservoir l'espace immense qui est vacant entre lui-même et ses pensées, exige perpétuellement de lui des distractions qu'aucune occupation, aucune société ne lui fourniront jamais à son gré et auxquelles aucune fortune ne pourrait suffire s'il ne devenait tôt ou tard sage et réglé. » Mais il ne deviendra jamais sage ni réglé. C'est la faiblesse de sa vie, et peut-être aussi la force de son génie. Et le voilà qui entre en guerre ouverte avec son ambassadeur. Il prend sur lui de conduire lui-même au pape des visiteurs de marque sans passer par le canal du cardinal Fesch et sans même l'avertir. Quand celui-ci se plaint, il le prend de haut et prétend avoir le droit de traiter directement avec le Saint-Père comme premier secrétaire. Où dé-

couvre-t-il ce droit contraire à tous les usages diplomatiques? Dans sa gloire littéraire. L'ambassadeur s'en venge en le dénonçant au Premier Consul : « Chateaubriand est venu à Rome persuadé d'être précédé par la réputation de son ouvrage ; mais ici, il n'y a que des docteurs de théologie qui y ont vu des hérésies formelles. » Ah ! s'il pouvait le faire mettre à l'index ! Chateaubriand n'est pas en reste. Il a l'incroyable audace d'envoyer de son côté une note secrète au Premier Consul pour souligner l'insuffisance et les intrigues du cardinal Fesch, obscur et incapable au lieu d'être un ambassadeur reluisant et magnifique. Il rêve des grands ambassadeurs du passé, un Créqui sous Louis XIV, un cardinal de Bernis sous Louis XV. Et, là-dessus, il réclame, comme une chose due, un poste indépendant. Le premier rang seul lui convient. Bonaparte est exaspéré, mais Joubert est un bon avocat : « Nous l'aimerons toujours, coupable ou non coupable : dans le premier cas nous le défendrons, dans le deuxième nous le consolerons. » Le premier secrétaire n'est pas révoqué. Le malheur même va venir à son secours.

Pauline de Beaumont, malade au Mont-Dore, a reçu de trop belles lettres de Rome. Elle connaît maintenant le Colisée et Saint-Pierre, et l'effet de la lune sur le Tibre : « L'astre de la nuit, ce

globe que l'on suppose un monde fini, promenait ses pâles déserts au-dessus du désert de Rome », cette Rome que lord Byron appellera la *Niobé des nations*. Et ailleurs : « Le Tibre sépare les deux gloires : assises dans la même poussière, Rome païenne s'enfonce de plus en plus dans ses tombeaux, et Rome chrétienne redescend peu à peu dans ses catacombes. » Non, Pauline n'a pas eu besoin que Fontanes lui communiquât la fameuse épître sur les beautés de Rome, sur les couchers de soleil, sur la désolation de la campagne romaine livrée au silence et à la solitude, sur la beauté des femmes romaines, pareilles à des statues antiques de Junon ou de Pallas descendues de leur piédestal et se promenant autour de leur temple : « Les sommets des montagnes de la Sabine apparaissent alors de lapis-lazuli et d'opale, tandis que leur base et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette et purpurine. Quelquefois de beaux nuages, comme des chars légers portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sur ce ciel mythologique. » Et pas davantage Joubert la lettre sur la lumière de Rome : « Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes

et noires ; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature ? Eh bien, c'est la lumière de Rome. » Elle-même a reçu d'aussi émouvantes descriptions dans cette correspondance qui ne la quitta pas et qui, après sa mort, retrouvée par son amant, resservira à celui-ci pour orner les *Mémoires*, comme il reprendra la vapeur violette et le clair de lune pour les resservir à Mme Récamier. Exaltée à distance, inquiète aussi de la trop longue séparation, elle se décide, presque mourante, à le rejoindre à petites journées. Joubert qui l'aime d'un amour transparent — l'amour d'une âme pour une âme, d'une intelligence pour un esprit, d'un cœur pour un souffle — essaie en vain de la retenir. A Milan, Bertin la recueille et l'accompagne jusqu'à Florence où Chateaubriand, venu à sa rencontre, la reçoit, bouleversé du changement qu'il surprend en elle. N'est-elle pas déjà « une de ces figures d'Herculanum qui

coulent sans bruit dans les airs, à peine enveloppées d'un corps »? Il amène cette pauvre colombe blessée, sous son aile protectrice de grand oiseau de tempête, jusqu'à Rome, dans une petite maison du Pincio, proche de la place d'Espagne. Il ne la quittera plus.

Va-t-il déchaîner un scandale? Déjà, il a écrit chez elle *le Génie du christianisme*. Et voici qu'il l'affiche aux yeux de tous, quand il occupe une charge officielle. N'est-ce pas braver l'opinion? Mais il y a autour de l'amour que la mort accompagne, fatale comme lui et comme lui toute-puissante, un halo de respect, même pour qui n'en perçoit pas le mystère ou n'en admet pas la révélation. Pauline ne fut aperçue que deux ou trois fois, dans la voiture où il la promenait, comme ils s'étaient tous deux repris momentanément à quelque espérance : assez pour apitoyer les passants et leur laisser une vision d'ombre et de grâce. Elle était la dernière descendante, échappée au naufrage, d'une famille illustre et fidèle jusqu'à l'échafaud. En outre, elle avait joué un rôle précieux en ralliant autour du Premier Consul et du régime de l'ordre les débris de l'ancienne société, d'une politesse irremplaçable, qui étaient restés en France ou revenus de l'émigration. Aussi le cardinal Fesch avait-il reçu des instructions pour lui montrer des égards.

Et puis, elle mourut, le 4 novembre. Son dernier biographe, André Beaunier, a pieusement recueilli ses dernières paroles. Au Mont-Dore, avant de partir : « Je tousse moins, mais il me semble que c'est pour mourir sans bruit. » A Florence, elle ne peut que sourire à Chateaubriand. Devant les cascades de Terni, elle murmure : « Il faut laisser tomber les flots. » Oui, comme les heures de la vie, comme les passions, comme tout ce qui doit passer. Au Colisée, devant les ruines, elle sent le froid et veut rentrer. Et comme il devine les suprêmes approches, c'est elle qui tente de le consoler : « Est-ce que vous ne vous y attendiez pas ? » Enfin, confessée, elle murmure : « Êtes-vous content de moi ? » Tout cela est dans les *Mémoires d'outre-tombe*, et le témoignage d'une douleur qui fut, comme il arrive, supérieure même à l'amour que la morte lui avait inspiré, comme s'il le mesurait mieux en le perdant.

Seul, Rome lui paraît déserte : « On n'a pas su, écrit-il, ce que c'est que la désolation du cœur quand on n'est point demeuré seul à errer dans les lieux naguère habités par une personne qui avait agréé votre vie... Je restais abandonné sur les ruines de Rome. A ma première promenade les aspects me semblaient changés ; je ne reconnaissais ni les arbres, ni les monuments, ni le ciel. Je m'égarais au milieu des campagnes, le long des

cascades, des aqueducs, comme autrefois sous les berceaux des bois du nouveau monde. Je rentrais dans la Ville Éternelle qui joignait actuellement à tant d'existences passées une vie éteinte de plus. » Ailleurs, il imagine, se souvenant des soirs de Savigny, des signaux dans le ciel : « La nuit, quand les fenêtres de notre salon champêtre étaient ouvertes, Mme de Beaumont remarquait diverses constellations en me disant que je me rappellerais un jour qu'elle m'avait appris à les connaître : depuis que je l'ai perdue, non loin de son tombeau, à Rome, j'ai plusieurs fois, du milieu de la campagne, cherché au firmament les étoiles qu'elle m'avait nommées ; je les ai aperçues brillant au-dessus des montagnes de la Sabine ; le rayon prolongé de ces astres venait frapper la surface du Tibre. Le lieu où je les ai vus sur les bois de Savigny, et les lieux où je les revoyais, la mobilité de mes destinées, ce signe qu'une femme m'avait laissé dans le ciel pour me souvenir d'elle, tout cela brisait mon cœur. Par quel miracle l'homme consent-il à faire ce qu'il fait sur cette terre, lui qui doit mourir?... »

Un autre poète dira plus tard :

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ?

Lui-même reprendra encore : « On meurt à chaque moment pour un temps, une chose, une

personne, qu'on ne reverra jamais ; la vie est une mort successive. » C'est presque la paraphrase de deux vers inconnus et admirables du vieux Corneille dans sa *Bérénice* beaucoup trop ignorée à cause du trop merveilleux chef-d'œuvre de Racine :

Nous mourons à toute heure et dans le plus doux sort
Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.

Maurice Barrès, regrettant son ami Stanislas de Guaita, ajoutait néanmoins cette constatation qu'il manquait un tombeau à l'atmosphère de sa vie et que dorénavant il s'appuierait dans ses méditations sur ce moment funèbre. C'est la cruauté des conquérants. Ils usent des êtres humains comme s'ils leur appartenaient. Pauline de Beaumont orne d'une statue de marbre blanc le portique des *Mémoires* et Chateaubriand lui doit un attendrissement plus émouvant dans ses méditations sur la jeunesse, l'amour et la mort. « Rien ne guérit en moi, écrira-t-il encore se souvenant d'elle ; si mes blessures se ferment instantanément, elles se rouvrent tout d'un coup comme celles des crucifix du moyen âge qui saignent à l'anniversaire de la Passion. »

Il se ruina pour lui élever un tombeau à Saint-Louis-des-Français et ne put même pas vendre pour se libérer les équipages où il l'avait promenée deux ou trois fois, parce que l'on craignait

la contagion. Cependant le cardinal Fesch, un instant ralenti dans sa haine par la compassion, avait repris ses perfides attaques contre son subordonné, qu'il qualifiait sévèrement de « pensionnaire et protégé de Mme de Beaumont ». Inutilement d'ailleurs, car Bonaparte qui admirait l'auteur du *Génie du christianisme* le lui retira, mais pour le nommer chargé d'affaires près la petite république suisse du Valais. « Il me donna, dit Chateaubriand, une république catholique avec un monde de torrents. » Du moins là, il serait le premier, et même le seul. Il rentra donc à Paris. Mais le 21 mars (1804), avant de partir pour le Valais où le Conseil de la ville de Sion lui écrivait qu'il était attendu avec impatience, comme il venait faire ses adieux au cyprès planté par Pauline de Beaumont dans le jardin de l'hôtel Montmorin, il entendit crier dans la rue l'exécution du duc d'Enghien. Aussitôt il rentra pour envoyer sa démission, seul témoignage de blâme inspiré par le crime de Vincennes contre le futur Empereur, qui ne lui retira pourtant pas son estime ni même sa lointaine sympathie. Dès lors la carrière diplomatique lui était fermée. Elle ne pouvait se rouvrir qu'à la chute de Napoléon. Du moins lui avait-elle déjà donné les couleurs des *Martyrs* et la lumière voilée de tout un livre, de tout un chant des *Mémoires d'outre-tombe*...

II

L'AMBASSADEUR

Vingt-cinq ans plus tard, la vie semblait offrir une belle revanche au jeune diplomate brimé par son ministre : Chateaubriand revenait à Rome, cette fois comme ambassadeur. Il y revenait par le Simplon et par la voie Émilia, afin de saluer à Ravenne la tombe de Dante et de s'émouvoir sur le victorieux et tragique destin du beau Gaston de Foix. Il y arrivait au début d'octobre, par un radieux automne. Cependant, il était mécontent. Au fond, le ministère Martignac se débarrassait de lui en l'éloignant et sa femme, avec qui Pauline de Beaumont mourante lui avait conseillé de se réconcilier, l'accompagnait.

Il était de ces polémistes gênants que l'on ménage parce qu'ils sont puissants sur l'opinion, mais dont l'appui est presque aussi dangereux que l'hostilité. Sans doute, sa brochure *De Bonaparte et des Bourbons* avait-elle servi, lors de la chute de l'Empire, le retour de Louis XVIII. Mais il s'en était vanté à satiété. Après *la Monarchie selon la Charte*,

il avait passé à l'opposition. Son parti revenu au pouvoir s'était hâté de lui offrir l'ambassade de Berlin (1821), afin d'écarter sa présence. La Sprée, « cette rivière d'encre, » lui donna la nostalgie de la Seine, bien qu'il eût trouvé, à Berlin, des femmes charmantes. Son métier d'ambassadeur lui parut presque aussi mesquin que lorsqu'il signait les passeports dans le palais du cardinal Fesch : « Je vous assure, écrit-il à la duchesse de Duras, que le métier peut être parfaitement fait par la première mâchoire de l'ancien régime... Je me suis rapetissé au point que je ferais très bien un ministre si on en avait besoin... » Être ministre, c'est précisément l'objet de son ambition. Il fait des pieds et des mains pour rentrer en France, mais on le réexpédie à l'ambassade de Londres. Il y va plus volontiers. Londres est plus rapprochée. La Tamise y est large comme une mer, et la mer a gardé sur lui son pouvoir. Enfin, il se souvient d'y avoir vécu pauvre, presque mourant de faim, pendant l'émigration, et il jouit du contraste avec cette avidité que l'âge, chez lui, ne ralentit pas. Ne devait-il pas y revoir cette Charlotte Yves qui s'était promise à lui, qu'il aimait et qu'il avait dû écarter — au dernier moment — en lui révélant qu'il était déjà marié ? Elle était devenue lady Sulton, veuve d'un amiral, et venait à l'ambassade lui demander sa protection pour ses deux fils. De suite ils se

reconnaissent, si émus qu'ils ne peuvent parler. Elle était restée belle encore, divinement belle, dit Chateaubriand qui ajoute dans un transport de colère contre les séparations de la vie : « Je ne porterai plus à une femme ingénue la candeur des désirs, la suave ignorance d'un amour resté à la limite du rêve. J'écrivais alors sous le vague des tristesses ; je n'en suis plus au vague de la vie. Eh bien ! si j'avais serré dans mes bras, épouse et mère, celle qui me fut destinée vierge et épouse, c'eût été avec une sorte de rage, pour flétrir, remplir de douleur et étouffer ces vingt-sept années livrées à un autre après m'avoir été offertes. » C'est toujours le même désir de propriétaire, la même frénésie de possession. Qu'a-t-il fait, lui, de ces vingt-sept années, sinon poursuivre la sylphide aperçue dans les bois de Combourg, l'incarner en d'adorables images pour les rejeter bientôt et chercher ailleurs son impossible rêve ou satisfaire son besoin éternel d'une distraction dévorante où se perdre soi-même et s'oublier ? N'osera-t-il pas, dans sa vieillesse, écrire à une jeune femme, à moins que ce ne soit un brouillon où il révèle sa plus secrète pensée : « Veux-tu me combler de délices ? Fais une chose : sois à moi et laisse-moi te percer le cœur. » Ce qui ne l'empêchera pas de rendre aux femmes le plus bel hommage : « Rien ne remplace, dit-il dans les *Mémoires* pour l'avoir

tant de fois éprouvé, l'attachement, la délicatesse et le dévouement d'une femme ; on est oublié de ses frères et de ses amis ; on est méconnu de ses compagnons : on ne l'est jamais de sa mère, de sa sœur ou de sa femme. Quand Harold fut tué à la bataille d'Hastings, personne ne le pouvait indiquer dans la foule des morts ; il fallut avoir recours à une jeune fille, sa bien-aimée. Elle vint, et l'infortuné prince fut retrouvé par Édith au cou de cygne. » Mais lui, il eût été retrouvé par tout un chœur, depuis sa sœur Lucile, depuis Charlotte Yves et Pauline de Beaumont, jusqu'à Nathalie de Noailles, et Delphine de Custine, et la duchesse de Duras, et Mme de Castellane, et la jeune Léontine de Villeneuve, l'occitanienne de Caunterets, et la marquise de Vichet, et même la légère Hortense Allart, jusqu'à Mme de Chateaubriand elle-même. Je n'ai pas nommé Juliette Récamier, trop parfaite en amour comme en amitié pour n'être pas mise à part.

Cependant il convoite le pouvoir comme une femme. Après avoir représenté la France au Congrès de Vérone, le voilà enfin ministre des Affaires étrangères. Pour redonner du prestige à la royauté, il engage la guerre d'Espagne, « ma guerre d'Espagne » comme il l'appellera. Mme Récamier, trahie comme les autres par l'éternel infidèle, est partie pour Rome d'où elle ne reviendra que dix-

huit mois plus tard les cheveux blancs, épurée, amincie, spiritualisée, ayant dépassé le domaine des sens et de la jalousie pour n'être plus qu'un cœur absolument dévoué et toujours tendrement ouvert. Mais le 6 juin 1824, il est précipité du ministère par M. de Villèle avec une inconvenance inusitée. Il se venge par de terribles attaques contre son ennemi et contribue à la formation du ministère Martignac dont il est exclu, tant on redoute son individualité trop encombrante. « Il fut si furieux, écrit dans ses *Mémoires* Mme de Boigne qui le déteste et ne manque pas une occasion de le dégonfler, qu'il pensa étouffer ; il fallut lui mettre un collier de sangsues, et cela ne suffisant pas, on lui en posa d'autres aux tempes. Le lendemain, la bile était passée dans le sang, il était vert comme un lézard. » C'est alors qu'on lui donne, comme fiche de consolation, l'ambassade de Rome. Tel est le Chateaubriand qui part pour l'Italie par la Suisse le 14 septembre 1828, insatiable, irrité, satisfait néanmoins, autant qu'il peut l'être, de prendre sur Rome, comme il a pris sur Londres, la revanche du temps.

Le nonce du pape à Paris, Mgr Lambruschini, flairant en lui un libéral, le dessert par avance et le représente comme vaniteux et susceptible. Mais il le faut accepter tout de même, parce que, s'il était écarté, il pourrait mener « une âpre guerre ».

Et le prélat ajoute dans sa lettre au secrétaire d'État à Rome, retrouvée aux archives par Mme Marie-Jeanne Durry dans son excellent ouvrage sur *l'Ambassade romaine de Chateaubriand*, cette remarque assez piquante : « Je dois aussi faire remarquer à Votre Excellence que non seulement M. de Chateaubriand aime sa femme avec tendresse, mais qu'il dépend d'elle presque comme un enfant de sa mère ; en somme, ainsi que des personnes dignes de foi me l'ont assuré, elle domine complètement l'esprit de son mari. Or, ainsi què je l'ai déjà écrit à Votre Éminence, cette dame est très pieuse, adonnée au bien, mais elle aussi, comme son mari, a un peu de vanité et est fort sensible aux bonnes grâces et aux égards qu'on a pour elle. Donc, en cultivant un peu cette dame et en lui faisant des attentions opportunes, je crois que Votre Éminence pourra réussir à obtenir du mari tout ce qu'Elle souhaitera. D'autre part, M. le vicomte veut être vite duc et voit que, s'il ne se comportait pas bien de toutes manières, il ne réussirait pas à satisfaire cette vanité qu'il a en commun avec sa femme. Voilà le point faible : la vanité. Cette indication pourra servir de règle utile. »

A quoi le secrétaire d'État répond durement, peu soucieux de cette diplomatie conjugale : « Je ne dois pas dissimuler que Sa Sainteté a été peu

satisfaite qu'on ait pu supposer son refus possible, bien loin de recevoir l'ambassadeur à contre-cœur elle s'affirme contente du choix non seulement parce qu'il lui est agréable dès qu'il l'est à Sa Majesté très chrétienne, mais encore parce qu'elle espère que le célèbre écrivain emploiera sa plume pour la cause de la religion et du trône. »

Le cardinal Lambruschini est peut-être moins ridicule qu'on ne pense quand il parle de l'influence de Mme de Chateaubriand. La femme est toujours là, et les maîtresses sont éloignées. Un mari qui a beaucoup à se faire pardonner est plus condescendant qu'un mari austère. Et par surcroît, Mme de Chateaubriand était fort intelligente. La preuve, c'est qu'elle sut vivre et même agir parmi tant d'agitations et de passions contraires. Le règne caché de Mme de Chateaubriand n'est pas sans importance, même s'il fut à Rome tracassier et despotique, à en croire un jeune attaché malicieux, M. d'Haussonville.

Les *Mémoires d'outre-tombe* contiennent une apologie du rôle diplomatique de Chateaubriand pendant son ambassade de Rome. Elle est à peine exagérée. Soit dans l'affaire des ordonnances, déjà à demi réglée avant lui, et sur l'acquiescement du pape, soit sur la question d'Orient à quoi il consacra un mémoire fameux, destiné à montrer, après la nécessité de l'indépendance de la Grèce,

les avantages d'une alliance avec la Russie et les dangers d'une Turquie barbare incapable d'entrer dans le concert des nations civilisées d'Europe, soit sur le réveil de la nationalité italienne qu'il importe d'encourager contre l'Autriche, soit sur le rôle de la France au Conclave, il peut se vanter d'avoir vu clair. La clairvoyance de Chateaubriand en politique ne peut faire l'ombre d'un doute. Quand la Révolution éclatera en 1830, il verra immédiatement la solution pratique qui eût évité des révolutions à venir : l'abdication de Charles X et du dauphin, la royauté du petit Henri V avec la régence de Louis-Philippe. Il exagère, sans nul doute, quand il rabaisse à plaisir la besogne des ambassadeurs et des ministres et met au-dessus de la politique le génie littéraire. Mais son génie à lui ne cessa jamais d'envisager les temps éloignés et de distinguer nettement les solutions futures. Là est son incontestable supériorité. Il prend dans les difficultés présentes le recul nécessaire. Il ne se laisse pas absorber par les mesquineries immédiates, il plane comme l'oiseau de proie, et il aperçoit la direction utile. Les envieux et les sots qui n'admettent pas le mélange des genres et prennent plaisir à vouloir diminuer le prix de l'intelligence, fût-elle au profit des écrivains, sont aujourd'hui les seuls à nier une puissance de vision et d'action qui n'eut guère d'égale

sous le gouvernement de la Restauration, mais qui fut gâtée par un excès de vanité et par une humeur sans doute rendue ombrageuse par les attaques et par les négations persistantes.

Puissance d'action : elle se révèle à coup sûr lors du Conclave. Le 2 janvier (1829) Chateaubriand avait été reçu par le pape Léon XII. Aussitôt il adressait le récit de cette audience à son ministre, à son ami le comte de La Ferronnays. « Chateaubriand, résume avec beaucoup d'art Mme Durry, effleure tous les sujets. Il recueille comme en se jouant l'avis du Pontife sur la question d'Orient où il se trouve à sa grande joie d'accord avec le pape, sur la question des catholiques d'Irlande où la prudence de Léon XII, effrayé par les témérités d'O'Connell, ne suit pas la fougue de Chateaubriand. » L'écrivain, emporté par son élan, par ses utopies de penseur, par ses aveuglements de théoricien, ne va-t-il pas jusqu'à proposer au pape d'effectuer la réunion des « sectes dissidentes », la fusion des protestants émiettés, au moyen de légères concessions sur la discipline ? C'est charmant de bon vouloir, de générosité et d'absence totale de réalisme. Le mot grave de Léon XII répond sans amertume et sans ironie à ces rêves hasardeux : « ...Il faut que les choses soient mûres, et que Dieu achève lui-même son ouvrage : les papes ne peuvent qu'attendre. » Je ne souscris pas

entièrement à l'absence totale de réalisme. L'ambassadeur transcrit une conversation à deux où il joue le rôle de tentateur, où il paraît se livrer pour obtenir plus sûrement des réponses. J'imagine, au contraire, que les prudentes reparties du pape lui parurent admirables, et c'est pourquoi il les transcrit avec tant de zèle. Quant au pastel du pape, il est incomparable : « Léon XII, prince d'une grande taille et d'un air à la fois serein et triste, est vêtu d'une simple soutane blanche ; il n'a aucun faste et se tient dans un cabinet pauvre, presque sans meubles. Il ne mange presque pas ; il vit, avec son chat, d'un peu de *polenta*. Il se sait très malade et se voit dépérir avec une résignation qui tient de la joie chrétienne ; il mettrait volontiers, comme Benoît XIV, son cercueil sous son lit... » Il revient sur ce tableau, dans un autre mémoire au comte de La Ferronnays : « Le pape n'est pas très populaire, parce qu'il administre bien. Sa petite armée est composée de vieux soldats de Bonaparte qui ont une tenue très militaire et font bonne police sur les grands chemins. Si Rome matérielle a perdu sous le rapport pittoresque, elle a gagné en propreté et salubrité. Sa Sainteté fait planter des arbres, arrêter des ermites et des mendiants, autre sujet de plainte pour la populace. Léon XII est grand travailleur ; il dort peu et ne mange presque point. Il ne lui est resté

de sa jeunesse qu'un seul goût, celui de la chasse, exercice nécessaire à sa santé... Il tire quelques coups de fusil dans la vaste enceinte des jardins du Vatican. Les *zelanti* ont bien de la peine à lui pardonner cette innocente distraction... »

Chateaubriand avait installé son ambassade au palais Simonetti, place San-Marcello, mais, avec une vue exacte des choses à venir, il convoitait déjà pour la France le palais Farnèse qui était alors le siège de l'ambassade napolitaine. Le président de Brosses, débarquant à Rome, avait eu ce mot trop spirituel : « Que dites-vous de la galanterie de notre Saint-Père qui a la politesse de se laisser mourir pour nous faire voir un Conclave? » Léon XII eut précisément cette politesse pour Chateaubriand. Il l'avait reçu le 2 janvier, il mourut le 12 février (1829). Mais un conclave ne se voit pas ; il se prépare. Aussitôt Chateaubriand déploie une prodigieuse activité. Ses dépêches diplomatiques se multiplient. Il envoie en courrier extraordinaire à Paris le comte de Montebello, ce Montebello, qu'il a autorisé, lui, à rendre visite à Rome à la reine Hortense, sa marraine, se souvenant des absurdes vexations du cardinal Fesch quand lui-même s'était rendu à Frascati pour y voir un monarque déchu, le roi Charles-Emmanuel de Sardaigne. De même, il invitera le cardinal Fesch, son ancien persécuteur, à dîner. Il trace le

portrait des cardinaux *papables*. Il oppose le *veto* de la France à la nomination du cardinal Albani, favori de l'Autriche, il se procure le journal du conclave (plus tard un cardinal Mathieu le rédigera lui-même), et quand le cardinal Castiglioni est élu sous le nom de Pie VIII le 31 mars, il exulte comme si c'était là un triomphe personnel, parce que, sous son ministère, il l'avait déjà recommandé.

Sans doute y a-t-il là quelque vantardise, mais quel don étonnant dans cette galerie de portraits ! Il serait à souhaiter que les ambassadeurs fussent doués d'un tel art de peindre, car ils restitueraient la présence réelle aux souverains, aux chefs d'État, aux diplomates étrangers et leurs gouvernements prendraient une connaissance exacte des hommes. La simplicité sans artifice de Pie VIII y apparaît aussi nettement que la grosse figure sensuelle et réjouie du cardinal Albani, nommé secrétaire d'État, ce qui porte ombrage au ministère français à cause de l'influence de l'Autriche que celui-ci incarne en sa personne. « Les hommes, écrit Chateaubriand, démentent moins leurs vices que leurs vertus. Le cardinal Albani est d'une indifférence profonde en matière religieuse ; il n'est pas prêtre, il a même songé à quitter la pourpre et à se marier ; il n'aime pas les ecclésiastiques ; les Jésuites le fatiguent par le bruit qu'ils font ; il est paresseux, gourmand, grand amateur de toutes sortes de

plaisirs ; l'ennui que lui causent les mandements et les lettres pastorales le rend extrêmement peu favorable à la cause des auteurs de ces lettres et de ces mandements. Ce vieillard de quatre-vingts ans veut mourir en paix et en joie : il sent que sa réputation d'Autrichien est la seule chose qui l'expose au péril d'une chute, et il fera ses efforts pour acquérir la bienveillance de la France. Il vient au-devant de tous mes désirs ; je ne lui demande pas une grâce qu'il ne me l'accorde dans les vingt-quatre heures. Je crois que le gouvernement français peut être sans la moindre inquiétude sur le nouveau secrétaire d'État de Sa Sainteté... » Ainsi le cardinal Albani est-il jaugé, jugé, condamné, exécuté.

Mais il n'y a pas que les dépêches diplomatiques. Les *Mémoires* rendent un autre son. En quelques phrases toute la grandeur de l'élection pontificale apparaît. « Que cette cérémonie de la bénédiction papale est belle, écrit-il. La Sabine à l'horizon, puis la campagne déserte de Rome, puis Rome elle-même, puis la place Saint-Pierre et tout le peuple tombant à genoux sous la main d'un vieillard : le pape est le seul prince qui bénisse ses sujets... »

Brève interprétation dont la concision pâlit auprès du trop célèbre tableau du mercredi saint à la chapelle Sixtine qu'il retira d'une lettre à

Mme Récamier et dont il fut si content quand il l'eut brossé, qu'il se hâta de le montrer à M. de Marcellus avant de l'envoyer : « Le jour s'affaiblissait ; les ombres envahissaient lentement les fresques de la chapelle et l'on n'apercevait plus que quelques grands traits du pinceau de Michel-Ange. Les cierges, tour à tour éteints, laissaient échapper de leur lumière étouffée une légère fumée blanche, image assez naturelle de la vie que l'Écriture compare à *une petite vapeur*. Les cardinaux étaient à genoux, le nouveau pape prosterné au même autel où quelques jours avant j'avais vu son prédécesseur ; l'admirable prière de pénitence et de miséricorde qui avait succédé aux lamentations du prophète s'élevait par intervalles dans le silence et la nuit. On se sentait accablé sous le grand mystère d'un Dieu mourant pour effacer les crimes des hommes. La catholique héritière sur ses sept collines était là avec tous ses souvenirs ; mais, au lieu de ces pontifes puissants, de ces cardinaux qui disputaient la préséance aux monarques, un pauvre vieux pape paralytique, sans famille et sans appui, des princes de l'Église sans éclat, annonçaient la fin d'une puissance qui civilisa le monde moderne. Les chefs-d'œuvre des arts disparaissaient avec elle, s'effaçaient sur les murs et sur les voûtes du Vatican, palais à demi abandonné... Une double tristesse s'emparait du

cœur. Rome chrétienne, en commémorant l'agonie de Jésus-Christ, avait l'air de célébrer la sienne, de redire pour la nouvelle Jérusalem les paroles que Jérémie adressait à l'ancienne. C'est une belle chose que Rome pour tout oublier, mépriser tout et mourir. »

Il a besoin d'annoncer des funérailles pour accorder son violoncelle et ne s'aperçoit pas que le danger du génie littéraire est de déformer la réalité. Comment ce voyant ne devine-t-il pas que, si le pouvoir temporel des papes est menacé, leur puissance spirituelle ne fera que s'en accroître par la poésie même du malheur? Virtuose de la mélancolie, il se complaît dans une Rome moribonde, parce qu'elle est nécessaire au rythme actuel de son cœur désenchanté. « Les femmes que j'avais laissées jeunes, avait-il écrit à Villemain en prenant possession de son ambassade, sont devenues vieilles, et les ruines se sont rajeunies. » Or il n'aime que les ruines désagrégées qui s'écroulent, et les femmes de plus en plus jeunes. Mme de Chateaubriand le chapitre et l'ennuie à domicile. Mme Récamier qui a perfectionné en même temps l'âge et l'amitié est lointaine, elle qui avait pris Rome pour confidente de son désespoir et de ce pieux désir de perfectionnement. N'a-t-il pas dû, certain jour, faire taire les secrétaires d'ambassade qui s'amusaient d'une anecdote sur la belle Juliette?

Un soir, à Rome, comme l'imprudente suivait la voie Appienne, proche le tombeau de Cecilia Metella, avec son amie, la reine Hortense, les deux femmes avaient été arrêtées par des rôdeurs. Mais le chef de ces malandrins, distinguant leur beauté à la lueur des étoiles, ordonna à ses hommes de restituer les bijoux et l'argent, à la condition que ces dames consentissent à accorder un baiser aux coupables et à lui-même. Elles durent s'exécuter, non sans répugnance. — Il n'y a que des voleurs en effet, s'écria l'ambassadeur en colère, qui puissent se vanter d'avoir embrassé Mme Récamier !

Des voleurs, et peut-être ni le banquier Récamier, ni le prince Auguste de Prusse, ni Metternich, ni Benjamin Constant, mais lui. Lui qui multiplie à distance les envoûtements et les sortilèges. Avec les lettres qu'il lui adresse, en sachant qu'elle les lui rendra, il compose les plus beaux livres, les plus beaux chants des *Mémoires*. Il trace pour elle un programme de vie, il lui résume l'histoire en mouvement et lui fait part de ses promenades nocturnes dans la campagne romaine où il va *écouter le silence* et regarder *passer son ombre de portique en portique le long des aqueducs éclairés par la lune*. Les étoiles ont pu être dans le ciel un signe de Pauline de Beaumont. Mais la lune est l'astre réservé à Juliette. Quand il l'attendait

en 1817, rue d'Anjou, déjà il fixait pour toujours dans ses yeux le paysage nocturne : « Il y avait un jardin, dans ce jardin un berceau de tilleuls entre les feuilles desquels j'apercevais un rayon de lune, lorsque j'attendais Mme Récamier : ne me semblait-il pas que ce rayon est à moi, et que si j'allais sous les mêmes abris je le retrouverais ? Je ne me souviens guère du soleil que j'ai vu briller sur bien des fronts... » Ce rayon de lune qui lui appartient, il le retrouve, brisé, sur les eaux du Tibre, ou intact sur la campagne romaine. Infatigable promeneur, il emmène avec lui ses fantômes d'amour. « On n'a point vu Rome, écrit-il encore, quand on n'a point parcouru les rues de ses faubourgs mêlées d'espaces vides, de jardins pleins de ruines, d'enclos plantés d'arbres et de vignes, de cloîtres où s'élèvent des palmiers et des cyprès, les uns ressemblant à des femmes de l'Orient, les autres à des religieuses en deuil. On voit sortir de ces débris de grandes Romaines, pauvres et belles, qui vont acheter des fruits ou puiser de l'eau aux cascades versées par les aqueducs des empereurs et des papes... »

Jeune secrétaire d'ambassade, il regardait de sa mansarde les blanchisseuses. Mais cet ambassadeur de soixante ans dépassés n'a point changé. Une absente, et une absente qui a renoncé par amour de la perfection, ne saurait lui suffire. Rome

ressuscite, même la nuit au clair de lune réservé à la divinité. Car le rossignol y chante comme nulle part ailleurs : « Toutes ses notes étaient baissées d'un demi-ton ; sa romance à refrain était transposée du majeur au mineur ; il chantait à demi-voix ; il avait l'air de vouloir charmer le sommeil des morts et non de les réveiller. Dans ces parcs incultes, la Lydie d'Horace, la Délie de Tibulle, la Corinne d'Ovide avaient passé ; il n'y restait que la Philomèle de Virgile. Cet hymne d'amour était puissant dans ce lieu et à cette heure ; il donnait je ne sais quelle passion d'une seconde vie : selon Socrate, l'amour est le désir de renaître par l'entremise de la beauté ; c'était ce désir que faisait sentir à un jeune homme une jeune fille grecque en lui disant : « S'il ne me restait que le fil de mon collier de perles, je le partagerais avec toi. »

Comment se priver de réciter ces strophes où la *musique de perdition* est enclose ? N'ont-elles pas enchanté ma jeunesse ? N'ai-je pas devancé les commentateurs actuels de René avec un de mes premiers essais sur les *Passions de Chateaubriand* ? René Boylesve, quand je l'allais voir alors dans son perchoir du boulevard Saint-Michel, plus classique, me reprochait cette mauvaise fréquentation. Mais devant de si pures cadences il s'inclinait...

Chateaubriand écoute les dangereux conseils du rossignol. Le tombeau de Pauline de Beaumont à Saint-Louis-des-Français ne reçoit plus sa visite. Juliette est décidément trop divinisée. Mme de Castellane ne donne plus signe de vie. La correspondance avec la marquise de Vichet perdue au fond du Vivarais languit. Les bouquets portés par les jeunes attachés à la comtesse del Drago ne sont interprétés qu'à la façon des hommages d'un sigisbée. Alors entre en scène une jeune femme à la démarche légère comme un pas de danseuse ou une course de nymphe dans les bois. Hortense Allart vient le relancer jusque dans le palais de l'ambassade. Celle-ci n'a pas mérité la moindre mention dans les *Mémoires*, sauf une citation dans une nomenclature. C'est qu'elle n'a pas d'auréole, ni titre, ni salon, ni influence, ni cette délicatesse et cette grâce qui recouvrent de leurs voiles transparents, mais pudiques, le désir. Elle est le désir tout court. Le désir, et non pas l'amour. Le grand ton est démodé avec elle. Il n'est plus question du clair de lune, ni des étoiles, ni de la mer, ni des soleils couchants, ni des sentiments, éternels. Toute cette armature est renvoyée au magasin d'accessoires. On se met à l'aise avec elle. On est familier. La conquête est bientôt achevée. Elle est agréable, au point que le grand homme a presque envie de rester à Rome, après avoir impérieusement ré-

clamé un congé. Mais qu'à cela ne tienne ! Hortense le suivra à Paris, s'installera à deux pas de lui, l'accompagnera dans ses promenades aux alentours du Jardin des Plantes, dînera avec lui au cabaret de l'Arc-en-ciel et chantera au dessert. Un voyage à Londres où elle rencontra Bulwer Lytton le débarrassa de cette liaison compromettante qu'il n'eût peut-être point dénouée de lui-même.

Hortense Allart, apparue si malencontreusement dans sa vie au mois d'avril 1829, fut-elle invitée à la fameuse fête que l'ambassadeur donna le 28 avril à la villa Médicis en l'honneur de la grande-duchesse Hélène et dont il nous a laissé dans les *Mémoires* une si complaisante description en la comparant à la poésie antique qui place la mort à côté des plaisirs ? Serait-ce elle qui inspira cette page où toute sa jeunesse revenue le grise comme un vin trop capiteux : « J'ai bien de la peine à me souvenir de mon automne quand, dans mes soirées, je vois passer devant moi ces femmes du printemps qui s'enfoncent parmi les fleurs, les concerts et les lustres de mes galeries successives : on dirait des cygnes qui nagent vers des climats radieux. A quel désennui vont-elles ? Les unes cherchent ce qu'elles ont déjà aimé, les autres ce qu'elles n'aiment pas encore. Au bout de la route, elles tomberont dans ces sépulcres,

toujours ouverts ici, dans ces anciens sarcophages qui servent de bassins à des fontaines suspendues à des portiques ; elles iront augmenter tant de poussières légères et charmantes... Ma sylphide serait-elle cachée sous la forme de quelques-unes de ces brillantes Italiennes ? Non : ma dryade est restée unie au saule des prairies où je causais avec elle de l'autre côté de la futaie de Combourg. Je suis bien étranger à ces débats de la société attachés à mes pas vers la fin de ma course ; et pourtant il y a dans cette féerie une sorte d'enivrement qui me monte à la tête ; je ne m'en débarrasse qu'en allant rafraîchir mon front à la place solitaire de Saint-Pierre ou au Colisée désert. Alors les petits spectacles de la terre s'abîment, et je ne trouve d'égal au brusque changement de la scène que les anciennes tristesses de mes premiers jours. » Mais il ne s'en débarrassera jamais. Rentré en France et prenant les eaux de Cauterets, il bouleversera le cœur d'une jeune fille, Léontine de Ville-neuve, qui demeurera marquée de son signe et laissera après sa mort toute une pile de journaux intimes et de romans chateaubrianesques pour protester contre une prise de possession spirituelle dont elle étale l'évidence. Plus tard, encore, au cours du voyage à Prague où il va rendre visite à Charles X, la rencontre d'une petite bohémienne le réveille. Quand cessera-t-il de désirer ? Quand

cessera-t-il d'aimer? Jusque dans la *Vie de Rancé*, qu'il écrit à près de quatre-vingts ans, il cherche l'objet du renoncement et non le renoncement lui-même. Renoncer, c'est déjà mourir. Et vouloir mourir en beauté, c'est ne pas accepter de mourir. L'humilité lui est inconnue.

Singulier ambassadeur en vérité, qui laisse traîner sur sa table les correspondances amoureuses mêlées aux dépêches diplomatiques, qui donne du fil à retordre à tout un conclave de cardinaux et à tout un ministère épouvanté à la seule pensée de son retour, et qui, tandis que tout le monde s'affole et fait front contre lui, écrit de magnifiques lettres à Mme Récamier, des épîtres enflammées à Mme de Vichet et de courts billets à Hortense. Par surcroît il s'est lancé en de telles dépenses qu'il se découvre sans ressources. Il a dû recevoir les cardinaux français, il a donné de somptueuses réceptions, élevé un monument à Nicolas Poussin, souscrit au monument du Tasse dont il avait recherché en Palestine les traces de la *Jérusalem délivrée* comme si tous ces beaux chevaliers avaient réellement vécu, — mais la vie de l'art n'est-elle pas la plus merveilleuse des réalités? — enfin il a, lui aussi, fouillé le sol romain à la Porte du Peuple et joué à la *loterie des morts*. Le ministère ne lui tiendra-t-il pas compte de sa princière ambassade, si utile au renom français et d'une si pers-

picace autorité? Là, pour envoyer sa note au comte Portalis qui remplace La Ferronnays malade et qu'il déteste, son génie familial le ressaisit. Je ne sais rien de plus comique que la dépêche officielle où il énumère les frais occasionnés par le cardinal de Clermont-Tonnerre : « Pour ce qui me regarde, monsieur le comte, lorsque vous avez bien voulu m'allouer un secours de trente mille francs, vous avez supposé qu'aucun cardinal ne logerait chez moi : or, M. de Clermont-Tonnerre s'y est établi avec sa suite, composée de deux conclavistes, d'un secrétaire ecclésiastique, d'un secrétaire laïque, d'un valet de chambre, de deux domestiques et d'un cuisinier français, enfin d'un maître de chambre romain, d'un maître de cérémonies, de trois valets de pied, d'un cocher, et de toute cette maison italienne qu'un cardinal est obligé d'avoir ici. M. l'archevêque de Toulouse, qui ne peut marcher (il s'était foulé un nerf au passage de l'Arno), ne dîne point à la table : il faut deux ou trois services à différentes heures, des voitures et des chevaux pour les commensaux et les amis. Mon respectable hôte ne paiera certainement pas sa dépense ici : il partira, et les mémoires me resteront ; il me faudra acquitter non seulement ceux des cuisiniers, de la blanchisseuse, des loueurs de carrosses, etc., etc., mais encore ceux des deux chirurgiens qui visitent la jambe de Monseigneur,

du cordonnier qui fait ses mules blanches et pourpres, et du tailleur qui a *confectionné* les manteaux, les soutanes, les rabats, l'ajustement complet du cardinal et de ses abbés. »

On a l'impression qu'il en remet. C'est le Chateaubriand savoureux et cocasse recouvert malheureusement par le Chateaubriand cravaté et solennel. Les princes de l'Église, aujourd'hui en France, ont un train si modeste que personne ne les remarque : eux aussi ont perdu leur temporel et se rattrapent sur le spirituel. Voilà donc le pauvre ambassadeur dans les embarras d'argent. Ils tiennent presque autant de place dans sa vie que les aventures amoureuses. Et ce n'étaient point des embarras retentissants comme ceux, plus tard, de Lamartine qui dilapida de confortables successions et de royaux droits d'auteur. C'était la plaie journalière qui s'envenime aux fins de mois, aux fins d'année. Aussi n'est-ce pas sans une mélancolique grandeur que Chateaubriand rappelle dans les *Mémoires* le mérite désintéressé de ses ruineuses démissions.

Revenu en France, c'est à Cauterets, où il prend les eaux, qu'il apprend la formation du ministère Polignac. Son avenir politique est fini. Adieu l'ambassade de Rome ! Il n'hésite pas à l'abandonner. Mais au retour, quand à la croisée des chemins, à Lourdes, il s'engage sur la route

de Pau au lieu de tourner au midi et de rouler vers l'Italie, ses yeux se remplissent de larmes. Ces larmes de Chateaubriand, que de femmes les eussent souhaitées pour elle, et c'est Rome qui les a fait verser...

III

L'ADIEU A ROME

Après la révolution de Juillet, le nouveau gouvernement, connaissant le pouvoir de Cha-teaubriand sur l'opinion, tenta de l'attirer. L'ambassade de Rome servit encore d'appât.

La perfide comtesse de Boigne raconte, dans ses *Récits d'une tante*, que, liée de longue date avec la famille d'Orléans, elle fut chargée par elle de lui faire des ouvertures. Elle s'en fut demander son concours à Mme Récamier et toutes deux se rendirent chez le grand homme désabusé. « Je le connaissais trop, dit-elle, pour le croire un auxiliaire fort utile, mais je le savais un adversaire formidable. » Il était en robe de chambre, en pantoufles, et portait sur la tête un madras rouge et vert. Sur sa table de travail traînaient des restes de mangeaille et des objets de toilette. Cela le gênait. Mais il lut à ces dames un discours qu'il préparait contre la famille d'Orléans, et sa prose lui rendit ses moyens, de sorte qu'il se trouva prêt lorsque Mme de Boigne commença de lui parler

de l'anarchie présente dont il fallait sortir et de l'ambassade de Rome qui lui conviendrait à merveille. Il se promenait de long en large, feignant de ne pas écouter, quand tout à coup il s'arrêta et montra sa bibliothèque :

« — Et ces trente volumes qui me regardent en face, que leur répondrai-je? Non... non... ils me condamnent à attacher mon sort à celui de ces misérables ! Qui les connaît, qui les méprise, qui les hait plus que moi?... »

Il faut choisir entre la version de Mme de Boigne et celle des *Mémoires*. Je n'hésite pas à préférer les *Mémoires*. Mme de Boigne s'attribue une mission qui ne pouvait lui être confiée, puisque Chateaubriand, à cette date, était mis directement en présence de Madame Adélaïde, de la duchesse d'Orléans, de Louis-Philippe. Il est dès lors bien plus vraisemblable que l'ambassade de Rome lui fut proposée personnellement, comme il le raconte. Quant à ses livres, c'est lui-même qui, dans sa conversation avec Madame, les invoque : « Je ne sais, dit-il, s'il y a une seule page de moi où le nom de mes anciens rois ne se trouve pour quelque chose, et où il ne soit environné de mes protestations d'amour et de fidélité ; chose qui porte un caractère d'attachement individuel d'autant plus remarquable que Madame sait que je ne crois pas aux rois... » L'imposture de Mme de

Boigne se touche ici du doigt. De cette invocation à sa bibliothèque, de cet aveu d'incrédulité, elle tire son propre récit qui est puisé visiblement dans les *Mémoires* en les déformant. Le *qui les connaît, qui les méprise, qui les hait plus que moi?* est inventé. Chateaubriand a toujours su réserver ses invectives. Enfin les détails lamentables sur les croûtons et les peignes qui auraient traîné sur la table de travail de Chateaubriand ne doivent pas être plus réels. Ils sont démentis par tous les familiers du grand homme qui n'ont jamais cessé de le représenter comme très soigneux de sa personne et de son accueil. Les méchancetés trop faciles de Mme de Boigne doivent être passées au crible.

C'était le définitif adieu à Rome. Chateaubriand n'y retourna jamais. Deux fois encore, au bout de sa longue carrière, il devait passer les Alpes, et par fidélité à ces Bourbons qu'il aurait méprisés et haïs. La première en 1833 quand il va rendre visite à Prague au vieux Charles X, et la dernière en 1845 pour voir le comte de Chambord à Venise. Au retour de Prague, à demi assoupi, la nuit, dans sa berline, il rêve de Rome et c'est la fameuse méditation retrouvée par M. Victor Giraud : « Qu'elle est admirable, cette nuit, dans la campagne romaine ! La lune se lève derrière la Sabine pour regarder la mer ; elle fait sortir des ténèbres

diaphanes les sommets cendrés de bleu d'Albano, les lignes plus lointaines et moins gravées du Soracte... Écoutez ! la nymphe Égérie chante au bord de sa fontaine ; le rossignol se fait entendre dans la vigne de l'hypogée des Scipions ; la brise alanguie de la Syrie nous apporte indolemment la senteur des tubéreuses sauvages... » Ses plus belles cadences ne lui viennent-elles pas de ses souvenirs romains ?

Dans les *Mémoires*, il énumère, entrant dans Rome, les écrivains qui l'y ont précédé, comme dans l'*Itinéraire* il avait complaisamment dressé la liste de tous les récits des voyageurs en Palestine, avec cette extraordinaire érudition dont il aimait à alimenter ses propres songeries. Or, son seul rival, il l'a dédaigneusement écarté. Son unique rival, c'est Goethe. Et Goethe doit à Rome plus que lui. L'œuvre de Goethe est toute modifiée par le voyage à Rome. Il n'y voit pas des ruines et des tombeaux, comme Chateaubriand, mais un ordre survivant. Il y apprend à s'accorder avec soi-même, à se construire au lieu de se détruire. « Je vis ici maintenant, écrit-il, dans une clarté et dans un calme dont j'avais depuis longtemps perdu la sensation. » Et plus loin : « L'esprit à Rome arrive à un sérieux dépourvu de sécheresse, à une sorte de calme allié à la joie. » Ce n'est pas la Rome catholique qui l'émeut, mais la Rome

païenne, l'art antique rapporté ou imité de Grèce, et aussi la *sûreté intérieure* et la *virilité* de Michel-Ange attestées par les fresques de la chapelle Sixtine. Le passé devient pour lui une *conception vivante* et non une tradition. Il retrouve sa jeunesse et s'il parle, lui aussi, de la couleur du paysage romain, c'est surtout pour la clarté qu'il répand sur lui-même. « A Rome, convient-il, je me suis retrouvé moi-même. Je me suis senti d'accord avec moi-même, heureux et sensé. » Et encore : « Quand on ouvre les yeux le matin, on se sent en contact avec ce qu'il y a de plus excellent ; toute notre pensée et toute notre réflexion se trouvent escortées de ces images-là, et il nous devient impossible de retomber dans la barbarie. » Il en rapportera les *Élégies romaines*, mais surtout il aura senti ce qu'il appelle magnifiquement *la présence du sol classique*, la vie naturelle comprise dans ses harmonies, l'impérieux besoin de créer de la beauté. Et, avant de quitter la Ville Éternelle, il portera ce jugement si vrai sur la leçon des ruines qui n'est pas une leçon de mort, mais une leçon de vie : « Il ne faut pas, écrit-il, nous laisser abattre quand la pensée s'impose à nous que tout ce qui est grand est aussi passager. Au contraire, quand nous constatons combien le passé a été grand, cela doit nous encourager à créer quelque chose d'important, afin que cette œuvre, fût-elle même

tombée en ruines, encourage nos successeurs à une noble activité, stimulant dont nos devanciers ne nous ont jamais laissé manquer nous-mêmes. »

Enseignement de sagesse qui n'accepte pas la blessure du temps et lui oppose le mouvement humain. Chateaubriand n'a pas vu, dans les ruines de la Rome païenne, cette leçon de virilité, mais il a exprimé mieux que personne la poésie des deux Romes superposées, l'antique et la catholique, la mélancolie de la campagne romaine, la solitude de l'homme au point le plus sensible, au cœur même des civilisations disparues et renouvelées, et la force italienne destinée à sortir de *l'énergie des jeunes générations...*

LAZARE HOCHE
SUR LE RHIN

LAZARE HOCHÉ SUR LE RHIN ⁽¹⁾

Avez-vous entendu, — sûrement, vous avez entendu, — à l'Opéra, la marche funèbre qui accompagne le convoi de Siegfried dans le *Crépuscule des Dieux*, au concert la marche funèbre pour la mort d'un héros dans la *Symphonie héroïque*? Pour ma part, je ne les ai jamais entendues sans que le génie de Beethoven et de Wagner suscitât à mes yeux cette image précise et émouvante : les funé-

1) Conférence faite à l'Université des Annales le 14 janvier 1929 et à Trèves le 7 décembre 1929.

SOURCES : *Vie de Lazare Hoche*, par Alexandre ROUSSELIN (Paris an VI, 2^e édit., 2 vol.). — *Vie du général Hoche*, par Félix DE BONA (Lille, Lefort, 1881). — *Lazare Hoche*, d'après sa correspondance et ses notes, par Claude DESPREZ (Dumaine). — *Les Guerres de Vendée*, par le même. — *Quatre Généraux de la Révolution : Hoche et Desaix, Kléber et Marceau*, par Arthur CHUQUET (Fontemoing, 1912). — *Hoche, sa Vie, sa Correspondance*, par Ernest CUNÉO D'ORNANO (Dumaine, 1892). — *Bonaparte et Hoche en 1797*, par Albert SOREL (Plon, 1896). — *Le Mariage de Hoche*, par Mathilde ALANIC (Perrin, 1927). — *Monsieur de Charrette, le roi de la Vendée*, par G. LENÔTRE

raillies de Lazare Hoche au bord du Rhin. Tout s'y trouve rassemblé : le décor romantique du fleuve, des forêts et des burgs, chargé d'histoire et de signification, la plainte d'une armée sans chef, et la sorte de douleur plus aiguë qui s'attache à la jeunesse brisée dans sa fleur, celle qu'on ressent à Ravenne devant le tombeau de Gaston de Foix, celle qu'on respire, comme un miasme, sur la terre humide des Flandres, à Poëlcappelle, où disparut Guynemer. Aux sons de cette musique virile et pathétique ensemble, il me semble que je communie avec ce jeune homme prodigieux. Mais je ne puis le suivre jusqu'à son tombeau. Ou plutôt il n'y peut descendre. Debout comme un jeune dieu, il continue de vivre d'une vie spiritualisée et nous montre le chemin.

(Hachette). — *Histoire de la Vendée militaire*, par CRÉTINEAU-JOLY (2 vol.). — *Louis de Frotté et les Insurrections normandes*, par LA SICOTIÈRE (Paris, 1889). — *Le Vieillard d'Ancenis* poème sur la mort du général Hoche, par le citoyen CHÉNIER, lu à la séance publique du 15 nivôse an VI (*Mémoires de l'Institut national des Sciences et Arts*, t. III, prairial an IX). — *Le Rhin*, par Victor HUGO. — *Journal des Débats* (9 juillet 1919). — *L'Illustration* (21 juillet 1928). — *Revue rhénane* (septembre 1928). — *Annales révolutionnaires* (juillet-septembre 1919) : *Hoche à l'armée de la Moselle*, par Edmond LENIENT. — *Revue de Paris* (1^{er} juillet 1919) : *Hoche et la République rhénane*, par AULARD.

I

NOS CHATEAUX DU RHIN

Le 19 septembre 1797 mourait, au camp de Wetzlar, ce général en chef de vingt-neuf ans. Il avait parlé, ordonné, dirigé avec sa lucidité coutumière jusqu'à la fin, bien que la tuberculose le minât. Un flot de sang l'emporta brusquement. Ses funérailles revêtirent un caractère unique : à ses officiers, à ses soldats, la population rhénane se mêla tout entière, et l'armée ennemie lui rendit hommage. Imaginez plutôt cette scène. Les salves d'artillerie, à intervalles réguliers, orchestrent la sonnerie des cloches. Le char noir, attelé de six chevaux noirs et décoré de deux drapeaux tricolores, se met en marche, du camp de Wetzlar à Coblençe, escorté de deux aides de camp et de deux adjudants généraux à cheval aux quatre coins et suivis chacun d'un guide à cheval portant une torche allumée. Les généraux Lefebvre, Championnet, Grenier ouvrent le cortège, ayant avec eux le bourgmestre de Coblençe et son corps municipal, et Görres, le grand patriote rhénan. De

chaque côté, une compagnie de grenadiers du quartier général en file, l'arme basse. Puis, derrière les généraux et l'état-major, un détachement de guides, une musique militaire, deux compagnies de grenadiers et la marche est fermée par un escadron de dragons. On arrive ainsi au pied de la forteresse d'Ehrenbreitstein, sur la rive droite du Rhin, près de Coblençe, et la forteresse est encore aux mains des Impériaux. Les troupes autrichiennes prennent les armes tandis que tonnent leurs canons. Le convoi du général français défile devant les grenadiers autrichiens faisant la haie et déployés face à la petite armée républicaine.

Ce n'est pas assez. Hoche connaîtra une seconde fois les honneurs funéraires, et il les connaîtra une seconde fois dans la victoire.

Les soldats de l'armée de Sambre-et-Meuse, son armée, lui voulaient une sépulture digne de l'immortaliser. Ils avaient fait choix d'une colline du Rhin, en face de l'endroit où le jeune chef avait forcé le passage du fleuve, à Weissenthurm (la tour blanche). Le général Championnet, en leur nom, acheta le terrain pour trois livres dix sols par arpent. Le monument se composait d'une haute pyramide, à peu près semblable à celle de Marceau au camp du Pétersberg, avec des bas-reliefs en marbre du sculpteur Boizot représentant, sur les quatre faces, la bataille de Wœrth, la pacifi-

cation de la Vendée, le passage du Rhin et la bataille de Neuwied, c'est-à-dire la biographie en raccourci du héros. Mais il demeura longtemps inachevé et les restes de Hoche, transférés du Pétersberg au fort Frank, attendaient toujours dans un mausolée provisoire.

Le 7 juillet 1919, ils furent enfin solennellement inhumés à Weissenthurm et les honneurs leur furent rendus par un bataillon français et deux compagnies américaines du corps d'occupation. Le cercueil fut placé sur un affût décoré et conduit tout d'abord au cimetière de Coblenze. Un maréchal de France, Foch, un futur maréchal, Fayolle, deux généraux dignes des plus hauts commandements, Mangin et Weygand, des généraux alliés anglais et américains, étaient là. Les troupes présentèrent les armes. Puis, le cortège prit le chemin de Weissenthurm. La bière fut déposée au bas de la pyramide et, pendant la cérémonie, le drapeau du 141^e régiment, déchiré, noirci, troué de balles, et un drapeau américain la voilaient à demi, étendus sur elle comme des ailes. Alors, le général Mangin parla. Il ne célébra pas seulement le génie militaire de Lazare Hoche, mais sa vertu administrative — vertu, *virtus* — ses qualités de soldat, de chef, de citoyen, d'homme d'État. Quand sa voix aiguë, stridente, volontaire, se fut tue, le maréchal Foch, s'approchant du vainqueur de

Douaumont et de Villers-Cotterets, lui remit la plaque de grand'croix de la Légion d'honneur.

Vous voyez bien que Lazare Hoche n'est point mort. Ce Mangin qui fut à son tour un de nos plus jeunes généraux, dont les directives de guerre furent celles de Hoche et de Napoléon : l'attaque, la surprise, la masse de manœuvre rassemblée sur un point, et non la défense stratégique ; dont les directives de paix, aux colonies, furent celles du pacificateur de la Vendée : attirer les vaincus et ne pas chercher à les assimiler trop vite ; dont les directives sur le Rhin furent celles du premier initiateur de la république cisrhénane, et qui devait, lui aussi, mourir prématurément, peut-être pour n'avoir pas été utilisé selon ses forces, n'est-ce pas lui qui a dû imaginer cette mise en scène : recevoir la plus haute récompense militaire devant le tombeau de Hoche, comme pour l'appeler en témoignage, comme pour lui dédier ses actes et ses honneurs ? Nos morts parlent ainsi sur le Rhin. La statue de Kléber à Strasbourg, le cénotaphe de Marceau au cimetière de Coblenz et le monument de Hoche à Weissenthurm au pied du Frauenberg, ce sont nos châteaux du Rhin. Ils ne sont pas moins romantiques que les vieilles ruines, cernées de forêts, au-dessus du fleuve. Là-bas où l'on respire des légendes, ils en suscitent d'héroïques.

Il y a plus de vingt ans, je remontais le Rhin à petites journées. C'était l'automne, et le vent achevait de dépouiller les arbres. Un 2 novembre, étant à Coblençe, je voulus rendre visite au monument de Marceau qui est au delà de la Moselle, dans un petit bois de hêtres dont les fûts minces et les branches en fusées dessinaient leurs formes élégantes sous le vêtement défait des feuilles rouges. J'y déchiffrai cette inscription en lettres d'or à demi effacées :

ICI REPOSE MARCEAU,
SOLDAT A SEIZE ANS, GÉNÉRAL A VINGT-DEUX,
MORT EN COMBATTANT POUR SA PATRIE
LE DERNIER JOUR DE L'AN IV
DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.
QUI QUE TU SOIS, AMI OU ENNEMI,
DE CE HÉROS RESPECTE LES CENDRES (1)

Mais autour de Marceau, comme des soldats alignés devant leur chef, une vingtaine de tombes portent des noms français. Ce sont les tombes de prisonniers qui moururent en 1870 au camp du

(1) On connaît les vers de Byron sur Marceau dans *Childe-Harold* : « Près de Coblençe, sur une riante colline est une pyramide simple et modeste couronnant le sommet d'un monticule verdoyant : sous sa base repose un héros... Rapide et triomphant fut son jeune essor... Son âme demeura sans tache. C'est pourquoi les hommes ont pleuré sur lui. » Ces vers pourraient aussi s'appliquer à Hoche.

Pétersberg. A l'âge où Marceau dessinait à grands traits les contours de sa vie immortelle, ces jeunes gens qui dorment dans l'enclos, à l'ombre de sa gloire, achevaient de dépérir en exil. Ils n'ont pas rempli toute leur destinée, mais n'évoquent-ils pas ici les foules anonymes sans lesquelles les héros sont inconcevables, ces réservoirs profonds où la force d'une race s'alimente, et aussi l'émotion particulière qui s'attache à la jeunesse pour tout ce que ce mot contient de mélancolique et d'inachevé lorsqu'un tombeau le rappelle?

Je demeurai longtemps dans ce cimetière. La pluie clapotait sur les feuilles mortes. Je jetai enfin un dernier regard, comme un voyageur qui compte ses bagages afin de ne rien oublier, sur l'ensemble de ce bois triste, au sol à peine soulevé par les tombes dont le lierre et les plantes sauvages avaient composé de petits jardins abandonnés, et je regagnai Coblençe. La Moselle roulait doucement ses eaux qui viennent de France et vont se perdre, là, dans le Rhin. Les brumes montaient du grand fleuve dont la poésie est faite sans doute des jeux de la lumière sur ses eaux, des collines tourmentées, des bois, des bürgs et des rocs qui l'accompagnent dans son cours, mais aussi de tous les fantômes qu'un désir individuel ou une volonté collective amena, dès les temps reculés, sur ses bords disputés et émouvants.

II

L'ÉTAPE

Foules anonymes, réservoirs profonds où la force d'une race s'alimente. Mais il faut clarifier cette eau qui sort en bouillonnant. Les temps agités font surgir des individualités vigoureuses, comme la tempête qui secoue les arbres mesure à leur vol la résistance des oiseaux. L'instinct ni la force vitale n'ont jamais suffi à faire des hommes : il y faut la discipline et la volonté. L'histoire a biffé la légende des volontaires de 1792 qui auraient improvisé la victoire. Ces volontaires étaient conduits, avaient été formés et dressés par les cadres solides d'une vieille armée. De même, ces jeunes généraux de la Révolution, les Kléber, les Desaix, les Marceau, les Hoche et Bonaparte ont franchi l'étape comme on saute une barrière, mais ils l'ont franchie, et il n'est pas malaisé de savoir comment. Parmi cette pléiade, le seul véritable rival en génie de Bonaparte, c'est Hoche. Qui ne connaît le magnifique parallèle d'Albert Sorel opposant les deux hommes :

« On ne discerne bien Hoche, écrit-il, que de profil, passant avec sa grande taille élégante, sa démarche imposante, hâtive et agitée. A son âge, Bonaparte a déjà tous les traits de la statue : il se dresse debout sur la colonne césarienne, coulé du premier coup dans le bronze rigide et définitif. Il arrête et domine. Hoche attire à lui par je ne sais quel charme de sympathie secrète et d'inconnu. Il reste de ce beau jeune homme, svelte et robuste en apparence, mais miné sourdement par le mal qui le tuera avant sa trentième année, comme l'ébauche brisée de la statue d'un jeune dieu. »

Ébauche brisée, mais quelle eût été la statue? Hoche n'a cessé de grandir. Ses lettres, ses proclamations, ses ordres, ses préceptes révèlent une pensée mûrissante, un sens politique qui se développe avec les connaissances militaires, un caractère magnanime. Et Sorel, l'opposant à Bonaparte, convient que seul Hoche aurait pu faire dévier le cours de la Révolution. Il l'appelle : le plus complètement et le plus foncièrement français parmi tous les héros de la Révolution ; passionné, enthousiaste, soupçonneux, emporté aux extrêmes et tout à coup rejeté par son instinct de justice, son tact de race, dans la mesure et la prudence... Et il ajoute :

« Il avait tour à tour montré de la modération

et de la force ; mais était-il capable de les combiner avec cette conséquence et dans ces proportions qui sont le caractère même de l'homme d'État français? »

Moins ambitieux que Bonaparte et plus généreux, il eût limité les conquêtes. Ne rêvait-il pas de républicaniser l'Europe? Mais peut-être n'eût-il ni convaincu l'Europe, ni contenu son pays. Les destins lui sont manifestement contraires, comme s'il lui manquait ce quelque chose qui les soumet. La tempête fait échouer son expédition d'Irlande. Les préliminaires de paix à Léoben suspendent sa marche après sa victoire de Neuwied. Le 18 fructidor fait échouer la réalisation qu'il poursuivait d'une république cisrhénane. Et la mort l'arrête comme il réunit le commandement des deux armées d'Allemagne, plus fortes que les armées de Bonaparte en Italie.

Les deux grands rivaux se sont rendu hommage. Au banquet du 10 août 1797, à l'armée de Sambre-et-Meuse, auquel Hoche déjà frappé assistait, comme un des généraux portait ce toast :

— A Bonaparte ! Puisse-t-il...

Hoche l'interrompt :

— A Bonaparte tout court, son nom dit tout.

Et Napoléon, parlant dans ses *Mémoires* de l'expédition d'Irlande, dira :

« Personne n'était plus capable que Hoche de la faire réussir. »

L'expédition d'Irlande, c'était déjà le camp de Boulogne. Cependant le général Ferron, dans un discours du 22 janvier 1888 aux élèves de l'École Polytechnique, rapportait qu'après la pacification de la Vendée, Bonaparte aurait répondu à un ami qui présentait en Hoche le rival :

— Non, je n'ai pas à le craindre parce que j'ai une instruction bien plus complète que la sienne.

Petit gentilhomme corse, accoutumé à commander sur quelques hectares, avide de lectures dès l'adolescence, il était muni d'un tremplin pour sauter la barrière et franchir l'étape. Lazare Hoche, fils d'un garde du chenil de Louis XV à Versailles, élevé sans mère, sans direction paternelle, sans livres, doit sauter de plain-pied. Mais s'il y a un miracle du génie, toujours mystérieux sinon inexplicable, hors la race et l'hérédité, ce génie n'éclôt jamais sans préparations. Ces préparations, dont il ne peut se passer, sans lesquelles il demeurerait à l'état brut, comme une pierre précieuse non travaillée et partant sans éclat, nous allons les suivre à travers l'enfance et la jeunesse de Lazare Hoche.

Il est donc né à Versailles, le 24 juin 1768, d'une origine modeste. Son père n'était qu'une brute qui

le battait. Il avait perdu sa mère à deux ans. Sa famille maternelle devait être plus fine. Une tante, Marthe la fruitière, le réclama en échange d'un bahut que le père convoitait, et l'emmena :

— Tu seras mieux chez moi, au milieu de mes pommes d'api que tu dévores avec tant d'appétit.

Elle lui apprit à lire et lui fit une enfance heureuse, avec ce dévouement des femmes du peuple qui, parfois, dépasse l'imagination, tant il est spontané, absolu, complet. Un oncle maternel, l'abbé Merlière, curé de Mareil-Marly, lui apprit les premiers éléments du latin. Il se plaisait surtout aux livres de voyages, et c'est ainsi qu'à seize ans il signa un engagement aux gardes-françaises, croyant partir pour les Antilles et victime d'un menteur habile et de peu de scrupules.

Le voilà aux *gibernes blanches*, mais il veut continuer à s'instruire. Pour acheter des livres, il se loue, le soir, après le service, aux jardiniers des environs. Adjudant, il est à Versailles aux journées d'Octobre et défend contre la foule l'appartement de la reine. Déjà il est pour le drapeau, non pour l'émeute. Cependant, il avance rapidement, lieutenant, puis capitaine à Liège. Deux fois les circonstances vont lui servir de fées pour l'aider à franchir l'étape et achever de le policer et façonner, comme il convient à un chef, c'est-à-dire à un homme au-dessus des autres parce

qu'il les connaît, les comprend et les peut commander. La première, ce sera la rencontre du général Leveneur, et la seconde, ce sera, tout simplement, la prison.

Le général Leveneur, à Liège, remarque ce bel officier et le prend pour aide de camp. Un des nombreux biographes de Hoche nous le peint ainsi :

« Le général comte Leveneur, d'une vieille famille de Normandie, avait, comme tous les grands seigneurs du dix-huitième siècle, adopté les idées nouvelles, mais, comme un petit nombre d'entre eux, il y était demeuré fidèle, et même il les défendait les armes à la main. Il devina Hoche et fut pour lui plus qu'un ami, un père. Ce jeune homme ardent, plein de cœur et d'une volonté si ferme, lui inspira un vif intérêt ; il voulut le mettre en état d'occuper dignement les postes élevés où tant de qualités ne pouvaient manquer de le porter ; il lui enseigna les manières polies d'une société que Hoche n'avait pu connaître ; il l'engagea plus d'une fois à traiter par écrit certains sujets dont ils s'étaient entretenus, autant pour se préciser ces idées à lui-même que pour s'habituer à en rendre compte, et le général Leveneur corrigeait lui-même ces essais. Toujours il resta pour Hoche un conseil plein de modération, un guide éclairé et sûr. »

Et cela, dans un temps où tout le monde perd la mesure et la modération. Le service rendu à Hoche par le général Leveneur est d'une portée incalculable. Il lui doit pour une bonne part sa possession de soi et sa connaissance des hommes. Les prêtres de sa famille lui avaient aussi transmis le respect de la religion et le sens de la vie intérieure. Sans cet ensemble d'influences, il eût été un autre homme, plus soupçonneux, plus irritable, plus violent, comme tous les énergumènes de la Révolution. Tandis que, de bonne heure, il prend, pour juger les événements, ce recul à quoi l'élévation de jugement se reconnaît. Lui-même sait bien ce qu'il doit à son éducateur. Commandant de l'armée de Vendée, il fera un détour pour aller rendre visite au général Leveneur, retraité et suspect, au risque de se compromettre, comme, traversant Versailles à la tête de ses troupes, il était descendu de cheval pour empoigner à pleins bras une vieille marchande de pommes et l'embrasser : Marthe la fruitière.

Comme Bonaparte, il commence de se sentir pousser des ailes et s'impatiente dans les grades inférieurs. Ainsi que nombre de militaires, il a la manie d'écrire aux hommes politiques au sujet de son avancement. Déjà, simple lieutenant, il écrivait à Pache, alors ministre de la guerre :

« J'ai un grand défaut, citoyen ministre, je n'ai aucune protection. »

Plus tard, il s'adresse à Couthon et quelle vérité tactique dans la lettre où il se déclare l'ennemi des fractionnements et conseille de n'agir qu'en force dans chaque affaire ! Après la bataille de Neerwinde que perdit Dumouriez, où Hoche se battit comme un lion, il fut envoyé à Paris afin de révéler au gouvernement le triste état de l'armée sans chaussures et sans munitions. Le Comité de Salut Public fut captivé par l'éloquence précise de ce grand jeune homme.

« A cette époque, dit Lamartine dans *les Girondins*, Hoche était beau, jeune, martial ; héros antique par la figure, par la stature, par les bras ; héros moderne par l'étude, par la lecture, par la méditation, portant sur le front l'aristocratie des grandes destinées, il éblouit et subjuguait les hommes d'État du moment qui pressentirent dans cette entrevue l'homme de guerre. »

Lamartine anticipe d'un an ou deux. Le Lazare Hoche qu'il dépeint n'était pas alors aussi achevé. Il gardait encore quelque chose d'abrupt et d'emphatique qui va disparaître à d'autres contacts.

Cependant, Hoche, irrité de ce qu'il voit à Paris — la chute des Girondins, la guillotine en permanence, l'aurore de la Terreur — se hâte

de retourner aux armées. Il y trouve le même spectacle décevant et dérisoire. Le général Leveneur était entouré de gendarmes. Hoche proteste avec violence. Il est dénoncé comme suspect. On l'arrête comme il terminait un mémoire sur un plan d'attaque. Ce mémoire parvient aux mains de Carnot qui s'écrie : « Voilà un officier subalterne d'un bien grand mérite ! », le fait acquitter, le nomme général de brigade et l'envoie à l'armée de Houchard.

Parcourons brièvement sa carrière militaire. Il prend part à la défense de Dunkerque que délivre la victoire d'Hondschoote. Général de brigade du 10 septembre 1793, il est divisionnaire le 23 octobre. Et le voici commandant de l'armée de la Moselle, avec la mission de débloquent Landau et, partant, d'assurer la conquête de l'Alsace. Battu par les Prussiens et Brunswick (28, 29, 30 novembre), le meilleur général ennemi, à Kaiserslautern, il a la sagesse de rompre le combat à temps et de ne pas engager ses réserves. Après une retraite habile, il reforme sa masse de manœuvre et, par une marche rapide, il bat les Autrichiens le 22 décembre à Wœrth, le 26 à Weissenburg, et, le 28, Landau est délivré. Critiquée par Gouvion-Saint-Cyr et par Arthur Chuquet, cette campagne est si classique dans

son développement, que ces critiques en ont voulu attribuer le plan à d'autres, quand elle a pour point de départ une défaite et la nécessité d'une réparation qui oblige à une combinaison nouvelle.

III

HOCHE ET LES FEMMES

Cependant, le jeune général vainqueur se sent enveloppé de haines et d'envies. Jalousie de Pichegru qu'il a si vite dépassé ; colère de Saint-Just, délégué aux armées, qu'il n'a pas écouté. Dans une de ces crises de découragement qu'il traversa périodiquement, qu'ignorera toujours Bonaparte, et qui viennent d'une âme religieuse sans religion et d'une foi révolutionnaire trop éprouvée par l'épouvantable mascarade terroriste, il songe à se retirer. C'est alors qu'il se marie. Un charmant, un délicieux mariage d'amour dont Mme Mathilde Alanic republiait, récemment, l'histoire avec quelques lettres inédites.

Il n'était pas très galant avec les dames : une petite fille aura raison de son humeur sauvage. Il avait une vertu toute républicaine (nous savons ce que sont devenues depuis lors ces vertus républicaines), et son premier biographe, Rousselin de Saint-Albin, rapporte qu'après Wœrth ou Wissembourg, au cours de la marche dans le

Palatinat, ce jeune général en chef de vingt-cinq ans est invité par un de ses généraux dans une petite ville. Le repas est abondant et l'on a placé auprès de lui une jeune femme d'une grande beauté, toute élégante et parée. Tous les convives sourient des manèges de la jolie créature qui entend bien séduire son voisin. Celui-ci demeure impassible. Elle pense se rattraper à la faveur de la nuit. Il fait seller ses chevaux et s'en va dans les ténèbres rejoindre son quartier général. C'est là une victoire par la fuite dont peu de généraux et même de lieutenants sont capables.

A Thionville, quand il y arrive, il tombe en plein bal donné en son honneur. Que fait-il? Vous pensez qu'il y prendra part. C'est une jolie aventure pour un si jeune chef de passer de la bataille à la danse. Or, il ordonne d'évacuer la salle sur-le-champ. Du coup il devient l'ennemi de toutes les jeunes filles de Thionville. L'une d'elles se chargera de les venger. Elle a seize ans, elle est fraîche à ravir, jolie comme un cœur, et sa sœur Justine est déjà fiancée à un bel officier, Debelle, camarade de Hoche. C'est la fille du garde-magasin aux vivres, c'est Adélaïde Dechaux. Il la demande en mariage et c'est pour elle une union inespérée. Cependant il écrit à un ami :

« Hoche ne manquait pas de femmes, tu le

crois sans peine. Mais le républicain Hoche tient trop au principe de la nature pour forcer jamais les inclinations d'une personne destinée à faire son bonheur. »

Il ne manquait pas de femmes, mais quelles femmes ! Il ne savait guère leur parler. Cette petite fille le lui apprendra. Et pour commencer, le voici qui se tourmente à son endroit. Il veut être sûr qu'on l'aime pour lui-même, non pour son grade ni pour sa gloire et, de son quartier général entre deux ordres, il écrit à sa fiancée :

« Adélaïde, le nœud qui va nous unir est saint et sacré. Ce n'est pas pour un moment que nous serons attachés l'un à l'autre. C'est pour toujours. Pour toujours, songez-y bien. Peut-être n'avez-vous point assez réfléchi à cet engagement ? Ne voyez en moi qu'un simple citoyen. Qu'un nom trop prêché dans les gazettes ne vous fasse point désirer de devenir l'épouse d'un homme dont l'unique ambition est de vous rendre heureuse. Il est encore temps. Si quelque objet avait pu vous frapper, un mot, je retire ma parole et me borne à devenir votre ami, ne désirant plus que votre estime. Faites librement cette confession à un homme assez généreux et juste pour ne se plaindre que du sort qui l'aurait rendu malheureux. Si, au contraire, belle et chère Adélaïde, votre cœur innocent et pur n'a encore été touché,

accordez-le à mon amour. En devenant mon épouse, devenez mon amie, mon amante, promettant à la face de l'Être Créateur de ne jamais nous séparer. Nous tiendrons parole. Je ne mentis jamais. Votre candeur me répondra de votre sincérité. »

C'est le style de Saint-Preux à Julie. Mais quel Saint-Preux noble et presque ingénu ! Il veut être seul dans ce cœur d'enfant. Il le sera, et il le sera jusque dans un cœur de vieille femme de plus de quatre-vingts ans. Adélaïde Dechaux, veuve à vingt ans, restera, plus de soixante ans après son veuvage, fidèle à son unique amour. Il promet à sa femme de ne jamais se séparer d'elle. Cinq jours après son mariage, il doit la quitter, rappelé à l'armée, expédié en Italie, dénoncé par Pichegru comme aspirant à la dictature, haï de Robespierre qui devine sa grandeur, arrêté à Nice, ramené à Paris, interné aux Carmes puis transféré à la Conciergerie.

« Dans la République, écrit-il à Debelle, le général trop aimé des soldats qu'il commande n'est jamais vu d'un bon œil. »

La Conciergerie va le transformer. Elle était l'antichambre de l'échafaud. On n'en sortait guère que pour la guillotine. Toutes sortes de souvenirs sanglants y erraient comme des fantômes, et

parmi eux, celui de Marie-Antoinette. Mais elle était aussi le dernier salon, le refuge des élégances d'une société qui avait connu tous les raffinements de la politesse et de l'esprit. Le comte Beugnot, qui y passa quelques semaines, écrit dans ses *Prisons de Paris sous la Révolution* :

« Je suis persuadé qu'à cette époque aucune promenade de Paris n'offrait de réunions de femmes mises avec autant d'élégance que la cour de la Conciergerie à midi... La France est le seul pays et les Françaises les seules femmes du monde capables d'offrir des rapprochements aussi bizarres et de porter sans effort ce qu'il y a de plus attrayant, de plus voluptueux, au sein de ce que l'univers peut offrir de plus repoussant et de plus horrible. J'aimais à considérer les femmes à midi ; mais je préférais leur parler le matin, et je prenais ma part des entretiens plus intimes du soir quand je ne courais risque de troubler le bonheur de personne ; car, le soir, tout était mis à profit : les ombres croissantes, la fatigue des guichetiers, la retraite du plus grand nombre des prisonniers, la discrétion des autres, et, dans ce moment de paix qui prélude à la nuit, on a béni plus d'une fois l'imprévoyance de l'artiste qui a dessiné la grille. Cependant, les êtres capables de cet inexprimable abandon avaient leur arrêt de mort dans la poche. »

Lazare Hoche rencontra à la Conciergerie Joséphine Beauharnais, Mme de Fontenay que Tallien devait voir en prison et qu'il épousa, la charmante duchesse d'Aiguillon, et combien d'autres. Il faillit devancer Bonaparte et il eut avec Joséphine une correspondance dont sa femme fut jalouse. Joséphine avait-elle donc le don de flairer les grands hommes? A sa femme il écrivait des lettres plus courtes que précédemment, moins emphatiques, très belles, car ce condamné la réconfortait. Il vit partir pour la mort le vieux Malesherbes, âgé de plus de quatre-vingts ans, avec sa sœur, sa fille, son gendre et la fille et le gendre de sa fille, Malesherbes qui devait prononcer cette parole si juste :

— Encore si tout cela avait le sens commun !

Le jeune Thoyras, capitaine de vingt-deux ans, au beau visage de femme, en le quittant pour marcher à la guillotine, lui donne sa montre et lui demande une rose en échange. Hoche distribue aux mourants son bouquet, et ils s'en vont en respirant des fleurs. Ce Lazare Hoche qui décore la mort n'est plus tout à fait le même. La grâce des femmes est entrée dans sa vie. Thermidor survient qui le délivre. Et sa femme accourt le rejoindre. Il doit lui plaire davantage, mais l'inquiéter davantage aussi. L'amour des êtres trop séduisants ne s'accompagne-t-il pas toujours d'in-

quiétude? Plus tard, après qu'elle lui aura donné une fille, elle le rejoindra en Vendée, elle le rejoindra au camp de Wetzlar.

Elle ne s'accommodera jamais de l'absence, comme si elle entrevoyait l'ombre de l'absence définitive, et pourtant elle devra à l'absence des lettres exquises, parfois mêlées de remontrances assez vives comme celle-ci : « Tu ne dois pas être un perroquet qui n'entend rien à ce qu'il répète : lis peu et amasse beaucoup... » — et il lui envoie les tragédies de Voltaire, — parfois bourrées de conseils, — les jeunes gens en ont la manie, — conseils sur la suppression du maillot pour les nouveau-nés, sur l'allaitement maternel, — il a lu Jean-Jacques plus que Voltaire, — mais qui s'achèvent d'habitude sur un grand cri de tendresse :

« Qui plus que moi sait aimer? Pour avoir l'air et le ton mélancolique est-il un cœur plus sensible que le mien? Non, sans doute ; de longs malheurs, de grandes pertes ont pu donner à ma figure, à ma conversation un ton morne et pensif, mais je retrouvai le bonheur dans tes bras, j'y retrouvai également ma gaieté perdue depuis bien des années. »

Adélaïde avait gardé toutes les lettres de son mari, mais elle a détruit les siennes. On les peut imaginer aisément d'après la correspondance de

Hoche : femme-enfant, elle attache plus d'importance à son amour qu'aux responsabilités et commandements de son mari ; elle se plaint sans cesse, elle s'impatiente naïvement d'être constamment éloignée de lui, elle ne comprend pas qu'il n'organise pas sa vie pour être à elle davantage, puisqu'il est le chef.

« Elle croit, écrit-il, que je suis le maître de quitter mon poste comme elle va au jardin. »

Et il s'irrite de cette incompréhension, puis il y reconnaît une tendresse plus absolue et s'apaise. Quand elle aura vécu près de lui, mêlée à son existence surchargée, en Vendée et au camp de Wetzlar, elle commencera de s'initier au véritable rôle de la femme d'un grand homme, et la mort viendra.

Pour en finir avec le chapitre des amours, — sans doute le plus intéressant à en juger par le nombre publié de *Vies amoureuses*, — faut-il croire à la fidélité de Hoche ? Les grâces de la Conciergerie ne l'ont-elles pas attiré vers un autre type de femme, moins sûr, plus orageux, plus excitant et dangereux ensemble ? Les historiens, toujours partiaux, des guerres de Vendée, — et M. Lenôtre lui-même, — lui ont attribué des bonnes fortunes, — Charette en avait tant ! — entre autres cette Mme du Grégo, fille et femme de gentilshommes ardents royalistes, toute jeune et toute jolie, qui

accepta de faire de l'espionnage pour la Révolution et qui en fit si bien qu'elle dépista Charette et faillit le livrer aux *bleus*. Cette histoire, je l'avoue, me paraît controuvée. Il est très vrai que Hoche, pour terminer la guerre en Vendée, réorganisa l'espionnage : les chouans passaient à travers ses troupes comme s'ils étaient invisibles. Gambetta, dans un discours à Versailles, lui en fit un titre de gloire :

« Il ne faut pas seulement parler de Hoche comme militaire et comme homme de guerre, dit Gambetta dans une phrase d'ailleurs mal construite, au point de vue spécial de l'organisation des armées, de cette sollicitude du général qui veille sur les besoins les plus humbles du soldat, surveillant tous les services, le service de santé, le service des vivres, et, par-dessus tout, gardant le secret sur ses opérations, dirigeant lui-même cette organisation de l'espionnage qu'on a laissée de côté, comme s'il suffisait à certains généraux, non pas de vaincre, mais d'être surpris !... »

Mme du Grégo faisait partie de cette organisation de l'espionnage. N'était-elle pas un instrument admirable pour tromper ses coreligionnaires ? Mais Lazare Hoche est si peu son amant qu'il est à Paris lorsqu'elle tente le grand coup de la capture de Charette et qu'il parle d'elle au Directoire pour le paiement de ses services. Il faudrait ne pas

connaître le caractère de Hoche pour l'acoquiner à une Mme du Grégo. Et ne fait-il pas venir sa femme à Rennes dès que le voyage devient praticable? Dans ses négociations de paix, quand il entre en relations avec Mme Turpin de Crissé et quelques autres dames de l'aristocratie afin de convaincre les chefs royalistes, on lui prête aussitôt un harem de femmes titrées. Mais il faut voir avec quel feu il proteste et comme il craint l'affliction de sa femme! Celle-ci, bientôt, lui donne une fille, et il n'y a plus chez ce jeune grand homme qu'un mélange charmant de tendresse conjugale et de tendresse paternelle.

IV

LE PACIFICATEUR DE LA VENDÉE

La campagne du Palatinat a fait de Hoche un émule de Kléber et de Marceau. Mais il va leur passer devant, parce qu'il ne sera pas seulement, comme eux, un grand général, parce qu'il va aborder des problèmes plus difficiles encore et plus complexes que la conduite des troupes, des problèmes qui se réclament de l'homme d'État. Le Comité de Salut Public l'envoie en Vendée. Il semble que c'est vouloir le perdre. Tous les chefs s'y sont usés, et les meilleurs, Marceau et Kléber précisément. La guerre y est une guerre spéciale, de traquenards, de guets-apens, d'escarmouches, contre un ennemi quasi invisible, protégé par la complicité de tout un pays. On le croit ici, il est ailleurs ; on le croit en forces, il n'y a personne ; on le croit dispersé, il charge en nombre. Les soldats de l'Empereur connaîtront ainsi plus tard la guerre d'Espagne. De plus, c'est une guerre presque déshonorante. Elle se fait sans pitié, elle provoque sans cesse de cruelles représailles, elle tue les répu-

tations comme elle use les forces. En vérité, il n'y a rien à gagner à combattre en Vendée.

On ne peut lire, dans Crétineau-Joly et dans Lenôtre, le récit de cette guerre fratricide sans un sentiment de tristesse et, par moment, d'horreur. Les six cents paroisses qui s'insurgèrent le même jour, pour ne pas servir une République régicide et sacrilège, pouvaient, avaient le droit d'invoquer le principe même de la Constitution qui avait servi à excuser le renversement de la royauté et à justifier les coups d'État du 10 août et du 21 septembre 1792 :

« Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est pour le peuple le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs. »

C'étaient des paysans mal disciplinés, mal équipés, et qui fuyaient devant le canon, c'étaient des bandes. Peu à peu elles s'aguerrirent et s'organisèrent, parce qu'elles trouvèrent des chefs : Bonchamp, Lescure, La Rochejaquelein, Cathelineau, d'Elbée, Stofflet, Charette, etc. Elles trouvèrent des chefs, non un chef. Il leur manqua toujours l'ascendant du commandement unique, et aussi la présence d'un prince royal. Les généraux vendéens, se jalousant les uns les autres, avaient donné la première place à Cathelineau, le colporteur, afin de ne pas avantager tel ou tel gentil-

homme pour le retour du roi et l'avancement à Versailles. Néanmoins, ils tinrent la campagne avec une ténacité, un courage, une audace et aussi un art de la retraite et de la disparition dans les taillis, les vallons, les ravins du Bocage, de l'Anjou, de la Normandie, qui stupéfièrent les troupes républicaines.

Exaspérée par cette résistance, la Convention envoya des représentants du peuple qui furent d'ignobles scélérats, de « sinistres saltimbanques », pour employer une expression de Lenôtre, et dont les noms ne doivent être prononcés qu'avec mépris et dégoût, un Bouchotte, un Turreau, un Tallien. Turreau l'ivrogne, pour organiser les colonnes infernales, se débarrasse de Kléber, qui est honnête homme comme Marceau, déjà parti, lequel écrivait à sa sœur :

« Quoi ! vous voudriez des feuilles de mes lauriers ? Ne savez-vous pas qu'ils sont tachés de sang, de sang français ?... Je veux porter mes armes contre l'étranger : là seulement sont l'honneur et la gloire... »

Il se débarrasse de Duquesnoy, le vainqueur de Wattignies, qu'il voudrait envoyer à l'échafaud et qui sera sauvé par Carnot ; il cherche des généraux à son image et, comme tous les pouvoirs sont donnés à ces représentants du peuple, placés

au-dessus des chefs militaires, il finit par en trouver, sinon de complaisants, du moins de forcenés et d'avidés. Généraux d'ailleurs incapables, qui se font surprendre et battre par Charette, par Stoflet, avec des effectifs bien inférieurs. Mais les colonnes infernales promènent dans tous les villages qu'elles traversent l'incendie, le pillage et le massacre. Elles font le vide.

Ce fut si atroce que, bien des années plus tard, on n'en pouvait pas parler encore en Vendée. Les bouches restaient cousues : il n'en pouvait sortir le récit de tant de misères. Et voyez aujourd'hui comme il est difficile d'arracher un témoignage aux soldats de certains secteurs trop éprouvés dans la Grande Guerre : les Éparges, le Ravin de la Mort et Vaux-Chapitre. Le résultat, c'est que l'épouvantable répression fournit des volontaires aux petites armées vendéennes qui commençaient de se désagréger, et décomposa, au contraire, les armées républicaines en les démoralisant, en les chargeant d'un trop lourd butin, en les accoutumant à la lâcheté et à l'orgie.

« Heureusement, ajoute Lenôtre, l'armée de Turreau n'est pas l'armée française ; c'est un ramassis d'étrangers, de vagues vainqueurs de la Bastille, de héros à cinq cents livres, de sans-culottes échappés aux jacobinières les plus louches. Avant que six mois soient écoulés, la France, ayant

recouvré son bon sens, répudiera tous ceux qui ont pris part à cette dégradante campagne. Aucun des généraux qui servirent sous les ordres de Turreau n'aura sa place dans les fastes de notre histoire ; tous, même les plus braves, tel que Duquesnoy, seront inexorablement chassés de l'armée... sauf Turreau lui-même, qui deviendra grand-officier de la Légion d'honneur, baron de l'Empire, chevalier de Saint-Louis sous Louis XVIII et qui — chose à peine croyable — sera désigné par le gouvernement des Bourbons pour accompagner la fille de Louis XVI dans son voyage en Vendée. »

Telles sont les ironies de l'histoire. Un gredin échappe toute sa vie au destin. Mais que du moins soit à jamais exécrée la mémoire de celui qui ordonna à des Français contre des Français de *tout incendier, tout tuer, tout massacrer!*

Un Bonaparte, un Hoche, revêtus de tous les pouvoirs, auraient ramené sans peine ces populations de l'Ouest, qui ne demandaient que la paix et leurs prêtres. Le mérite de Hoche à pacifier la Vendée fut d'autant plus grand qu'il n'eut jamais tous les pouvoirs, et fut constamment entravé par les représentants du peuple, toujours prêts à le calomnier, à le dénoncer, à le perdre. Il fallut que la Convention fût terriblement gênée par l'insurrection pour tolérer le langage tenu par

Hoche et même pour augmenter son commandement. Mais les résultats étaient là : il triomphait quand tous ses prédécesseurs avaient échoué.

Tout d'abord, il réorganise l'armée et lui refait une discipline. Pour cette guerre nouvelle, il prépare des colonnes mobiles, toujours prêtes et maniables. En même temps, il rassure les populations par ses proclamations. N'ose-t-il pas proposer au Comité de Salut Public ce moyen d'en finir : « mettre en liberté les prêtres réfractaires et leur laisser dire messe et complies?... » Il va jusqu'aux complies. Et il donne à ses officiers d'admirables instructions, chargées d'humanité :

« ...Habitue tes hommes à la fatigue, au feu, à la victoire, et surtout à respecter l'innocent habitant des campagnes... Que jamais on ne puisse te reprocher un acte arbitraire, une vexation... Sois toujours bon, humain et prêt à recevoir l'homme égaré qui, abjurant son erreur, voudrait se jeter dans tes bras... »

Ses lettres privées sont tout aussi nobles. A Debelle, son beau-frère, lorsqu'il est nommé général en chef de l'armée des côtes de Cherbourg, il écrit :

« ...Jamais on ne me verra épouser ni les factions ni les hommes en place. Les uns et les autres passent, mais la patrie est toujours là. »

C'est au même qu'il écrivait encore :

« La gloire ne met pas à l'abri de la proscription, mais elle immortalise le proscrit, et monter les degrés de l'échafaud, c'est parfois gravir ceux du Panthéon. »

On voit qu'il s'attend à tout. Sa détention à la Conciergerie lui a communiqué la hauteur d'âme de tous ces condamnés qui ne pliaient pas devant la mort. Et avec quelle sévérité, dans ses notes, il juge les « vampires » qui, avant lui, suçaient les provinces soulevées : « ennemis implacables de toute honnêteté, ivrognes, débauchés, ignorants et vains... » Avec Hoche en Vendée tout change, parce qu'il est humain et juste, et l'ordre sera rétabli.

Il était demeuré étranger aux pourparlers de la Jaunaye près de Nantes, où Charette, alors vainqueur, acceptait des conditions précaires sur la promesse probable que Louis XVII serait délivré (1). Sans doute n'y croyait-il pas. La guerre reprit après la mort du dauphin, et ce fut le débarquement de la petite armée des émigrés dans la presqu'île de Quiberon (27 juin 1795). Hoche cerna la presqu'île, s'empara du Fort-Penthièvre, accula les émigrés à la mer. Sombreuil, qui les commandait après M. de Puisaye, dut se rendre. Un

(1) Voir *Monsieur de Charette, le roi de Vendée*, par G. LENÔTRE.

officier, M. de Guéry, proposa à Hoche de porter à la nage, aux vaisseaux anglais, l'ordre de cesser le feu, car les batteries anglaises continuaient de tirer.

— Allez, monsieur, et ne revenez pas, lui dit le général à mi-voix.

M. de Guéry y alla, mais vint rejoindre ses compagnons. On a beaucoup discuté sur la capitulation de Quiberon, afin d'atteindre la mémoire de Hoche, car la séparation fut faite entre les chouans et les émigrés, ceux-ci étant condamnés par la loi à être exécutés. Ce fut, en effet, l'affreux massacre de Quiberon, où l'on montre encore le Champ des Martyrs.

En réalité, il n'y eut, il ne pouvait y avoir de capitulation. Le comte de Contades, major-général de l'armée royale de Quiberon, en convient loyalement dans ses Mémoires, et Sombreuil même, avant de mourir, a déclaré que Hoche n'avait rien promis. Napoléon, revivant le passé, le juge pareillement :

« Tallien, a-t-il écrit, représentant du peuple en Vendée, avait seul le pouvoir (de gracier les condamnés). Mais le général Hoche fit tout ce qu'il pouvait faire : ce fut de ne pas garder les prisonniers, qui eurent toute la nuit pour gagner la forêt et se sauver. »

Tallien est le coupable du massacre. Hoche eut

honte de ce sang versé qui devait retomber sur la France. Quand, plus tard, il préparera l'expédition d'Irlande, et qu'il demandera à l'amiral Villaret-Joyeuse : « Où sont tant de vaillants officiers de marine qui ont servi sous les Suffren et les d'Estaing? », l'amiral lui répondra :

— Perdus. Morts à Quiberon.

Il n'a pas encore assez de puissance pour résister à Tallien et au Comité de Salut Public. Mais déjà dans son esprit germe la pensée d'en finir une bonne fois avec le désordre qui pourrit la tête de la nation. N'oublions pas que Hoche, avant Bonaparte, tentera le coup d'État. Hoche est une ébauche de Bonaparte. Il a, comme lui, un génie qui s'étend au delà du commandement militaire. Mais il ne sait pas, comme Bonaparte, confondre son destin avec le destin national : il n'a, de son rival, ni l'égoïsme ni la promptitude. Cependant, il achève la conquête de la Vendée.

Après Quiberon, il n'y a plus que Stofflet et Charette qui tiennent la campagne. Charette surtout a de l'importance. Son nom est populaire hors de France, dans toute l'Europe. A quoi bon continuer une lutte impossible? Hoche lui fait proposer des passeports et l'émigration. Charette refuse dans une lettre célèbre et presque insultante.

Cependant il se sait perdu. Traqué, il échappe encore. Tant de petits paysans, tant d'humbles

femmes surtout lui sont dévoués, l'avertissent, le sauvent au dernier moment. Il sut toujours inspirer de ces dévouements obscurs, il fut toujours entouré d'une cour de femmes, amazones titrées, ou bergères, prêtes à se sacrifier pour lui. Il avait fait à Fonteclose, en prenant le commandement de sa petite armée, le serment de ramener Dieu et le roi ou de mourir. Il était prêt à la mort. Un cent sixième combat achève la dispersion de ses fidèles : Mlles de la Rochette et de Couëlus elles-mêmes sont prises les armes à la main. Hoche les épargnera. On voit bien qu'il y a quelque chose de changé. Charette, enfin, blessé, est fait prisonnier, condamné et exécuté.

« A quelque parti qu'on appartienne, le juge à son tour son biographe, son apologiste, M. Lenôtre, une si héroïque opiniâtreté commande l'admiration : les historiens qui, à l'aide de documents hostiles, s'évertuent à dénigrer Charette, à le rabaisser au rang d'un aventurier maladroit, vaniteux, sanguinaire et usé par la débauche, salissent une page, belle malgré tout, de nos annales ; car pour l'honneur de notre pays, il fallait que la Terreur n'y pût régner sans protestations ni révolte. Charette, mieux que tout autre, personnifie ce soulèvement, d'autant plus méritoire qu'il le savait d'avance voué à l'insuccès. Malgré des efforts inouïs, des miracles d'improvisation et

d'énergie, trois ans de luttés prodigieuses... ainsi qu'il le prévoyait, il a perdu ; il n'hésite pas, il va payer : ses détracteurs peuvent s'acharner : un « brigand » de cette trempe fait bonne figure dans notre glorieuse histoire. »

Balzac, dans *les Chouans*, Barbey d'Aurevilly, dans *le Chevalier des Touches* et *l'Ensorcelée*, et, tout récemment, à leur suite, M. Gabriel Nigond, dans un curieux roman, *Marie Montraudoigt*, qui rappelle le ton et la couleur du fameux *Jacquou le Croquant*, ont donné à l'art quelques effigies inoubliables de ces chefs vendéens ou normands. La poésie du malheur les enveloppe. Pour l'honneur des armées républicaines, au cours de cette affreuse guerre civile, il y eut un Lazare Hoche. Avoir mérité d'être appelé le Pacificateur de la Vendée, n'est-ce pas un des plus beaux titres de gloire?

V

L'HOMME DU RHIN

Les vaisseaux anglais, pendant la bataille de Quiberon, ont tiré sur ses troupes. Les Chouans, il le sait, ont accepté à contre-cœur l'alliance anglaise. Hoche, vainqueur, pense immédiatement à se retourner contre la Grande-Bretagne. Il propose au Directoire, qui a remplacé la Convention, l'expédition d'Irlande. Avec quelle armée? Avec les Vendéens.

« Nous pouvons, écrit-il, nous servir de cinq à six mille déserteurs rentrés ; ceux-ci, ayant fait la guerre avec Stofflet et Charette, connaissent le métier... »

Albert Sorel, citant cette lettre au Directoire, ajoute :

« Après les avoir pacifiés, il les gagnera définitivement en les associant à la gloire de la République ; il leur a rendu leurs prêtres, il les appellera à la guerre sainte, contre l'Anglais hérétique et persécuteur, pour l'Irlandais catholique ; il enflammera leur fanatisme religieux de toutes les

vieilles haines héréditaires contre cet Anglais dont ils n'ont subi l'alliance qu'avec horreur ; sur lequel ils brûlent de se venger de cette félonie qu'ils ont malgré eux, pensent-ils, commise un instant d'avoir avec lui combattu contre des Français. »

« Hoche, dit encore Sorel, a le ton de Bonaparte en Italie, les mêmes vues subites, directes, pénétrantes, la même façon de découvrir les régions, par éclairs, et de s'emparer du terrain. »

On sait comment la tempête fit échouer l'expédition d'Irlande, si minutieusement préparée par Hoche, et comment le vaisseau *la Fraternité*, qui le portait, erra sur la mer et dut revenir à son port d'attache. Napoléon, plus tard, devait connaître le même échec au camp de Boulogne quand, à son tour, il voulut atteindre chez elle la Grande-Bretagne qui était l'âme de la coalition. Mais ces échecs ont une cause commune. Louis XVI, à la fin de l'ancien régime, avait refait notre marine en bâtiments et en cadres. La Révolution la ruina. La marine est une arme qui se rouille immédiatement entre les mains des gouvernements improvisés et éphémères, parce qu'elle réclame le concours du temps, un programme d'aménagement continu et à longue durée. Hoche et Napoléon peuvent réorganiser des armées, ils ne peuvent créer ni une marine, ni des marins. Et tous deux mesureront avec dépit ce déficit.

Cependant, le Directoire a besoin d'un homme sur le Rhin pour vaincre l'Autriche et atteindre indirectement l'Angleterre, son alliée. Bonaparte opère en Italie et Moreau est trop lent. Hoche reçoit le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, son ancienne armée. Il la retrouve dans un état lamentable, mal vêtue, mal nourrie, mal équipée, sans orgueil et sans âme. En moins de deux mois il la recompose. Il est venu le 24 février (1797), en avril cette armée est transformée.

Il ne faut pas voir dans un chef la victoire, mais la préparation de la victoire. L'ascendant d'un Hoche, d'un Napoléon ne s'acquiert que par cette préparation. Le soldat sent qu'il est enveloppé d'une sollicitude nouvelle et constante : il le reconnaît à sa nourriture, à son équipement, à son cantonnement. Il accepte mieux alors la discipline, l'effort, le danger. Il se sent conduit, il se sait dirigé. Il a confiance dans le but puisque les moyens sont bons. Hoche, sur le Rhin, est adoré de ses hommes parce qu'ils le devinent partout présent. Et quand il passe audacieusement le Rhin, dans la nuit du 17 au 18 avril, l'éclatante victoire de Neuwied sur les Autrichiens est la suite naturelle d'un ordre rétabli qui aboutit à la promptitude et à l'élan.

Après Neuwied, c'est Altenkirchen. L'ennemi a perdu huit mille hommes, sept drapeaux, soixante

canons. Moreau, entraîné, s'avance à travers la Forêt-Noire vers le haut Danube. Mais Bonaparte ne veut pas laisser Moreau et Hoche parvenir à Vienne avant lui : il entre en Autriche à sa manière foudroyante, et le voici à Léoben, à quarante lieues de Vienne. L'Autriche demande la paix. Hoche, en pleine victoire, est arrêté par son rival. Sans doute connut-il une heure de colère, mais il y eut toujours chez lui une générosité supérieure, et il répondit aussitôt au message de Bonaparte :

« Je dois me réjouir avec tous les Français de la bonne nouvelle que vous voulez bien me transmettre. Nous n'oublierons jamais que c'est à vos travaux que nous devons la paix et ses inestimables résultats. »

Vos travaux : quel joli mot de métier ! Et combien juste pour celui qui voit l'ensemble de l'effort militaire et non sa gloire !

Mais il reste à Hoche vainqueur un autre *travail* : l'organisation des pays de la rive gauche du Rhin. Là encore, il faut recourir au beau livre d'Albert Sorel qui demeure l'un de nos plus grands historiens :

« Par goût, par nécessité, par émulation de Bonaparte, écrit Sorel, Hoche se portait de plus en plus au gouvernement des hommes. Il en avait

les dons essentiels, l'esprit de simplicité et l'esprit d'équité. C'est la fatalité de ce temps que, par la sottise et la corruption du pouvoir civil, le pouvoir militaire apparaisse partout comme le pouvoir réparateur, celui qui seul peut accomplir l'œuvre d'ordre sans laquelle les peuples ne peuvent vivre, et l'œuvre de justice que les peuples attendent de la Révolution. Comme il l'a déjà fait dans l'Ouest, comme Bonaparte le fit en Italie, Hoche s'attribue les pouvoirs dont il a besoin et étend à l'organisation civile de la conquête la dictature militaire du conquérant. Il met fin à l'anarchie administrative et financière ; il constitue à Bonn, sous le nom de « Commission intermédiaire », un gouvernement civil provisoire ; il révoque les agents français qui ont abusé de leur mandat, procède à des enquêtes sur leurs excès, les réprime et remplace ces fonctionnaires, à la fois incapables et pillards, par d'anciens employés de bailliage, des indigènes, ralliés ou soumis, qui ménagent l'habitant, le traitent selon ses mœurs, perçoivent davantage, avec moins d'abus, et ne retiennent plus de commissions. Il suspend les contributions de guerre et les remplace par les anciens impôts ; il les augmente d'un tiers, mais, succédant à l'arbitraire, ces impôts paraissent un adoucissement ; il rend aux autorités locales l'administration locale, mais partout un commissaire

français exerce la haute tutelle, vérifie les comptes, veille à l'exécution des décrets et s'assure de la conservation des biens confisqués. Il promet la tolérance religieuse. Il organise la libre navigation du Rhin, et, entraînant Moreau dans cette politique, comme il l'a entraîné dans l'action militaire, il étend peu à peu, à toute la rive gauche du Rhin, les mesures qu'il a prises dans la partie nord de ces pays, soumise à son commandement. »

Albert Sorel se trompe, cependant, quand il croit Hoche partisan de l'annexion totale de la rive gauche du Rhin. Au début, oui, mais à voir de près ces populations partagées entre leur tradition de civilisation latine, les liens héréditaires formés par le service des régiments étrangers sous les rois, et leur penchant à l'indépendance totale, leur langue, « l'inconscient et l'inexpliqué de leur tempérament national » qui les rattache sourdement à l'Allemagne, il change d'avis et lorsque, au Directoire, Cambon réclame l'application des lois françaises aux biens séquestrés, il s'y oppose dans une lettre politique retrouvée et publiée par Aulard en 1919 :

« N'est-il pas à craindre, écrit Hoche, que les commissaires dont les mœurs, dont les goûts et les usages ne peuvent être les mêmes que ceux des bords du Rhin, ne dégoutent ces derniers de la Révolution française et du gouvernement répu-

blicain?... Ne serait-il pas... plus convenable et utile de rendre aux habitants des pays occupés par l'armée de Sambre-et-Meuse leurs administrations nationales, les baillis, et aux biens ecclésiastiques leurs chapitres? L'économie semble réclamer cette mesure que la politique ne désavoue pas. Qui assurera qu'elle n'attirera pas à la République les cœurs aliénés par les brusqueries et les fautes des administrateurs français?... L'expérience doit nous avoir corrigés de notre manie de vouloir municipaliser l'Europe et, en supposant que la paix nous laisse strictement la rive gauche du Rhin pour limite, je doute qu'on doive établir dans le Palatinat, le Brunswick, l'archevêché de Trêves, le duché de Berg, etc., le régime constitutionnel. On ne devient pas républicain en un jour, et ceux qui achètent la liberté aussi cher l'aiment rarement lorsque, sous un maître, ils ont été habitués à ne pas payer d'impôts, ou du moins fort peu. »

Dès lors, il est partisan de cette république cisrhénane qui est le rêve des habitants, qui répond à ses idées de mesure, de sagesse, de liberté.

Après le coup d'État manqué — avant Bonaparte, Hoche a risqué le coup d'État, mais à demi seulement : appelé par les directeurs, il a

été abandonné par eux, joué par Barras, — quand il revient au camp de Wetzlar, au milieu de ses troupes, appelant à lui sa femme et sa fille, — car il se sait dénoncé, suspect, entaché de politique, — dégoûté des politiciens qui luttent pour le pouvoir et pour l'argent, pour dominer la République et pour l'exploiter, il propose encore au Directoire l'établissement de cette république cisrhénane. La lettre de refus arriva comme il était mort. J'ai dit qu'il mourut brusquement le 19 septembre (1797), si brusquement que l'on parla d'empoisonnement. Le Directoire annexait la rive gauche du Rhin. La République cisrhénane avait vécu deux ou trois jours, assez pour se donner un drapeau, et ce drapeau vert se joignit aux drapeaux tricolores sur le cercueil de Hoche, aimé de toute la Rhénanie.

Si Hoche avait vécu, l'avenir de la France eût-il été modifié? Unique rival de Bonaparte, chef des deux armées d'Allemagne, — le Directoire venait de lui donner l'armée de Moreau, — adoré de ses troupes, eût-il tenu tête à l'éblouissant vainqueur de l'Italie? Ce n'est pas à croire. Bonaparte, plus rapide et plus perspicace, l'eût toujours devancé au 18 Brumaire, et jamais le pacificateur de la Vendée n'eût admis une lutte fratricide. Républicain sincère, il eût cédé au Consulat, non à l'Empire, à moins que Napoléon,

qui l'estimait très haut, le premier après lui, n'eût su le conquérir avec des commandements éloignés. La mort l'avait marqué pour une gloire intacte et pure, à la façon de ceux qui sont aimés des dieux.

VI

LA VOIX DE HOCHE

Victor Hugo, dans sa treizième lettre sur le Rhin, raconte sa visite, après Andernach, au monument de Hoche à Weissenthurm. Les restes du héros n'y étaient pas encore déposés. Il fait au clair de lune le tour du sarcophage, cherchant le nom du mort. Sur une des faces, il découvre l'inscription : *L'armée de Sambre-et-Meuse à son général en chef* : HOCHE.

« Ce nom, écrit-il, dans ce lieu, à cette heure, vu à cette clarté, m'a causé une impression profonde et inexprimable. J'ai toujours aimé Hoche. Hoche était, comme Marceau, un de ces jeunes grands hommes ébauchés par lesquels la Providence, qui voulait que la Révolution vainquît et que la France dominât, préludait à Bonaparte : essais à moitié réussis, épreuves incomplètes que le destin brisa sitôt qu'il eut une fois tiré de l'ombre le profil accusé et sévère de l'homme définitif. »

Victor Hugo entre alors à l'intérieur du monument. Et il ajoute :

« Je ne pourrais dire ce qui se passait en moi. Cette tombe si brusquement rencontrée, ce grand nom inattendu, cette chambre lugubre, ce caveau inhabité ou vide, cet échafaudage que j'entrevois par la brèche du monument, cette solitude et cette lune enveloppant ce sépulcre, toutes ces idées se présentaient à la fois à ma pensée et la remplissait d'ombres. Une profonde pitié me serrait le cœur. Voilà donc ce que deviennent les morts illustres exilés ou oubliés chez l'étranger. Ce trophée funèbre élevé par toute une armée est à la merci du passant. Le général français dort loin de son pays, dans un champ de fèves, et des maçons prussiens font ce que bon leur semble à son tombeau. Il me semblait entendre sortir de cet amas de pierres une voix qui disait : il faut que la France reprenne le Rhin... »

Les soldats français sont revenus monter la garde au Rhin. Un autre général, vainqueur lui aussi et qui, deux fois dans la Grande Guerre, changea les destinées par une offensive, à Verdun et à Villers-Cotterets, devait reprendre le rêve de Hoche sur la république cisrhénane. Devons-nous croire que les eaux du vieux fleuve ne refléteront plus de batailles sur ses rives disputées? Devons-nous espérer que l'Europe aura la sagesse de ne plus engouffrer ses forces dans une guerre qui achèverait de l'épuiser, alors que d'autres menaces

venues d'Asie — une Asie qui commence à Moscou — dessinent leurs ombres sur l'horizon? Les temps sont-ils venus des réconciliations utiles et des travaux en commun en face d'une Amérique débordant de vitalité et d'esprit d'entreprise? La voix qui sort du tombeau recouvert par Hoche ne prononcerait-elle pas aujourd'hui un avertissement de paix au nom même de la guerre, mais d'une paix qui ne risquerait pas de nous amoindrir?...

LOUIS MADELIN
ET
ROBERT DE FLERS

LOUIS MADELIN
ET
ROBERT DE FLERS⁽¹⁾

Monsieur,

Les destins favorables me permettent de vous rendre aujourd'hui, sous cette coupole où vous avez, bravant la nouvelle mode, évoqué la guerre et glorifié votre prédécesseur, l'hospitalité que vous m'avez accordée certain soir dont vous n'avez pas dû perdre le souvenir. Nous portions alors un autre uniforme et, si notre bleu horizon se teintait de vert, ce ne pouvait être qu'usure et fatigue d'une étoffe soumise aux rigueurs des saisons. Je venais d'être détaché à l'armée de Verdun. Vous lui apparteniez déjà. Le petit village de Souilly, devenu le quartier général de la 2^e armée, était

(1) Discours prononcé à l'Académie française le 23 mai 1929 en réponse au discours de réception de M. Louis Madelin élu au fauteuil de Robert de Flers.

envahi par l'état-major. Vous occupiez, dans le voisinage, la moitié d'une baraque en planches et, comme j'étais embarrassé de mon logement, vous m'offrîtes de partager le vôtre. Oh ! le partage ne fut point égal. Ce n'est pas en vain que vous aviez précédemment, en des conférences célèbres et qui ont fait le tour du monde, montré les soldats de la Révolution et de l'Empire se débrouillant à merveille dans les pires difficultés. Vous aviez choisi la meilleure place et malgré mes galons, ou plutôt mes *ficelles*, je n'obtins que la partie attenante à la cloison extérieure. Double cloison de planches, il est vrai, mais le génie militaire, dans son culte de la symétrie, avait eu soin de faire coïncider les fentes, en sorte que le vent et la pluie étaient reçus, eux aussi, en camarades. C'était tout de même un abri que m'eussent envié tous ceux, officiers ou soldats, qui couchaient dans la boue, et puis, appelé à suivre de plus près la bataille, je n'y devais résider que par intervalles. Voici que vous occupez à votre tour le côté des intempéries. Ne serai-je pas tenté d'en abuser lâchement ?

LES ORIGINES ET LA JEUNESSE D'UN HISTORIEN

Ce même soir mémorable, vous me fîtes sur ma prière l'énumération de tous les vôtres qui tenaient la campagne, Il y en avait beaucoup, de tous les âges, de tous les grades, de même granit. Je venais de loin, j'étais las : au cinquième ou au sixième, excusez-moi, je m'endormis. Mais je fus réveillé par le douzième qui se battait dans le Nord et qui devait appartenir à l'arme retentissante de l'artillerie. Comme vous aviez raison de vous montrer impitoyable, monsieur ! Ah ! monsieur, que ce monsieur me gêne, et qu'il est difficile d'appeler monsieur un vieux compagnon de baraque et de guerre ! Et que j'avais donc tort de prétendre, d'ailleurs bien inutilement, me soustraire à votre éloquence familiale ! Mais je vous ferai du moins amende honorable. Vous appartenez en effet à l'une de ces familles qui font la force d'un pays. Tout à l'heure vous nous introduisiez dans la galerie des ancêtres de Robert de Flers, du marquis de Flers. Vous êtes, vous, de l'une de ces

grandes souches paysannes et bourgeoises, venues de la terre à la ville, qui nous ont donné le nombre et la qualité. Leurs livres de raison nous expliquent pourquoi la vieille France a tant de puissances de durée. Vous eussiez écrit votre histoire privée qu'elle se fût reliée sans peine à vos ouvrages d'histoire nationale et qu'elle eût justifié vos plus belles pages sur les réveils français. Mais ne confèret-elle pas à un historien une autorité particulière quand il rencontre les siens, parents ou alliés, jalonnant de leurs tombes nos frontières rapprochées ou lointaines : trois neveux, trois beaux jeunes gens de vingt ans, tués sur la Somme, à Montdidier, au Chemin des Dames ; ce jeune commandant Léon Madelin, votre frère, tombé devant Notre-Dame-de-Lorette, comme il venait d'enlever les premiers Ouvrages Blancs à la tête de ses chasseurs (frappé d'une balle au cou, il voulut traverser debout les rangs de ses hommes pour ne pas les ébranler) ; ce petit lieutenant Émile Madelin, votre espérance, votre fils, tombé du ciel de Syrie au bord de l'Euphrate ; et ce général Clavery, votre beau-frère, assassiné au Sud-Oranais et vengé sur place par le maréchal des logis qui l'accompagne et qui est son enfant ? Voilà sans doute pourquoi vos livres, sortis des archives, ont un frémissement si humain. Les morts, vos morts, y ont collaboré. Nous étions bien serrés dans notre

baraque de Souilly, parce qu'il fallait y faire place à tous les vôtres que vous aviez raison de me rappeler. Permettez-moi d'ajouter, non sans quelque fierté, que si j'avais amené les miens, les cloisons, les doubles cloisons du génie militaire eussent peut-être fini par éclater.

Est-ce pour m'être agréable que vos ancêtres sont nés en Savoie, à Sallanches, en face du mont Blanc? Pourquoi leurs descendants n'y sont-ils pas demeurés? Mon pays natal s'enorgueillirait aujourd'hui de votre réception, tandis que cette Lorraine à qui vous appartenez depuis deux siècles semble faire de l'Académie française une succursale de l'Académie Stanislas de Nancy. Dans vos *Croquis lorrains*, publiés en 1905, vous comptiez six de vos compatriotes dans notre compagnie. Vous y rejoignez aujourd'hui, et tout naturellement, le chef du gouvernement, M. Poincaré, un maréchal de France, Lyautey, et l'auteur de la *Nouvelle éducation sentimentale*, M. Louis Bertrand, peu tendre aux enfances lorraines. Que de Lorrains pour un Savoyard!

Au dix-huitième siècle, un Madelin est maire de Toul. Son fils émigre à Nancy où il fonde une maison de commerce. Votre grand-père qui le continue devient juge consulaire et, considérant l'exercice de la justice comme un sacerdoce, il y prépare son fils, votre père. Celui-ci, Amédée Madelin, fut

l'honneur de la magistrature, puis du barreau, quand un injuste sectarisme le contraignit à la démission pour l'éducation religieuse qu'il donnait à ses enfants. Ses enfants? sa couronne : il en éleva dix, avec votre mère qui est ici présente et pourrait compter jusqu'à cent et même au delà le nombre de ses descendants vivants, de quoi déborder le centre de notre Coupole, et dont je ne veux point gâter cette journée triomphale par le trouble jeté dans sa modestie. Il est des mots pour toutes les amours humaines : le cœur des mamans ne se contenterait d'aucun.

Votre famille maternelle appartenait au barreau. Elle y avait été illustrée par ce Bonnet qui défendit le général Moreau, au risque d'encourir les foudres de Bonaparte devenu l'empereur Napoléon pendant le procès, et qui fut bâtonnier sous la Restauration, député et vice-président de la Chambre. Vous avez eu l'occasion, dans votre *Fouché*, de rencontrer cette gloire familiale et de lui rendre hommage.

Mais vous étiez prédestiné : dès votre naissance vous êtes entré dans l'histoire. Jamais vocation n'accusa telle précocité. C'était le 8 mai 1871 : les Versaillais attaquaient Paris insurgé, et le traité de Francfort achevait de se rédiger qui devait être signé deux jours plus tard, nous prendre l'Alsace et amputer la Lorraine, votre Lorraine,

notre Lorraine. Quelques mois auparavant, votre père avait été arrêté comme otage : il venait d'être libéré. Or la musique d'un régiment prussien jouait devant la maison de Neufchâteau où vous naissiez. Ainsi provoqué, vous répondîtes aussitôt par des vociférations. Incontestablement, vous étiez doué. Et votre père de vous exciter encore : « Crie plus fort, mon petit, qu'on ne *les* entende plus ! » Aviez-vous besoin d'être encouragé ? Votre voix, depuis ce premier jour, a pris, sinon plus d'ampleur, du moins plus de sens. Elle s'est fait entendre en France et à l'étranger, et jusqu'aux Amériques, et toujours pour faire mieux connaître et, partant, mieux aimer notre pays. Votre père ne s'était point trompé : elle vaut à elle seule en effet toute une musique militaire.

Cependant, votre père avait été nommé procureur de la République à Bar-le-Duc. Il y resta au barreau après sa démission. Bar fut le théâtre de vos jeux d'enfant et de vos études. J'ai traversé dans la guerre cette pittoresque petite capitale couronnée par son ancien château et célèbre par ses confitures. Elle m'a paru mélancolique et un peu morte. A vous seul, vous deviez alors l'animer. Tandis que notre futur confrère Louis Bertrand gémissait, comme il sait gémir, au lycée, vous vous épanouissiez à l'École Fénelon que tenaient d'humbles prêtres suspendus aux disciplines clas-

siques. Vous auriez pu déjà vous rencontrer. L'hostilité des collèges et des méthodes vous séparait. C'était pourtant l'élève du lycée qui, plus tard, devait écrire des vies de saints. Il est vrai qu'il a choisi des saints troublants, extraordinaires et magnifiques. Vous n'avez à opposer à son *Saint Augustin* et à sa *Sainte Thérèse* qu'un *Danton* et un *Fouché*. Tel est le résultat contradictoire de l'éducation.

Vous ne perdiez point de vue, comme il arrive, cette vocation d'historien et d'orateur, affirmée dès avant l'usage de la parole, sinon de la voix. Dix ans le premier prix d'histoire vous appartient, sans compter les autres, sans compter le prix de gymnastique. Vous excelliez à la lutte à mains plates. J'espère que vous n'aurez point chez nous l'occasion d'en administrer la preuve. Ainsi connûtes-vous — et ce fut le seul revers de votre heureuse enfance, la gaie et rude enfance des familles nombreuses — le triste sort réservé aux bons élèves de qui l'on attend sans cesse de nouveaux lauriers, tandis que les cancres sont merveilleusement abandonnés à leur ingénieuse paresse. La fantaisie est permise à ceux-ci quand les premiers ne sont autorisés qu'au travail. Bachelier à dix-sept ans, qu'alliez-vous entreprendre? Vous aviez dévoré, pêle-mêle, dans votre passion de l'histoire, le dictionnaire en dix volumes de Moreri et les

romans de Walter Scott. Déjà vous aimiez les reconstitutions des temps révolus, tandis qu'avec les œuvres d'Alphonse Daudet vous perceviez le frémissement inconnu de la vie contemporaine. Vous voici à la Faculté des lettres de Nancy. Célébrons en passant ces universités de province où se forgent de vigoureuses individualités, car je découvre, parmi vos compagnons d'alors, un général de Vaulgrenant que nous rencontrâmes ensemble dans la guerre à l'état-major du général de Maud'huy, un Louis Marin et un Édouard de Warren que vous avez retrouvés à la Chambre, un Henry de Peyerimhoff, aujourd'hui l'un des chefs de notre industrie et de notre finance. Vos maîtres eux-mêmes se sont illustrés : c'étaient M. Christian Pfister, le recteur actuel de l'Université de Strasbourg, et M. Charles Diehl qui devait être l'historien de Théodora et entrer à l'Institut. Ils vous apprirent à vous méfier de l'imagination, comme si un historien n'y avait pas droit, et à recourir aux méthodes d'érudition les plus minutieuses. Plus tard, vous avez heureusement retrouvé cette imagination constructive qui vous a permis d'évoquer les événements avec les masses populaires et les visages des meneurs du jeu, et de nous y faire assister.

A vingt ans, vous êtes le plus jeune agrégé de France. M. Georges Goyau que vous avez suivi de

près jusqu'ici est en tête de la liste, puis c'est M. André Lichtenberger, le futur romancier du *Petit Trott*. Paris, dès lors, vous attire. Il finit toujours par attirer la jeunesse en fermentation. Vous y entrez à l'École des Chartes, puis à l'École des Hautes Études, et passez de l'enseignement de Paul Meyer et de Léon Gautier à celui de Gabriel Monod et de l'abbé Duchesne. Votre curiosité s'est éveillée. Vous courez à la Chambre où un jeune et bouillant député du Béarn, M. Louis Barthou, bondit à la tribune pour interpellier le sage président du Conseil M. de Freycinet et provoquer les interventions de M. Millerand combatif et de M. Clemenceau agressif, tandis que sur les bancs de l'extrême gauche vous cherchez des yeux celui qui vous intéresse le plus, parce qu'il est député de Nancy, et parce qu'il incarne la jeunesse d'alors, Maurice Barrès imberbe, énigmatique et ironique — Maurice Barrès dont plus tard vous saurez conquérir l'amitié. Vous vous procurez ici même une de ces places de tribune qui réclament une longue attente et, seules peut-être, révèlent par la faculté de souffrir le véritable culte de l'Académie et vous y recevez la douche d'un plaisir austère : M. Gréard accueillait, rigide et froid, M. de Freycinet, discret. La Chambre, l'Académie, d'avance vous y marquez votre place. Mais, chez nous, le siège est gagné une fois pour toutes.

Le théâtre aussi vous attirait. Vous nous avez rappelé tout à l'heure l'impression que vous laissa la représentation de *Madame Sans-Gêne* au Vaudeville. Le démon de l'histoire vous accompagnait en tout lieu. Ce soir-là, Victorien Sardou l'incarna et vous désigna impérieusement ce ténébreux personnage de Fouché dont la mauvaise compagnie allait s'imposer à vous. En vain le voulez-vous fuir en Italie : ne veniez-vous pas d'être nommé à l'École de Rome ? On ne dépiste pas aisément le ministre de la police. Il vous permettra quelques écarts pour étudier les divers Concordats, mais il vous retrouvera au retour. Rome, ville unique pour un futur historien : tous les siècles y sont assis et toutes les pierres y chantent. Votre directeur, l'abbé Duchesne, admirable érudit ecclésiastique à qui le masque de Voltaire et la verve de Beaumarchais avaient été dévolus par malice afin de donner le change sur la foi solide et la vertu du prêtre, vous reçoit au palais Farnèse. Vous lui exposez votre désir de compulser sans retard les archives du Vatican. Il vous considère avec étonnement et, littéralement, il vous envoie... promener. — Comment, s'écrie-t-il, vous voulez aller, et dès demain, aux Archives ? Croyez-vous par hasard que l'on vous expédie en Italie pour feuilleter de vieux papiers ? Mais, mon ami, vous n'avez pas compris. On vous envoie ici afin que vous vous

promeniez deux ans, tout le temps que vous y passerez, et pour que vous sentiez la présence de tout le passé romain. Allez voir Numa Pompilius à la fontaine d'Égérie, Michel-Ange à la Sixtine, Raphaël aux Loges, allez voir les Catacombes, et le Forum, et le Palatin, allez voir la campagne, les montagnes, les tableaux, les statues, les ruines, les salons, les passants, tout ce qui se peut voir. Et si vous voulez pousser jusqu'à Naples, en Sicile, à Florence, dans les Abruzzes, ne vous gênez pas. Mais n'allez pas vous enterrer dans les archives... — Ah ! que voilà un précieux directeur d'École de Rome ! L'ivresse romaine s'offrait à vous et vous vous dérobiez ! Vous avez tourné la difficulté par un procédé astucieux : vous vous êtes dédoublé. On put voir un Louis Madelin déambulant à travers la Ville Éternelle, suivant la Voie Appienne et poussant jusqu'à Saint-Paul-hors-les-murs, tandis qu'un autre Louis Madelin s'incrustait aux Archives et préparait, non pas un livre, mais deux, *la Rome de Napoléon* et *les Concordats conclus par la France avec le Saint-Siège*. Le mystificateur Fouché vous avait donné la recette. L'un de ces deux Madelin guettait le passage du roi Humbert, s'inscrivait aux audiences de Léon XIII, assistait à la chute de Crispi, aspirait l'histoire vivante, tandis que l'autre, vêtu de poussière et les doigts tachés d'encre, maniait les dos-

siers et entassait les références. Vous êtes demeuré fidèle à cette méthode. On vous a vu à la guerre à la fois dans les bureaux d'état-major et sur le front. Je ne serais pas surpris qu'à cette heure même où vous semblez m'écouter, un autre Madelin ne s'entretienne avec l'Empereur dont vous achevez d'écrire l'histoire et qui, lui, mieux encore, était présent partout à la fois. Ce don ou cette méthode porte deux noms : ubiquité est le nom savant, activité le nom vulgaire.

II

FOUCHÉ

Revenu en France, vous fûtes incontinent arrêté par la police, je veux dire par le ministre de la police, ce Fouché qui vous guettait et vous passa aussitôt les menottes. Quatre ou cinq ans vous fûtes son prisonnier. Mais sa prison valait un théâtre. Il y tenait tous les rôles, les comiques et les tragiques. Il y tenait surtout le rôle du traître. Aucun acteur n'y atteignit jamais sa perfection. Quel goût singulier vous poussa vers ce personnage cauteleux, venimeux, dangereux, formidable? Il traversa la Révolution, l'Empire, la Restauration de son pas feutré de policier. Il fut au courant de tout, il sut, comprit, devina tout, il devança tous les événements en ne poursuivant jamais qu'un seul but : lui-même. Mais il fut supérieurement intelligent. La vie de Fouché, c'est l'envers de la tourmente révolutionnaire et de l'épopée impériale. La Révolution et l'Empire, dès lors, vous attiraient : vous aviez l'occasion d'en connaître les dessous. Ce *Fouché*, que vous écrivez

si jeune, sera pour vous ce premier livre où un écrivain se jette déjà tout entier et dépasse toute mesure. Ses onze ou douze cents pages, résidu des trois mille d'une première rédaction, contiennent en germe la plupart de vos livres futurs.

Avant vous, personne ne savait au juste ce qu'était Fouché. Napoléon, à Sainte-Hélène, regrettait de n'avoir pas fait pendre ce coquin, ajoutant qu'il en laissait le soin aux Bourbons. Cependant il l'avait toujours gardé ou rappelé. Quand il le remplaça au ministère de la Police par Savary, ce lourdaud se fit arrêter dans son lit par la conspiration du général Malet, en sorte que le lendemain, dans Paris, on se rencontrait en riant : « Savez-vous ce qui se passe? — Non. — Vous ne savez rien? Vous êtes donc de la police... » Tout le monde a-t-il l'esprit de notre Robert de Flers? Cela vaut presque son portrait du diplomate dans *les Précieuses de Genève* : « Un vrai diplomate doit comprendre après tout le monde. — ...Mais alors, que faites-vous? — Rien. Oh! c'est dur, mais c'est notre grande loi au quai d'Orsay : forcer notre intelligence à ne jamais intervenir. — Et vous y arrivez? — Souvent. — Mais c'est épouvantable! Qu'est-ce qu'on doit devenir, au bout de vingt ans de ce métier-là? — On devient ambassadeur. — Ah! c'est admirable!... Ce portrait du diplomate, mais ça explique tout! les malen-

tendus, les révolutions, les conflits, les guerres, tout... »

Napoléon qui se connaissait en hommes et qui avait le culte des compétences avait parfaitement discerné les deux plus hautes valeurs politiques de son temps, Fouché et Talleyrand, l'un pour les affaires intérieures, l'autre pour les extérieures. Tous deux ne cherchèrent qu'à le jouer. Peut-être le génie du maître paraîtra-t-il plus grand si l'on se souvient qu'il ne put jamais compter sur son entourage, ni sur sa famille. Seule, la nation lui restera fidèle, non à cause de ses guerres — une guerre n'est jamais populaire — mais à cause de l'ordre et de la paix civile et religieuse qu'il rétablit, et pour le renverser il faudra, deux fois, la présence des Alliés à Paris : la révolution ne fût point partie du dedans.

Fouché descendait de capitaines au long cours et fut élevé à l'Oratoire, où il faillit entrer et n'entra pas, sans doute afin de ne point donner dans l'avenir à Mgr Baudrillart attristé un si compromettant confrère. De ses ancêtres marins il apprit surtout à flairer le vent et à louvoyer. De son éducation cléricale, il garda une certaine souplesse ecclésiastique, une certaine onction qui trompait sur sa fourberie et sa résistance, une certaine dignité de vie. Car il fut bon époux, deux fois bon époux et excellent père. Sa première femme était

réputée, non pour sa beauté, mais pour sa laideur que Barras, qui se connaissait en femmes comme Napoléon en hommes, qualifiait d'horrible. Je pense qu'il était déjà remarié avec la jolie Gabrielle de Castellane quand il donna ce conseil à l'un de ses chefs de bureau embarrassé de son travail : « Faites comme moi, dictez à votre femme ; il est si agréable de pouvoir embrasser son secrétaire. » Mais il aima néanmoins la première ; il s'est toujours complu à jouer la difficulté.

Petit professeur avant la Révolution, il ne rêvait que d'arriver, dans n'importe quel état. Les grands bouleversements sociaux exercent un attrait irrésistible sur les gens dénués de scrupules. A la fin de sa vie, Fouché pourra dire : « J'ai reçu des soufflets de tous les partis à tort et à travers. » C'est qu'il les avait tous roulés. *A tort* est de trop. « Le 20 août, dites-vous, le fait républicain. Le 21 janvier le sacrera jacobin. » Après avoir écrit, mais non prononcé, un discours pour sauver Louis XVI, il a voté sa mort. Il ne put jamais s'empêcher d'aller du côté du pouvoir, quel qu'il fût. Il fut toujours l'homme des volte-face complètes et des profitables capitulations. Nous avons tous connu de petits Fouché. Vient la Terreur, il la dépasse. Il déchristianise Nevers ; il donne le signal du pillage des biens ecclésiastiques ; avec Collot d'Herbois à Lyon il assassine une ville entière, après avoir

assassiné le roi, en substituant à la guillotine trop lente les mitraillades collectives. En vérité, monsieur, vous choisissez bien vos héros.

Mais les évolutions de Fouché vont le conduire ailleurs. C'est lui qui tient le filet où Robespierre se prendra. « Dans les assemblées, avez-vous écrit, les faits pèsent peu et beaucoup, au contraire, les phrases retentissantes lancées par un grave personnage, drapé dans une impeccable dignité. » Pour ce motif, Fouché dédaigne les assemblées. Il n'est pas l'homme de la tribune, il est l'homme des coulisses où les faits se préparent, secs et sans éloquence.

Au début du Directoire, il disparaît, fait des affaires, est ministre à Milan, puis en Hollande, et revient pour recevoir enfin un poste digne de lui : la police. Il y sera incomparable. Personne ne l'y remplacera jamais. Car ce poste lui permet de jouer sur tous les tableaux : ce régicide autorise les rentrées d'émigrés, ce jacobin proscriit ses anciens collègues, cet apostat protège l'Oratoire, ce terroriste prépare Brumaire. « Du ministère du Directoire, a écrit Frédéric Masson, un seul compte, celui de la Police, Fouché, on l'a. » Mais vous ajoutez ce correctif : « On l'avait comme Napoléon l'eut à la veille du 20 mars, et Louis XVIII en 1815. On croyait l'avoir. Fouché était pour le succès ; or, le succès resta douteux jusqu'au

bout, on le vit bien aux difficultés que l'entreprise rencontra jusqu'à la fin. Il assista, conseilla, encouragea, se croisa les bras, prêt à agir contre la bande en cas d'échec. »

Je ne suivrai point votre personnage dans ses multiples aventures. Brumaire a réussi, il servira donc Bonaparte, puis l'Empereur, ou plutôt il s'en servira. Le monde, pour lui, ne se compose que de scélérats et d'imbéciles. « Son mépris des hommes tient, disait Talleyrand, à ce que M. Fouché s'est beaucoup regardé. » Et vous ajoutez : « Les âmes sèches puisent d'infinies ressources dans la claire vue de leurs intérêts. » Cependant, avec le pouvoir, il a toujours recherché la faveur de l'opposition : sait-on jamais ? Il a tant vu de changements qu'il ne croit pas à la stabilité. Quand l'Empire commence de s'écrouler, il est en Italie où il pousse Murat à trahir. A Paris on ne l'a pas attendu. « On avait trahi sans lui, écrivez-vous, il ne devait pas s'en pendre. » Déjà il s'abouche avec le comte d'Artois. Cependant il énumère à Blacas les fautes commises et prédit le retour de l'Empereur avec les hirondelles et les violettes. L'Empereur revient et le reprend. Mais avant Waterloo il négocie déjà avec les Anglais. Il amène Napoléon à abdiquer, fait nommer une commission du gouvernement dont il prend la présidence, traite avec les envoyés du roi et avec les Alliés. Il est l'homme nécessaire,

et le régicide devient ministre du frère de Louis XVI. Chateaubriand l'a peint entrant avec Talleyrand dans l'antichambre du roi, « le vice appuyé sur le crime. » C'est alors son apogée. Cependant, malgré tant de précautions, cet homme si habile tombera du pouvoir, et il en tombera par excès d'orgueil et de mépris, — de mépris pour les assemblées, et c'est la Chambre introuvable qui le renversera. Tombé, il n'est plus rien. N'avait-il pas toujours pensé qu'il lui fallait nager entre deux eaux s'il ne voulait pas être noyé? Si longtemps il avait flotté. De là son inquiétude constante du gouvernement à venir.

Quel attrait peut malgré tout exercer un tel homme? Vous l'avez su montrer; c'est l'attrait de l'intelligence. Poussée à ce point, elle est pareille à la lance d'Achille qui guérissait les blessures qu'elle faisait. Son étonnante lucidité lui a fait mesurer d'avance la chute de Robespierre, celle de Napoléon, celle de la royauté avant les Cent-Jours, et même prévoir de très loin, avant sa mort, celle de la monarchie légitime par le danger des ultras. Mais il lui arriva de faire bénéficier de sa clairvoyance ses maîtres eux-mêmes. Le ministre de la Police ne fut jamais en défaut sous Napoléon; seul, il devina d'où partait le complot de la machine infernale. Le ministre de l'Intérieur, en 1809, en l'absence de l'Empereur, prit l'initia-

tive de couvrir Anvers contre les Anglais. Le président de la commission du gouvernement, en 1815, sut avec Davout sauver Paris du sac de Blücher. Ces services considérables, l'histoire ne doit pas oublier qu'il les a rendus. Cependant il n'était pas un jouisseur. Quelles satisfactions cherchait-il dans la vie? Celle de manier les hommes. Ce fut son vice, son courage dans les pires traverses, et sa volupté. Il tint dans ses mains, le 9 Thermidor, la vie de Robespierre qui exigeait la sienne, et le 22 juin l'acte d'abdication de l'Empereur. Il domina les maîtres de l'heure. C'est le domestique qui prend les clés. Certes, il a créé l'opportunisme et il est le chef incontesté de tous les politiciens sans vergogne, ce qui lui compose une belle armée. Mais il fut aussi un homme d'État. C'est pourquoi vous lui avez beaucoup pardonné, mais peut-être eussiez-vous pu souligner davantage ce qui lui manqua : une doctrine et une foi.

Qu'alliez-vous faire de votre manuscrit dont les feuillets coulaient en avalanche? Une thèse de doctorat et un gros livre en deux tomes. Frédéric Masson ne tenait pas essentiellement à ce qu'un nouveau venu chassât un si gros gibier sur ses terres, mais Albert Vandal vous conduisit lui-même avec vos malles de papiers : les 3 000 feuillets de la première version, les 1 100 de la seconde, et les notes, et les fiches, et les références — sans

doute aviez-vous mobilisé les huit fiacres abandonnés par la noce du *Chapeau de paille d'Italie* — rue Garancière, à la maison Plon. Elle abrite des éditeurs perspicaces et courageux qui ne se laissèrent pas épouvanter par l'arrivée d'un tel déménagement. Ainsi fûtes-vous publié. Votre livre fit aussitôt grand tapage, dès la soutenance de thèse en Sorbonne. On vous reprocha l'immoralité de Fouché comme si elle était vôtre. C'est l'histoire qui est immorale, répliqua Henry Housaye, et l'Académie vous décerna le prix Thiers. « Il est certain, deviez-vous écrire plus tard, que l'histoire serait une science un peu vaine si elle ne donnait que des renseignements. Peut-être peut-elle prétendre donner des enseignements. Elle en donne, mais on ne les écoute pas, ce qui ramène l'historien à la vraie sagesse, c'est-à-dire à la modestie. » L'histoire, dit-on, ne recommence jamais : ce sont les hommes qui recommencent toujours, mais leurs erreurs et leurs fautes sont si variées qu'elles réussissent à donner l'illusion de la mobilité de l'histoire.

III

LA ROME DE NAPOLÉON

Pourvu de tous les titres et nimbé de tous les diplômes, agrégation, doctorat, École des Chartes, École des Hautes Études, École de Rome, vous aviez, pour obtenir une chaire de professeur dans l'Université, tous les droits. Tous les droits? elle vous fut refusée. Dans *le Bois sacré* un sénateur influent demande le classement de son château. « Quel style? » lui demande l'administrateur des Beaux-Arts. Mieux avisé que vous, il n'invoque pas l'architecture et se contente de répondre : « Style radical-socialiste. » Ce seul mot de Beaux-Arts, ajoute le protagoniste de Robert de Flers, « a en lui je ne sais quoi de réactionnaire... L'esthétique, le goût, ça n'est pas démocratique et d'ailleurs, avouons-le, le fait pour un peintre de peindre mieux qu'un autre, c'est contraire à l'égalité et, par conséquent, à la fraternité qui doit être notre but, notre foi et notre idéal ». Je me demande cependant si le ministère de l'Instruc-

tion publique, en vous écartant, ne se montra pas plus soucieux que vous-même de vos intérêts. Il vous renvoya à l'histoire : qui s'en plaindrait aujourd'hui? Vous voilà reparti pour Rome. « Il va faire canoniser Fouché, » assurèrent vos critiques. Vous alliez vous documenter sur *la Rome de Napoléon*.

Rome appartenait aux papes depuis l'empereur Charlemagne. Un autre empereur devait la leur arracher. Napoléon voulait être César et détrôner Pierre. Le 10 juin 1809, le drapeau pontifical qui flottait sur le château Saint-Ange fut remplacé par le drapeau tricolore. La brutale annexion dura quatre ans. Pie VII ne la reconnut jamais. « Le temporel, ne cessa-t-il de déclarer, appartient à l'Église et nous n'en sommes que l'administrateur. » Rien n'est plus émouvant à lire, dans votre livre, que le récit de l'abominable enlèvement du pape au Quirinal. On y mesure la puissance du spirituel en face de la force. Pie VII rentra dans son palais en 1814. Napoléon, au bord de la chute, préféra rendre Rome au pape plutôt que de voir Murat s'en emparer.

Certes l'administration des États pontificaux laissait fort à désirer. La justice n'y était pas rendue. Rien n'était plus semblable, assurait-on, à un bandit qu'un gendarme romain. On tuait impunément et les mœurs n'étaient pas fameuses. Une

certaine anarchie paternelle régnait. Mais le peuple s'y complaisait. Le grand Empereur voulut changer tout cela. On allait voir enfin ce qu'était l'administration française. De fait, elle fut admirable. Elle mit de l'ordre partout, dans les finances, dans les rues, dans la magistrature, dans les musées. Elle entreprit des fouilles, refit des routes, consolida des monuments, commença le dessèchement des Marais Pontins. En si peu de temps, ce fut merveilleux. Le résultat, c'est qu'elle se fit détester. Elle centralisait, centralisait, centralisait. Elle laïcisait, laïcisait, laïcisait. Rome ne réclamait que ses habitudes nonchalantes et ses prêtres. On ne rend pas les gens heureux malgré eux. C'est peut-être notre manie. Elle ne nous a pas réussi à Rome. Chateaubriand, pourtant prévenu contre Napoléon, quand il revint à Rome comme ambassadeur, ne put se tenir de déclarer : « Nous avons porté à Rome le germe d'une administration qui n'existait pas... Napoléon est grand pour avoir ressuscité, éclairé et géré supérieurement l'Italie. » Napoléon ne vit jamais Rome. Il l'aima de loin et ne la posséda pas. Il la voulut mater ; elle se déroba.

Dans un ouvrage, postérieur de quelques années, *France et Rome*, vous êtes remonté plus haut et vous avez étudié les relations de l'Église de France avec le pontificat romain, de la Pragmatique

Sanction au Concordat de 1801. Vous y marquez les limites de ce gallicanisme qui fut toujours suspect à Rome bien que la nation française eût fait, pour le triomphe du christianisme à travers le monde, plus que toutes les nations chrétiennes réunies. L'Église de France avait contribué à la perfection de la monarchie. Elle la préserva toujours du schisme. Elle fit bloc contre la Réforme. Au concile de Trente, son intervention consolida la papauté. Elle amena Henri IV à l'abjuration, contre la Ligue et contre Rome, afin d'éviter un souverain étranger. D'autre part, la tradition pontificale fut toujours l'accord. Tradition qui dès le neuvième siècle est symbolisée dans le diptyque de la célèbre mosaïque du Latran : *le Christ donnant les clefs à Sylvestre et le labarum à Constantin, saint Pierre confiant l'étole à Léon et l'étendard à Charlemagne*. « Les papes d'esprit concordataire, écriviez-vous alors, ont eu — du Pascal II du onzième siècle au Léon XIII du dix-neuvième — les yeux fixés sur cette double image, et je comprends que le grand pape dernier régnant ait voulu dormir son suprême sommeil presque à l'ombre de cette abside. » Ne pensez-vous pas qu'il se soit réveillé pour entendre lire au Latran un nouveau texte concordataire?

Je ne quitterai pas ce petit livre si riche de faits et d'idées, *France et Rome*, sans citer le propos que

vous tint un prélat romain, comme vous plaidez devant lui la cause de la France, fille aînée de l'Église. « Oui, vous répondit-il, une fille qui ne quittera pas la maison : mais quel bruit elle y fait ! »

IV

L'HISTOIRE RACONTÉE A TOUS

Plus libre, vous aviez quitté la maison pour aller faire du bruit en Amérique. Nul conférencier n'a contribué plus que vous, monsieur, à répandre, avec notre histoire, notre bon renom dans le monde. Nul conférencier n'est plus goûté pour son information abondante et pour cette chaleur de parole qui colore l'érudition et lui communique l'émotion humaine. Au retour des États-Unis, vous avez enfin forcé la chance. Votre *Révolution*, dans cette collection de l'*Histoire de France racontée à tous* que dirige chez Hachette l'excellent historien de l'*Ancien Régime* et des *Archives de la Bastille*, M. Funck Brentano, obtenait le grand prix Gobert. Livre qui est un tour de force et pour lequel votre supériorité de gymnaste n'a pas dû être inutile. Faire tenir en six cents pages ce drame formidable sans choir dans le manuel ni dans l'abrégé, cela tient du prodige. Vous aviez jusqu'alors pénétré dans les galeries souterraines des

Archives pour en retirer Fouché avec toute sa police et la Rome de Napoléon avec tous ses conflits religieux et administratifs. De vos promenades de conférencier à travers le monde, les deux mondes, vous aviez rapporté cette conviction nouvelle : l'histoire, la grande histoire, la véritable histoire est ignorée ; elle est trop souvent déformée par le roman, le théâtre, aujourd'hui par le cinéma ; il faut qu'elle pénètre dans les générations nouvelles, toujours trop pressées, qui ne supporteraient pas la lecture de trop gros ouvrages. C'est une question primordiale si l'on veut que la leçon du passé ne soit pas perdue. Ainsi votre *Histoire de la Révolution* indique-t-elle un tournant dans votre art d'historien. Vous lui faites subir, à cet art, une sorte de compression. Négligeant les détails, vous maniez les masses, et sur ce fond grouillant se détachent en relief les figures les plus significatives. C'est une large fresque où revit toute une humanité en mouvement. La fresque ne réclame pas la minutie de la peinture à l'huile. Elle exige une composition claire, une disposition nette de la foule et des personnages saillants sur le mur, un sens général. Cependant vous n'abandonnez ni les causes, ni les origines. Vous vous inspirez de la parole d'Albert Vandal, votre maître avec le grand Albert Sorel : « Loin d'être un bloc, la Révolution est peut-être le phénomène le plus com-

plexe qui ait existé, c'est un phénomène essentiellement multiple dans ses causes, dans ses éléments, dans ses mouvements, dans ses conséquences. » Cette Révolution, vous la montrez déjà faite dans les cerveaux au dix-huitième siècle. C'est pourquoi elle sera idéologique et dogmatique. Elle sera réalisée par les *disciples* après avoir été pensée par les *maîtres*. Quelle illustration colossale de ce *Disciple* de l'un de nos maîtres actuels, notre maréchal des lettres, Paul Bourget, qui, hier, dans la préface de son dernier livre — dont le titre, *Au service de l'ordre*, pourrait être le titre de toute son œuvre — nous rappelait la parole de Pascal : « Travaillons à bien penser, voilà le principe de la morale, » et ajoutait simplement ces trois mots : « et de la politique. »

Des *Hommes de la Révolution* vous deviez nous donner plus tard toute une galerie de portraits. Mais il en est un qui a exercé sur vous un attrait comparable à celui de Fouché, et c'est *Danton*. Pourquoi Danton ? Il est l'auteur responsable du 10 Août et de la chute de la royauté ; son discours sur l'audace est l'une des causes des massacres de Septembre. Par quoi donc vous a-t-il retenu ? Parce que chez cet homme du peuple apparaît peu à peu le sens réaliste que vous avez toujours discerné chez nos grands rois et nos grands mi-

nistrés. Il se lassera promptement d'une politique de destruction et de désunion, il recherchera ce qui peut unir les Français contre le plus grand danger, le danger extérieur. Danton vous a séduit par son patriotisme.

V

LA GUERRE

Après avoir publié ce *Danton*, vous preniez vos vacances dans votre maison de campagne proche notre frontière des Vosges, lorsque la guerre nous fut déclarée. Elle vous atteignait dans ce bonheur délicat et rare qui suit les épreuves de la vie courageusement supportées. Mais celle à qui vous le devez n'est-elle pas une de ces femmes de France qui savent protéger la flamme du foyer contre toutes les tempêtes? L'histoire venait à vous, dépassant toutes les proportions connues. Ah! Monsieur, que j'ai honte encore de mon sommeil de Souilly! Le cœur de votre mère fut alors deux fois sept fois percé. Elle vit partir ses quatre fils et ses trois gendres, et peu à peu sept de ses petits-enfants à mesure qu'ils pouvaient s'engager. Elle connut les deuils et les honneurs, trois morts, et des rubans rouges et des croix de guerre sans nombre et deux fois les étoiles. C'est avec des familles comme la vôtre qu'un pays se défend, se répare et dure. Vous-même, vous étiez

mobilisé comme sergent au 44^e régiment territorial, ou donc? devant Verdun.

Il est dans votre œuvre si chargée une page que j'ai relue bien des fois. Elle clôt la préface dont vous avez fait précéder ces conférences sur *l'Expansion française de la Syrie au Rhin* que vous aviez prononcées au Foyer. J'avais été directeur de ce groupement du Foyer dont l'objet était précisément une meilleure connaissance de la France, et à ce titre j'avais moi-même sollicité votre concours. Cette page est le songe d'une nuit d'été, d'une magnifique nuit d'été, mais au mois d'août 1914. Vous commandiez un petit poste non loin de cette terrasse d'Hattonchâtel dont vous avez écrit prophétiquement dans vos *Croquis lorrains*, avec une avance de dix ans, que là se livrerait une immense bataille où se déciderait peut-être le sort de notre pays. Comme nous tous alors, qui servions aux armées, vous cherchiez à percer le mystère angoissant des trop vagues nouvelles, et vous appeliez à vous, pour vous tenir compagnie, vos souvenirs d'historien. Vous évoquiez ce traité de Verdun de 843 qui inaugure les luttes entre la Gaule et la Germanie et fait mesurer les tragiques possibilités d'un traité manqué. « A quatre lieues en avant de Verdun, écriviez-vous, à dix en arrière de Metz, je me sentais sur une terre sacrée — celle où depuis huit

siècles se débat le sort de ma nation, de ma race, de ma culture. Et la nuit se peuplait pour moi d'ombres, de fantômes qui réveillaient l'énergie, non seulement l'énergie qui permet de défendre son bien, mais encore celle qui permet de le reprendre. La nuit ne me parut pas longue ; entre chaque *relève* de sentinelle, entre chaque départ et retour d'une patrouille, l'historien donnait congé au sergent chef de poste. »

Le sergent s'est bien comporté, ainsi qu'en témoigne la citation de votre Légion d'honneur. Mais, devenu lieutenant, il s'est confondu avec l'historien à cette section d'information où vous fûtes appelé, où nous nous retrouvâmes, et qui vous conduisit tantôt à l'armée Pétain, puis Nivelle, tantôt au grand quartier général, et tantôt à l'armée Mangin. Chère section d'information, souvent si mal comprise, indispensable dans une guerre nationale, dont on reconnaîtra les services et dont on devra prévoir la réorganisation. Là vous avez écrit tour à tour, avec la fièvre de l'improvisation, la *Bataille de la Marne*, la *Mélée des Flandres*, *Verdun*, sans compter d'innombrables rapports, tous précieux, tous utilisés. La guerre finie, vous ne fûtes pas libéré comme vos camarades. Le chef des armées alliées vous demanda d'écrire la *Bataille de France*. A cette Société des conférences qui acheva la gloire litté-

raire d'un Brunetière et d'un Lemaître, vous deviez encore retracer le *Chemin de la Victoire*, partition dont le livret devrait être dans les mains de tous nos écoliers. C'est que vous avez vu la guerre du haut commandement aux hommes de troupe, de cette troupe dont vous sortiez. Et, comme pour votre *Histoire de la Révolution*, vous avez procédé par grandes masses et par jets lumineux sur les figures principales. Vous avez rencontré Joffre au grand quartier, Pétain et Nivelles à Verdun, Mangin à Fismes à la veille du 16 avril, et à Villers-Cotterets à la veille du 18 juillet, Foch enfin à Cassel, à Beauvais, à Bombon, et nos soldats en tous lieux. Vais-je égrener avec vous nos souvenirs de ces temps douloureux et déjà légendaires?

Vous rappelez-vous cette arrivée à Souilly, le soir du 25 février 1916, du général Pétain qu'avait précédé le général de Castelnau? L'ennemi, maître d'une partie de la côte du Poivre et maître de Douaumont — nous venions de l'apprendre — tentait d'atteindre les dernières collines qui protégeaient la forteresse de Verdun. Une angoisse sans nom nous étreignait. Nous le vîmes descendre d'automobile et marcher d'un pas égal, sans hâte, le visage pâle sous le képi clair, les yeux à demi recouverts par les paupières. Il donnait une extraordinaire impression de calme. Le commande-

ment s'exerce à l'avance, comme l'amour, par des influences mystérieuses. On se sentit commandé. Et dès le lendemain, on en eut la preuve, à l'ordre qui, de l'état-major, gagnait les routes, les convois, les arrières, l'avant. La présence d'un homme agissait. Le chef était là.

Joffre vous reçut à Chantilly. Sans pose, sans éclat, sans apparat, sans effets. Cette simplicité a parfois dérouté le visiteur. Il a toujours paru à ceux qui l'approchaient qu'il prenait les décisions les plus graves avec lenteur, dans la plénitude d'un esprit tranquille, pour qui le temps ne compte pas et sur qui la menace n'a pas d'influence. Il faut l'avoir vu sortir de la poche de sa vareuse son stylographe, tout en lisant et pesant un ordre soumis à sa signature, le dévisser, en approcher du papier la pointe, puis le retirer et le revisser sans avoir signé, pour deviner quelle méditation intérieure précédait ses résolutions. L'ordre présenté n'était pas encore le bon : il convenait de le refaire ou de le parfaire. Mais le temps ? Avez-vous remarqué que les prêtres et les médecins, quand on les vient chercher, ne se montrent point agités et même vous surprennent par leur absence totale de précipitation ? Ils savent que la vie et la mort ne sont pas affaire de secondes, mais réclament des préparations. Mieux vaut patienter quelques instants et ne pas

oublier l'essentiel. Joffre pensa toujours, au moment voulu, l'essentiel.

N'avons-nous pas eu ensemble la rare fortune d'entendre, à Beauvais où il avait alors son quartier général, le général Foch résumer, sous cette forme elliptique qui déconcertait les non-initiés la bataille de l'Yser? Il montrait les corps d'armée, les divisions, les régiments débarquant en hâte, sans rien connaître de la situation, et il les fallait assembler et précipiter en petits paquets où les voies d'eau s'ouvraient dans le grand vaisseau de la patrie. Dans ses cours de l'École de guerre, il ramenait l'art militaire à trois idées fondamentales : la préparation, la formation d'une masse, la possibilité de multiplier cette masse par l'impulsion. Ainsi nous apparaissait-il, achevant ses paroles par le geste du pouce qui modèle et sculpte, multipliant nos forces par l'impulsion. Et tandis que je l'écoutais et le regardais, une image hantait ma mémoire. Je revoyais, au plafond de la chapelle Sixtine à Rome, la fresque de Michel-Ange où Dieu, pour animer le premier homme, le touche du doigt, et de ce signe naît la vie. Foch l'ardent et le croyant devait avoir gardé la secousse divine. Il se dégageait de lui une sorte de puissance créatrice. La mort elle-même le sentit, qui s'arrêta deux mois sur son seuil, n'osant pas entrer. Elle le trouva, non couché, mais assis

comme un chef mène les batailles d'aujourd'hui, devant ses ordres et ses cartes, à côté de ses téléphones, et son dernier mot fut : *Allons-y*. Il l'avait prononcé précédemment pour le repos de la France. Il le répétait pour le repos éternel.

Et cependant ce n'est point par l'hommage aux chefs que vous avez terminé vos ouvrages sur la guerre. Vous avez rendu les armes à celui qui repose sous l'Arc de Triomphe. Nation armée, peuple debout, vous savez par l'histoire que ce sont là des mots, de grands mots, vides. Une nation, un peuple ont ou n'ont pas dans le sang les vertus guerrières, le courage, l'endurance, l'élan, et ce sont bien là des vertus françaises, conquises depuis des siècles. Mais tout cela est pareil à un champ en friche, il le faut labourer. Notre corps d'officiers a labouré sans relâche pendant les années mêmes où l'on semblait avoir oublié toute possibilité, toute menace de guerre. Nous lui devons notre résistance immédiate. Les hécatombes d'officiers tombés en 1914 ont été le sacrifice sanglant qui continuait le sacrifice journalier. Sans relâche ils avaient formé des hommes. Des hommes ! Voilà, en dernière analyse, la force principale, l'essence même de la victoire. Le matériel est indispensable ; la coordination et l'unité des efforts par l'état-major sont indispensables ; le commandement met en branle tout ce formi-

dable mécanisme, mais ce mécanisme n'est rien, si parfait soit-il, sans l'être de chair et de sang, tenu, dominé, discipliné, spiritualisé par la volonté, et par la volonté de sacrifice. Des hommes, nos hommes ont eu cette volonté.

La critique de vos ouvrages de guerre était d'autant plus aisée que vous l'aviez appelée vous-même dans la préface du premier. Livres écrits trop tôt, livres hâtifs, incomplets, momentanés si l'on peut dire, mais vivants et dont les témoignages demeureront précieux. L'histoire n'est pas condamnée à la sécheresse des procès-verbaux et au froid de la mort.

Dans sa biographie de *Turenne*, le général Weygand déplorait que les enseignements et les écrits du grand maréchal n'eussent guère été recueillis que par ceux qu'il avait vaincus. Contrairement à une opinion accréditée, nous manquons d'études générales sur la dernière guerre et ce n'est point travailler pour la paix qu'abandonner de gaieté de cœur les leçons d'une si coûteuse et si dure expérience.

Enfin démobilisé, vous vous êtes immédiatement remis à votre travail. Il fallait reconstruire aussi dans le domaine historique. M. Hanotaux, dans cette *Histoire de la Nation française* qui offre un tableau complet de la France, vous réclama trois siècles, de François I^{er} à Napoléon. Une fois encore

vous avez renouvelé votre manière, et peut-être est-ce dans cet ouvrage de souffle plus large et plus libre que vous révélez le mieux vos idées politiques et votre sens national. A travers les actions et réactions du pouvoir, vous nous faites suivre l'évolution de la monarchie capétienne, patriarcale pendant les trois premiers siècles, puis, après Philippe le Bel, tendant à l'Empire à la romaine sous l'influence des légistes du Midi, tous latins de sang et nourris de droit romain. La nation, qui a trop de frontières ouvertes ou menacées, sent le besoin de l'autorité. Elle est amenée par les légistes à en investir les fils de Capet, la dynastie des Lys. Mais il se rencontre des oppositions, des dissidences, des résistances. Le césarisme triomphe avec François I^{er}. Il est suivi d'une réaction qui emprunte le masque religieux. Henri IV rétablit l'autorité, et c'est ensuite le mouvement séditionnel sous la régence de Marie de Médicis. Le règne de Richelieu y est suivi de la Fronde. A celui de Louis XIV succède la régence de Philippe d'Orléans. Mais au seizième, au dix-septième, au dix-huitième siècles la révolte échoue parce que l'opinion patronale est constamment en faveur de l'autorité royale servie par des ministres bourgeois. Quand la nation ne voit plus le prince collaborer avec elle, elle le brise et à travers la Convention — Assemblée-César

— tend à faire le vrai César avec Napoléon.

Napoléon, c'est aujourd'hui lui qui vous attire, qui vous envoûte. Il apparaît à la fin de votre *France du Directoire*, il domine votre *France de l'Empire* où vous vous montrez bien sévère pour la pauvre impératrice Joséphine en 1814, parce qu'elle reçut à la Malmaison l'empereur Alexandre de Russie. La reine Hortense dans ses *Mémoires* et Mme Gérard d'Houville dans sa *Vie amoureuse* sont plus indulgentes. Quand deux femmes s'entendent pour dire du bien d'une troisième, on les peut croire assurément. L'Empereur n'apparaît encore qu'en profil perdu. Comme dans ce film célèbre où l'on ne voit que la main du Christ, on n'aperçoit que son ombre. Elle suffit pour qu'on le devine. Vous lui serez indulgent parce qu'il a mis de l'ordre dans cette nation française dont l'histoire avec ses vicissitudes, ses chutes et ses relèvements inattendus — celui de Jeanne d'Arc, celui de Henri IV, celui de la Marne — est la passion de votre vie.

VI

ROBERT DE FLERS

Cependant les électeurs des Vosges où vous aviez rebâti votre maison à demi ruinée par la guerre vous envoyaient à la Chambre des députés. Alliez-vous donner à vos collègues des leçons d'histoire et receviez-vous sur le tard cette chaire de professeur que vous aviez en vain sollicitée?

Il y avait autrefois, dans certain village du Soissonnais, une coutume assez bizarre. C'était un concours de grimaces. Chaque année, le jour de Noël, près de l'église, ce singulier tournoi avait lieu en présence de trois chanoines qui remettaient un beau pourpoint rouge « à celui qui faisait la plus belle ». Les portraits que la littérature contemporaine nous donne de l'homme politique me rappellent ce concours de grimaces. L'embarras serait de couronner la plus belle ; elles le sont toutes à combler d'aise les trois chanoines. Nulie catégorie de personnes n'est plus maltraitée par nos romanciers et nos auteurs dramatiques. Ni les hommes d'affaires, ni les femmes du monde, ni les magis-

trats, ni les marchands, ni même les médecins ne reçoivent d'une façon aussi désobligeante une telle quantité de quolibets, d'injures et de mauvais coups.

Robert de Flers a pris part deux fois au concours, la première escorté de Gaston de Caillavet et d'Emmanuel Arène avec *le Roi*, et la seconde avec *les Nouveaux messieurs* en compagnie de M. Francis de Croisset. Si j'avais été l'un des trois chanoines, je crois bien que je lui aurais offert le beau pourpoint rouge. *Le Roi* a presque le rythme du *Bourgeois gentilhomme* et Bourdier, le socialiste millionnaire, est un descendant de M. Jourdain. Il menace le capital des autres et entend augmenter le sien par le moyen de ses opinions. Par surcroît, il veut être élégant. Comme le héros de Molière, le snobisme l'a envahi, le snobisme dont il est dit, dans *les Précieuses de Genève*, qu'il « fait faire aux gens du monde autant de vilaines actions que la misère aux malheureux ». Il brûle de recevoir des rois et de plaire aux femmes. Les femmes, ainsi que le regrette un personnage de Forain, il s'y est mis trop tard. Il s'y est mis deux ou trois siècles trop tard. *Le Roi* est une illustration de *l'Étape*. La politesse ne s'acquiert pas en une génération. Les Mérovingiens ont dû attendre de devenir Bourbons pour témoigner de quelque séduction, et le prestige impérial n'est parvenu que chez le

duc de Morny à transformer son genre de conquêtes. Les hommes politiques qui défilent dans *le Roi* se vautrent dans le pouvoir comme dans une auge. Il leur manque l'habitude, l'ancienneté, la tradition.

Vous compariez tout à l'heure, monsieur, au théâtre de Meilhac et Halévy le théâtre de Robert de Flers et de ses collaborateurs, dont il convient de ne jamais le séparer, et même ne conviendrait-il pas d'ajouter à leur liste celle de ses chers interprètes : un Huguenet, un Brasseur, un Max Dearly, un Victor Boucher, une Jeanne Granier, une Marie Leconte, une Jeanne Cheirel, une Gaby Morlay, et cette Ève Lavallière qui devait, comme l'autre, celle du roi, ou plutôt du Grand Roi, rechercher non point les vignes, mais la paix du Seigneur. C'est un parallèle souvent repris et que je crois inexact, sauf que les deux théâtres oscillent, d'un balancement d'ailleurs inégal, entre l'opérette et la comédie de mœurs. Mais prenez garde que *la Belle Hélène* jette les dieux à terre et que *la Grande Duchesse*, par l'office du général Boum, est grosse d'*Ubu-Roi*. Robert de Flers avait « cette mesure parfaite qui est le propre du génie français ». La définition est de lui, mais il l'appliquait à Alfred Capus. Vous avez cité ce mot des *Nouveaux messieurs* : « N'apprends jamais l'histoire de France, sans quoi tu deviendrais réactionnaire. » L'auteur

du *Roi* savait admirablement l'histoire de France, il la savait de famille. Mais la réplique n'est-elle pas corrigée par cette autre du comte de Montoire-Grandpré, dans la même pièce : « Quand on est très curieux, on ne peut pas être vraiment réactionnaire. Il y a beau temps que j'ai remplacé l'indignation par la curiosité. Ça me réussit assez bien. » Il était précisément très curieux. Ce mélange qui lui réussissait assez bien est l'explication de toutes ses pièces. Il aimait son temps parce qu'il aimait la vie, mais sa lucidité en découvrait toutes les erreurs. Ces erreurs, il les faisait remonter aux collectivités plus qu'aux individus qu'il tenait pour des pantins mus par des ficelles. « Ah ! soupirait Alfred Capus, s'il n'y avait pas de femmes, les hommes ne seraient pas drôles du tout ! » Il y a chez lui du Beaumarchais à rebours. Il ne démolit que les façades de carton. Dès qu'il rencontre la pierre, la belle pierre de taille qui assure la solidité de l'édifice, il s'arrête. Sa raillerie n'a jamais touché à la construction.

Certes, il y a quelque artifice dans sa manière, et même des feux d'artifice. Il me rappelle certain horticulteur original qui s'amusait, dans ses courses en montagne, à greffer des églantiers sauvages, en sorte que le promeneur, surpris, respirait sur un buisson la rose du maréchal Niel et sur un autre la rose de Mme Herriot. Robert de Flers

greffait ainsi des espèces rares sur des plantes poussées à même la bonne terre. La greffe, c'était le théâtre et la convention, mais la sève était naturelle.

La sève était naturelle. Elle lui communiquait cette belle santé qui est la marque de tout ce théâtre sans perversion. Rappelons-nous dans *le Bois sacré* le couplet de Francine Margerie à son mari : « Je t'aime parce que tu as une bonne figure, ronde comme une pomme, propre comme un sou, simple comme bonjour, parce que tu es d'aplomb, que tu es un gars, un bon gars solide, sans détour, sans ombre, un type en plein soleil, que tu es réjoui, que tu as toujours l'air d'être à l'heure de la récréation. Si tu voulais être méchant, tu ne saurais pas. On peut taper partout, ça sonne clair... Quand je t'embrasse, tu as comme un goût de tartine, et pas de tartine en pain de la ville, non, en pain bis, un de ces bons pains qu'on coupe en l'appuyant sur son cœur... » Francine Margerie n'aura pas besoin de se donner tant de mal pour faire décorer ce type en plein soleil. Vienne la guerre, il saura bien gagner tout seul le ruban rouge.

Prenons garde aussi à l'optimisme de Robert de Flers. Lui-même encore l'a défini, et toujours à propos d'Alfred Capus : « L'on s'est plu à confondre chez lui, a-t-il d'avance répondu, l'optimisme avec le goût du bonheur. Le bonheur, il ne

l'attendait point des circonstances, mais de l'acceptation courageuse et, s'il se peut, souriante de la vie. » Cet optimisme n'est-il pas aussi le vôtre, monsieur? C'était celui qui inspirait à Victor Hugo cette réflexion parmi les plus cruelles épreuves : « Un peu de gelée améliore la moisson. »

La guerre, où vous nous avez retracé avec émotion son rôle, modifia-t-elle le caractère de Robert de Flers? Elle l'élargit sans le changer. Il avait retrouvé, ayant perdu Gaston de Caillavet qu'il aimait comme un autre lui-même, un collaborateur brillant, l'auteur de *l'Épervier* et de *le Cœur dispose*, avec qui les répliques volaient comme les balles au tennis. Après quelques tâtonnements, après la réussite du *Retour* et des *Vignes du Seigneur*, ils avaient découvert le jeu de la satire contemporaine avec *les Nouveaux messieurs* où l'on voit tous les abus et tous les vices reprochés aux grands seigneurs de l'ancien régime reparaître chez les partis extrêmes dès qu'ils arrivent au pouvoir. Dans *les Précieuses de Genève*, — hélas ! inachevées, et l'inachèvement d'une œuvre, plus triste que sa ruine, n'est-elle pas comparable à la perte d'un bel enfant dont on apercevait déjà toutes les possibilités d'avenir? — les auteurs se défendent de s'attaquer à la Société des Nations, qui est tabou, comme Molière se défendait dans ses *Précieuses* de toucher au charme des femmes,

qui est bien plus tabou encore par droit d'ancienneté. « Genève, dit un personnage, a commencé par être un article de foi, et puis c'est devenu un article de mode ; on parlait d'abord de la session de Genève, puis la session est devenue la saison. Nous avons eu d'abord des enthousiastes, des apôtres, prêts au martyre. C'était le Temple de la Paix, c'en est aujourd'hui le Casino. — Alors, le Temple est détruit ? — Non, il y a une annexe. » Cette annexe, c'est l'hôtel des Bergues où s'agitent toutes les belles dames qui gravitent autour du nouveau culte. Celle-ci, la baronne Grégoire, déléguée aux œuvres sociales, a passé sa vie, au témoignage du baron, « à faire le bonheur des gens qu'elle ne connaît pas avec le bonheur des gens qu'elle connaît. » Y en a-t-il dans le monde, de ces baronnes Grégoire ! Cette autre, de mœurs aimables, dans son enthousiasme s'écrie : « Je me survole... J'ai renoncé aux hommes, je me donne aux peuples. » A quoi le philosophe de la pièce répond : « J'ai peur que les peuples ne vous donnent autant de déboires que les hommes. » Mais la réplique la plus audacieuse ne serait-elle pas celle-ci : « Il faut supprimer les mots avant de supprimer les choses. Ça, mon enfant, c'est tout Genève. » Ne parlons donc plus de la guerre, et du coup il n'y en aura plus.

L'esprit, chez Robert de Flers, n'avait donc

pas changé de qualité, mais peut-être avait-il gagné en profondeur. « En France, a-t-il dit encore dans cet éloge d'Alfred Capus qui lui est si aisément applicable à lui-même, nous avons en même temps le goût de la distraction et le respect de l'ennui ; nous croyons trop volontiers qu'il suffit de ne pas sourire pour être sérieux... » Il ne cessait pas de sourire, et quelle sûreté de jugement s'abritait derrière ce sourire ! N'avons-nous pas constaté, dans la guerre, que le bon sens était le premier degré du génie ? Il en est peut-être ainsi dans l'art. Au *Figaro*, Robert de Flers, tout en souriant, se montrait grand journaliste, au profit de ce qui, dans une nation, doit résister aux partis et aux nouveautés. Ici même, quels charmants et profonds discours il prononça, succédant au marquis de Ségur ou recevant M. Édouard Estaunié, ou faisant mentir, à propos de la vertu, le mot si spirituel qu'il avait mis dans la bouche de l'un de ses personnages : « Si vertueuse que soit une femme, c'est sur sa vertu qu'un compliment lui fait le moins de plaisir. » Il enrubanna si bien M. de Montyon qu'on le prit pour un séducteur.

Nous ne pouvions penser qu'il nous quitterait si vite. Une bonne femme de chez nous qui avait grande peur de la mort, ayant lu dans son Histoire Sainte que le prophète Élie avait été enlevé sur un char de feu, se raccrochant à cette espé-

rance, murmurait avec mélancolie : « Oui, nous mourrons tous... », mais elle se reprenait aussitôt : « ou presque tous. » Robert de Flers aurait dû profiter de cette atténuation à la rigueur du sort des hommes. Le char de Thespis l'a enlevé en plein midi, et l'on a pu croire que c'était un char de feu. Donnons-lui, afin de nous consoler, pour épitaphe celle du marquis de Boufflers : « Mes amis, croyez que je dors. »

VII

L'ÉCRIVAIN-SOLDAT INCONNU

...Je vous ai laissé tout à l'heure, monsieur, en pénitence, je veux dire à la Chambre des députés. Mais je ne prendrai pas la peine de vous délivrer ; vos électeurs l'ont déjà fait. Tant pis pour eux et pour la Chambre. Maurice Barrès, commentant vos *Croquis lorrains*, vous écrivait : « Nos enfants ignorent l'histoire de notre terre et de nos morts. Il faut la leur apprendre, en termes magnifiques. » Nous attendons de vous cette suite de l'histoire de France qui ne sera jamais achevée, car elle se compose encore chaque jour avec le meilleur de l'énergie et de l'intelligence françaises. Et puisque le sort a voulu que nous nous soyons tous deux retrouvés ici avec votre prédécesseur à travers les souvenirs de la guerre, comment ne donnerions-nous pas une pensée finale à ces jeunes gens fauchés dans leur fleur, sans avoir donné leur mesure et qui manqueront un jour à notre Compagnie où ils eussent représenté la poésie, le roman, l'histoire, tous nos trésors aujourd'hui tachés de leur sang rédempteur ? Je songe avec tristesse, avec piété à l'écrivain-soldat inconnu...

LE SOUVENIR
DE MAURICE BARRÈS

LE SOUVENIR DE MAURICE BARRÈS

I

UNE RETRAITE DE MAURICE BARRÈS A PAU (1)

Au retour de la cérémonie funèbre de Charmes où nous avons accompagné notre maître et notre ami après les obsèques nationales de Notre-Dame de Paris, nous étions quelques-uns qui refusions d'accepter que le rideau fût tiré sur la destinée trop brusquement interrompue de Maurice Barrès. Lui-même, dans la préface de *la Ville enchantée*, ne nous enseigne-t-il pas que les morts « reviennent dans nos murs pour y donner le coup d'œil du maître? Ils s'inquiètent de savoir si leur héritage est en bonnes mains. Ayant construit la vie, établi les principes d'où découlent nos mœurs

(1) Discours prononcé le 11 décembre 1926 à Pau où le nom de Maurice Barrès fut donné solennellement à une allée du jardin public, en souvenir du séjour de l'écrivain.

et nos lois, quoi de plus naturel qu'ils veuillent s'assurer que, dans une société où l'inexpérience multiplie constamment ses essais, subsiste toujours leur pensée?... Gloire à ceux qui demeurent dans la tombe les gardiens et les régulateurs de la cité ! »

Barrès est demeuré l'un de nos gardiens. Mais il n'est pas resté assis sur la pierre d'un tombeau pour attendre le visiteur. Son esprit errant vole au-dessus de nous. Celui qui fut notre pourvoyeur de lyrisme exact continue de nous montrer les routes françaises. Et il s'est passé pour lui ce qui n'est advenu à aucun autre écrivain. Au lieu de capter son souvenir en un lieu unique, les stations barrésiennes se sont multipliées. De ces stations Pau est la sixième. La première, une ville étrangère, Tolède, a voulu témoigner sa gratitude à celui qui, dans ses recueils les plus ardents, avait célébré le génie de l'Espagne en traits de feu et préparé de loin, comme un précurseur, une amitié destinée à assurer l'avenir africain. Marseille, porte de l'Orient, à inscrit sur ses murs le nom du voyageur qui, succédant aux Chateaubriand et aux Lamartine, s'embarquait pour ces pays du Levant marqués depuis huit siècles de notre empreinte et que nous ne pourrions plus abandonner sans déchoir. Beyrouth a salué, plus que le pèlerin d'art, l'ami et le défenseur de notre influence et

de nos missions catholiques. Sur le mur d'un vieil hôtel de Metz, la fidèle Colette Baudoché a écrit son nom, comme ces amoureux qui entaillent les arbres pour la confidence de leur secret. Sainte-Odile, au-dessus de Strasbourg, a rappelé comme Metz le compagnon des jours de deuil et l'annonciateur de la victoire, celui qui, dans les *Amitiés françaises*, avait, dix ans d'avance, indiqué la date du retour de l'Alsace et de la Lorraine quand il répondait aux interrogations pressantes d'un petit garçon : « Tu es sûr, demandait Philippe, que les Français redeviendront vainqueurs? — J'en suis certain, je te l'ai déjà dit. — Mais jamais tu ne m'as dit quel jour. — Le jour que tu seras grand... » Voici que Pau lui consacre pieusement une allée de ce jardin public où tout un automne son pas remua, avec les feuilles mortes, le passé qui ne veut pas mourir. Dernière station avant que soit enfin inauguré, sur la Colline inspirée, le monument dû à sa gloire vigilante et magnanime, à l'emplacement qu'il eût choisi lui-même. « A ma mort, a-t-il dit encore à son fils dans les *Amitiés françaises*, il faudra me conduire dans l'ombre du clocher de Sion et ne point t'attrister, car ma fortune sera comblée si je me confonds dans cette terre riche de toute la continuité lorraine. »

Pourquoi cette station de Pau? Il ne fit à Pau que de courts séjours, et le Béarn dans son œuvre

ne tient que peu de place, mais il y vint en des circonstances exceptionnelles. Le choix de Pau a des raisons profondes. Là il entendit « ce chant si tendre et si noir qui donne la connaissance des âmes par la mélancolie ». Il l'appelle dans *le Mystère en pleine lumière* la musique de perdition. Mais, de cette musique de perdition dont il n'ignorait point les philtres et les enchantements pour les avoir respirés dans tous les *Tristan*, de cette connaissance des âmes par la mélancolie, il a su faire *le Chant de confiance dans la vie* qui retentit à la fin des *Amitiés françaises* avec la sereine puissance du chœur des enfants sous la coupole dans *Parsifal*. Pau fut ainsi pour lui une de ces retraites comme s'en imposent les religieux au cours de leur vie pour mieux comprendre leur but et leur vocation, pour ramasser leur cœur dispersé en trop de directions afin de l'offrir plus brûlant devant le tabernacle. Barrès à Pau se recueillit et décida de mieux servir. Sans doute les invitations au voyage ne cesseront-elles jamais de tourmenter ce grand inquiet, sensible aux parfums mystérieux que les vents apportent. Il ne se diminua pas, mais il fixa pour toujours ses volontés de servir. L'homme libre se donna des chaînes, ou plutôt il se rattacha.

« C'est en octobre, novembre, a-t-il écrit dans un article sur *la Semaine des morts* qui n'a pas été

recueilli en volume et qui est daté de Pau, 31 octobre 1901 (1), quand la colchique perce entre les feuilles mortes, que Pau fait le mieux sentir son caractère dominant, la tranquillité, un climat mol et qui cicatrise. Je ne sais rien de plus doucement agréable que la suite des promenades aménagées au flanc méridional de cette ville. Elles forment un large balcon sur la verte allée du Gave, sur d'innombrables collines arrondies et tout au fond sur la ligne dentelée des grandes Pyrénées bleuâtres. On aboutit à un bois sur une colline. C'est le parc du château, du château d'Henri IV. M. Taine se promena dans cette grande allée solitaire, sous la colonnade des chênes et des châtaigniers, quand il avait vingt-six ans. Déjà les hautes tiges des taillis, en files serrées sur la pente, voilaient le Gave et la large campagne : comme aujourd'hui, l'air demeurerait immobile, sans un coin du ciel bleu, sans un bruit animal. « On est bien ici, disait-il, et cependant on sent au fond du cœur une vague inquiétude : l'âme s'amollit et se perd en *réveries tendres et tristes*. »

Et le voilà qui tente d'imaginer les tendres et tristes rêveries du futur auteur des *Origines de la France contemporaine*. Sa tristesse à lui s'ac-

(1) *Gaulois*, 2 novembre 1901.

commode mal d'un excès de tendresse. Elle s'appuie sur une douleur vraie ; il est au sommet de la jeunesse ; sa rêverie n'a plus la mollesse dont un jeune homme encore incertain de l'avenir peut se contenter. Plus tard, ceux qui erreront dans cette allée — surtout les jeunes gens — évoqueront ce promeneur de quarante ans, en pleine force, isolé volontaire de la vie active et passionnée qu'il a choisie, et se recueillant dans une retraite féconde, dont je vais tenter de noter le sens et la signification. Son secret, je l'ai pu surprendre dans ces *Cahiers*, encore inédits, que la confiance de sa femme et de son fils m'a permis de feuilleter à la date du séjour de Pau.

...Mon maître et mon ami, d'autres et moi-même avons célébré tant de fois, et tant bien que mal, votre génie. Laissez-moi approcher plus près de votre cœur. C'est là que votre génie habite. La part divine nous en est inconnue, mais il y a la part humaine qui nous revient. Tout n'est pas vain dans la recherche des intimités. Notre public nous demande des comptes avec une insistance et une curiosité que vous n'eussiez point méprisées. Il veut mettre ses mains dans nos blessures afin de savoir si nous sommes vrais et sincères et si notre pensée ne se confond pas avec notre chair et notre sang. Alors, dites-nous d'où vous sont venus ces accents pathétiques qui nous

supplient de garder fidèlement une terre nourrie de nos morts et qui ont dominé chez vous les appels des sirènes sur tous les rivages peuplés de vos désirs?...

Son successeur à l'Académie, M. Louis Bertrand, nous assurait hier dans son beau discours que le miracle du génie est hors cadre et qu'il n'est ni préparé ni prévu par aucun ancêtre. Le miracle du génie, sans doute — et les compagnes de Jeanne à Domrémy, ou de Bernadette à Lourdes, au bord des mêmes eaux et dans les mêmes bois, n'entendent pas leurs voix, — mais non pas son orientation ni sa courbe. Quand Pasteur s'arrête à Dôle devant sa maison natale et refuse les hommages personnels pour les reporter avec cette invocation : « O mon père et ma mère, c'est à vous que je dois tout... » il ne se trompe que de peu. Et pas davantage Barrès, quand il écrit : « Notre raison, cette reine enchaînée, nous oblige à passer non pas dans les pas de nos prédécesseurs. » Notre dépendance, c'est la certitude de notre continuité. Elle explique et justifie la durée des familles, des races, des nations.

Sainte-Beuve disait en manière d'excuse au sujet de Rousseau l'insurgé, ou plutôt de l'homme aux deux prénoms, Jean-Jacques : « Il est bien d'être né de la race des purs. » Il est une prédestination dans la noblesse spirituelle. Barrès tou-

jours le sentit et sans cesse il revient dans son œuvre sur le mystère des générations qui ne sont jamais spontanées. Analyse-t-il le sens de la lumière chez Claude Gellée son compatriote? Que serait le coup de foudre reçu à Rome sans la longue étape lorraine, « de plusieurs siècles peut-être », au bord de la Moselle? Et à propos des Mirabeau il note : « Ce qu'il y a de plus grand dans les grandes familles n'est pas ce qui en est le plus connu. Elles sont soutenues par des héros placés dans leurs fondations et qui les servirent mieux que les glorieux personnages qui figurent dans le décor de la façade. » Le domaine, la race sont maintenus par le bailli, oncle de l'orateur, qui a accepté volontairement sa servitude : « Mon rôle n'est pas de dominer, a écrit le bailli, mais de contribuer. » Le domaine et la race disparaîtront dans un désastre, parce que l'orateur issu de cette lignée d'honnêtes gens n'aura pas supporté comme eux l'ennui de la vie monotone et aura préféré tout briser plutôt que de rentrer chez lui. Mais un Goethe sera l'aboutissement d'une lignée bourgeoise élargie, un Mistral la fleur d'une famille paysanne. Un grand homme commande sans le savoir l'armée de ses morts. Il n'est grand qu'à la tête de cette troupe invisible qui demeure anonyme.

Elle ne demeure pas toujours anonyme. Par-

fois tel ou tel soldat est cité à l'ordre du jour, parce que le chef ne veut pas garder l'honneur à lui seul. Alors s'aperçoit ou se devine la préparation lointaine, l'élaboration du génie, par toute une suite de générations obscures, mais saines et franchement ouvertes à la pénétration divine.

Quand Barrès vint à Pau, au début d'octobre 1901, il était dans un état de dépression nerveuse qui pouvait aboutir au découragement plus naturellement qu'à un renouveau d'énergie et de volonté. Après dix ou quinze ans tendus vers un but d'influence sur les esprits et de domination des âmes, et traversés par des campagnes politiques, — le boulangisme, l'antidreyfusisme, le nationalisme, — il venait d'échouer aux élections et se retirait sous sa tente. Cette retraite politique correspondait à des causes plus intimes que je vais dire.

Elle était commentée diversement par la presse, qui s'accordait néanmoins pour saluer le retour de l'écrivain à la littérature, comme s'il l'avait jamais quittée, comme s'il avait jamais accepté que la littérature fût isolée de la vie, même politique, et cantonnée dans un domaine spécial, séparée par des barrières de la bataille quotidienne ! Dans le *Figaro* du 24 septembre 1901, M. Charles Maurras, plus clairvoyant, contait à

son sujet la fable de Minerve et de Gribouille : « Minerve avec Gribouille faisant route de compagnie arrivèrent un jour sur le bord de la mer. Tous deux furent d'avis qu'il fallait passer au plus tôt. La déesse, baissant les yeux, se mit à dessiner sur le sable des figures de géométrie. « O fainéante, dit Gribouille, ô mauvaise marcheuse ! on voit bien que tu n'es pas née pour l'action. » Gribouille, ce disant, ôta sa chemise et se précipita dans les flots. Là cet homme d'action, cet esprit avisé et pratique se noya sans difficulté, car il fallait plusieurs jours de navigation pour franchir cette mer immense. Quand elle eut fini ses calculs, Minerve abattit quelques arbres, en débita les planches qu'elle ajusta selon les mesures qu'elle avait prises, et forma un radeau sur lequel la chemise de Gribouille fut arborée et tendue en guise de voile. Comme Minerve n'ignorait point la manœuvre, elle toucha heureusement à l'autre bord et continua son voyage. » Et la conclusion : « Ainsi l'itinéraire de Maurice Barrès, s'il est interrompu, n'est peut-être pas retardé par sa décision de retraite. Penché sur sa terre et ses morts, il leur demande les vertus, les clartés nécessaires à la grave entreprise nationaliste. Il considère aussi le chemin qu'il a fait, car il est bon de se souvenir si l'on veut prévoir. » ¹

En réalité, Barrès traversait en effet de grandes

étendues de douleur et de souvenir, et il devait au bout trouver de la lumière.

Le cahier où sont notées ses impressions à cette date est le septième de la série. Il porte en tête cette triple indication :

Commencé le 30 juillet 1901 à Charmes.

Pris sur la table de ma mère.

Terminé le 1^{er} mai 1902 à Venise.

Sa mère était morte à Charmes, ce 30 juillet avant le jour naissant, avant son arrivée à l'aube. Elle avait soixante ans, et ne survivait que de trois ans au père de Barrès. Pourquoi ne pas parler d'elle? Pourquoi ne pas entrevoir son rôle, comparable à celui que tinrent la mère d'un Joseph de Maistre, la mère d'un Lamartine, à travers les pages brûlées de désolation de ce cahier pris sur sa table pendant que, morte, elle reposait encore là?

Il est parti, dès la dépêche alarmante reçue. De Paris le voyage est long. A Nancy, il ne trouve plus de train pour Charmes et doit attendre cinq heures de nuit. Cinq heures pendant lesquelles il revit toute son enfance et sa jeunesse, et tout ce qui d'elle est mêlé à lui. Enfin, il repart au petit jour. « Durant tout le trajet, debout dans le wagon, je poussais le train. » Il traverse son pays, il prend à témoin les arbres de la forêt de

Charmes, ses arbres. Il n'ose interroger le cocher. Personne ne l'attend à la porte. Il voit les bougies allumées auprès d'elle. Il est arrivé trop tard... Que ceux qui ont vécu de pareilles heures se souviennent !

Mais s'il n'y avait dans ce septième cahier que le rappel de cette trop naturelle épreuve, je l'aurais pieusement refermé après l'avoir entr'ouvert. Je vais y suivre la trace de la blessure et son extraordinaire guérison. Le sommet du calvaire est atteint dans cette après-midi, cette « longue, belle, sombre, douce après-midi » du mardi 30 juillet qu'il passe seul avec elle. « Elle est morte, mais elle est encore là. Ce n'est pas la garde, vieille bonne femme usée, qui me gêne. Je ne dis rien à ma mère, elle ne me dit rien ; je suis même terrifié et insensible, mais ce mutisme, c'est ainsi que nous passâmes tant d'heures familières... »

Sur cette *terrible* et *douce* après-midi, sans cesse il revient : « La chambre était ouverte sur le jardin, y communiquait par la terrasse. La journée était magnifique de soleil, d'orage. La vieille femme de l'hospice qui veillait ma mère était comme inexistante par sa somnolence, son absence, son silence. D'instant en instant, j'allais l'aimer dans son jardin. Heureuse solitude de la maison, recueillement, tête-à-tête. Elle était là, pas morte encore, me semblait-il, en repos, sortie

de l'angoisse, m'y laissant, mais elle, libérée. Mon désespoir avait quelque chose d'une ivresse où je revenais, où je rougissais de me prêter, de m'enfoncer, car c'était du bonheur. Il en fut ainsi tous ces jours où elle demeura dans la maison : je n'étais pas malheureux, mais enivré de bonheur quand je pouvais demeurer seul auprès d'elle à me détruire. Je croyais devoir sortir de cet enivrement en m'occupant des mille soins nécessaires pour que tout se passât avec la décence, la discipline sociale. J'ai compris mon état et je l'ai excusé, quand la sœur supérieure de l'hospice, venant avec les sœurs, m'a rapporté les paroles de ma mère : « Tout m'est insupportable : si Mme V... vient dîner, sa voix déjà dans l'escalier me fait souffrir. Je ne suis heureuse que le soir : alors, je mets sa photographie devant moi, je dis mon chapelet, et je pleure, je pleure. » Tous les soirs, elle passait ainsi quatre heures, et ce bonheur l'a tuée en trois ans. »

Ces puissances de sensibilité, elle les avait transmises. Le chapelet, c'était la discipline de sa douleur. Et voici qu'au lieu de se détruire auprès de son lit de mort, son fils va peu à peu se reprendre et découvrir en lui les deux ou trois cents ans de sa race maternelle fixée à Charmes, qu'il continue. Elle avait été la confidente de ses rêves de jeune garçon avant le déracinement du lycée

et plus tard elle avait, avant lui, pressenti sa force et sa gloire. La disparition de nos parents, c'est un mur qui s'écroule et qui nous cachait la mort. Ils nous servaient de rempart. Le rempart abattu, nous voici face à face avec l'ennemie.

Rien n'est plus émouvant que de constater le travail intérieur de cicatrisation. Le sang est bon qui fait reflourir la chair sur la blessure. La suite du cahier ne contient que des promenades et des méditations. Promenades autour de Charmes dans son pays d'enfance, en Lorraine, à Domrémy pour y chercher Jeanne d'Arc dans ses bois. Promenades à Pau où il se rend à l'automne avec son fils et Mme Barrès atteinte, elle aussi, dans son cœur filial, moins de deux mois après lui, sur la vaste terrasse d'où il ne descendra jamais pour aucune promenade en ville, et dans le petit bois dédié à Lamartine, puis à Lourdes, un de ces « beaux lieux où l'humanité va chanter le *Misere-re*. » Longues méditations interrompues et reprises sur les *disciplines lorraines*. C'est une série d'ébauches des *Amitiés françaises*. Ce sont les assises du sanctuaire qu'il va édifier sur la colline.

Devant ce cahier de notes esquissées ou achevées, j'ai retrouvé mes impressions de la Bibliothèque ambrosienne à Milan en présence des des-

sins de Léonard de Vinci, au musée de Bâle en feuilletant les albums d'Holbein, au musée de Montauban où sont réunies les innombrables ébauches d'Ingres à la recherche d'un geste ou d'une expression. Les esquisses, les essais ne sont pas les œuvres. Mais il arrive qu'elles ont un accent de sincérité plus poignant et portent plus directement et plus humblement témoignage de notre humanité. Tel visage de Léonard ne sera pas réalisé : une apparition s'est évanouie. Le dernier dessin d'Ingres pour son *Jésus au milieu des docteurs* dépasse la beauté du tableau à cause d'un rayonnement de figure enfantine et divine ensemble qu'il n'a pas retrouvé. Les ébauches d'un écrivain ne sont que des préparations. Celles de Barrès nous révèlent avec quelle sincérité ses livres ont été composés. Nous voyons son cœur à nu. Il bat devant nous sans voile.

Où le conduisent ses méditations dans la solitude? A se mieux situer dans son pays natal. « Soyons-y malade, malheureux, abandonné, ayons une tombe qui lui donne un sens : c'est une cloche enfin qui trouve un battant. Notre âme en retentit... » Et dans une page magnifique il accepte sa dépendance :

« C'est un grand avantage, une puissance de se replier sur ses minima. Le jeune homme s'étend sur la vie, se disperse sur tout ce qui l'attire :

il pousse son flot dans tous les sens. Je ne dominais pas ces Espagnes, ces Venises que j'ai caressées non sans bonheur. Je ne les comprenais pas dans leur formation. Elles m'étaient une ivresse. La Lorraine est moins belle, mais je n'y puis faire de faute : je fais un bon emploi de tout ce qu'elle m'offre ; je ne suis pas la dupe, je classe, je juge, je suis inattaquable. Elle m'est une bonne discipline. Je m'y prive de clinquant.

« Pour entrer dans l'esprit de ce paragraphe, je ne devrais pas citer Léonard de Vinci, car c'est un esprit immense et d'une autre race et que je ne suis pas sûr d'embrasser, et je trouverais assurément dite par quelque homme de mon espèce l'idée que je vais lui emprunter, mais il a dit : le vrai vaut mieux, si maigre soit-il.

« Au début je ne l'aimais pas (la Lorraine).

« Elle commença de me plaire quand je pensai qu'elle avait ses morts.

« Et cette discipline ne me supprime pas tous les beaux hasards, car ils n'éveillent jamais en moi que ce que je possède, et, me cultivant en profondeur, je me trouverai tout. Je n'ai plus besoin du monde, car j'ai trouvé mon monde. Tout ce qui veut vivre en moi, je l'entendrai sur nos tombes. Tout cela exige que je cesse de me divertir avec les tombes de tous les hommes dans tous les pays et dans tous les siècles. Ces forces sombres et pro-

fondes m'ordonnent de m'arrêter et de les laisser éclore en moi. Elles sont des souveraines, puisqu'elles m'ordonnent. Tandis que toutes ces beautés espagnoles, vénitiennes, parisiennes ne savent pas, ne daignent pas me commander.

« La Lorraine et moi, quoi que je pense d'elle, nous avons le même secret... »

Et quelques feuillets plus loin :

« J'aime/cette discipline dont je suis né à travers les siècles pour prendre forme. Elle me contraint, elle m'assujettit, mais j'y sens mieux ma force. J'y suis comme la pensée dans une poésie à forme fixe.

« ...Pourquoi serai-je un insatiable? Je me retire sur mes tombes et je dis : je ne sais pas si ce sont les plus belles des tombes, mais ce sont les miennes, et seul je puis dire, et je dis ce que pensent, sentent et sentent encore les morts lorrains qui vivent en moi. Et je vais avec plaisir dans les campagnes lorraines, contemplant des choses qui ne sont pas belles, mais qui ont été construites par ceux qui vivent en moi et sur quoi, en conséquence, ils jettent avec plaisir le regard du propriétaire.

« J'avais de la satiété ; j'ai voulu conquérir ma patrie, m'assurer un tombeau, une concession à perpétuité dans le mot Lorraine où je veux incruster le mot Barrès... »

Tel est l'objet continu, obsédant de ses médita-

tions. Il l'apporte avec lui à Pau en octobre 1901. A Lourdes où il va chercher Bernadette, comme à Domrémy où il a trouvé Jeanne, comment les imagine-t-il sous les arbres? « Elles attendent les ordres, » dit-il. Elles entendront des voix, mais, d'avance, elles sont prêtes à servir. Cette servitude d'avance, cette acceptation de notre destinée, elle seule nous permet d'être parfaitement nous-mêmes. Nous partons dans la vie pour nous soumettre le monde. En réalité, nous sommes soumis à un monde intérieur dont il s'agit d'entendre les « voix », souvent les humbles voix. (Nous venons de plus loin que nous-mêmes : un sol, une race, un pays nous commandent. Les révoltés ne font que de la mauvaise besogne. Ils s'usent contre les barreaux de la cage. Il n'y a pas de cage pour qui accepte de ne pas sortir de son domaine et de le cultiver avec fruit. Et le domaine est immense, parce qu'il se creuse jusqu'aux entrailles de la terre, — de la terre chargée de morts, — et parce qu'il est recouvert d'un ciel changeant, notre ciel.

Dans ces disciplines acceptées sur la terrasse de Pau tiennent déjà les futures actions de la maturité de Barrès : défense de notre spiritualité et de nos églises, défense de notre culture et de nos laboratoires, mise en état de la France menacée, résistance au découragement dans la guerre. Taine, dans la grande allée solitaire, sous les chênes et les

châtaigniers, s'abandonne à des rêveries tendres et tristes. Il n'est pas mûr encore pour le dessin de sa vie : il faudra la grande épreuve de 1870 pour le lui révéler. Cet autre promeneur, retiré de la vie politique et le cœur tout saignant d'un deuil filial, prend ici des résolutions viriles. De la mort même la plus chère, il fait jaillir un chant de confiance dans la vie. L'honneur comme dans Corneille, l'amour comme dans Racine, la contemplation des paysages de France tout chargés de notre histoire, avec cela on peut composer sa vie comme une œuvre d'art. Un Chateaubriand au bord du Gave pleure sa jeunesse perdue et ses belles amours impossibles à renouveler. Un Barrès se renouvelle dans la douleur et en tire une discipline et une volonté de durer..

II

POUR LE MONUMENT DE MAURICE BARRÈS (I)

Un homme-abreuvoir : l'expression est du dix-septième siècle. Je crois bien qu'elle a été appliquée à saint François de Sales pour désigner l'importance de ses traités et de ses lettres de direction. Elle convient à ces génies où l'humanité cherche à apaiser sa soif inextinguible. Elle convient à notre Barrès. Ces hommes-là ne meurent pas. On a besoin d'eux. On les vient boire pour s'exalter ou pour s'apaiser. Les stations barrésiennes qui se créent ici et là, à Marseille et à Beyrouth, en souvenir de l'oriental ; à Metz et à Sainte-Odile, en souvenir des *Bastions de l'Est* ; à Pau, en souvenir de la retraite où il sanctifia ses morts ; à Tolède, hier, et peut-être à Venise demain, et peut-être au jardin des Invalides, comme le souhaite Paul Bourget, pour commémorer une page des *Déracinés*, attestent sa survie. Le monument de Sion-Vaudémont aura ses pèlerins qui,

(I) Écrit au *Figaro* le 20 décembre 1926.

de la colline devenue sacrée, redescendront plus forts.

Car là est le privilège de Barrès : il virilise. Or, on ne virilise pas seulement avec de la force — Hercule nous fait l'effet d'un boxeur — mais avec sa faiblesse redressée. Il nous faut reconnaître un homme comme nous. La recherche des intimités chez les grands hommes, trop souvent corrompue, a pour origine notre détresse et notre angoisse que nous voulons retrouver. Celui qui ne les a pas ressenties ne nous intéresse pas. Dans Barrès, la bataille livrée est magnifique. L'arbre est secoué par tous les orages. Va-t-il tomber? Tiendra-t-il contre les vents déchaînés? De la cime menacée, les yeux inquiets descendent aux racines qui gonflent le sol. Alors on se sent rassuré : les racines sont si puissantes qu'il faudrait arracher la terre pour avoir raison du chêne tout secoué des *musiques de perdition*.

Ce romantique enraciné, ce lyrique exact et clairvoyant allie la fureur d'un Byron à la solidité d'un Goethe. Il peut respirer tous les poisons d'Asie, il se les assimile et même la maladie vaincue lui communique une fièvre utile. Toutes les anarchies l'ont tenté, et tous les désirs l'ont parcouru : il a réussi à s'en parer comme de bijoux précieux. Ainsi attire-t-il les esprits les plus contraires. Ils croient se reconnaître en lui, et voici qu'il les con-

duit à la Ligue des Patriotes et rit de leur surprise. Les jeunes gens ne sont guère séduits que par l'individualisme, et cet individualiste fait sortir du moi entr'ouvert les générations des morts qui ont fait notre pays, notre culture, notre sensibilité, notre cœur.

Parmi les livres que préférait Barrès, les *Mémoires d'outre-tombe* étaient en bonne place. Il eût souhaité d'écrire les siens. La mort ne le lui a pas permis. Mais il en a jeté des fragments sur des cahiers innombrables. Dans ces cahiers qui seront un jour publiés, les racines sont mises à nu. On les voit, on les peut toucher. La terre a été écartée. Alors on se rend compte de leur intacte vigueur. J'ai tenu en main le septième, commencé à Charmes le 30 juillet 1901, au lit de mort de sa mère. Qu'il me soit permis d'en citer pieusement deux ou trois passages pour illustrer le commentaire de l'œuvre barrésienne.

« Il y a, écrit-il quand il se cherche dans la douleur, il y a dans un visage un côté (à trouver par le portraitiste) par où il ressemble à lui-même. Il faut trouver la ressemblance. C'est dans ce sens qu'un paysagiste disait de Corot : « Il sait s'asseoir. » Cette simple note, il va l'élargir. Ainsi fixée, elle ne fait que rejoindre la recommandation du peintre Lawrence pour réussir un portrait : trouver dans la figure du modèle le trait essentiel,

ou la théorie de Taine sur la faculté maîtresse. Mais deux pages plus loin, elle prend tout son sens, comme il se promène dans la campagne, à la poursuite de ce qu'il appelle les *autels de l'histoire* :

Savoir s'asseoir. Un matin, pour penser aux Celtes, je m'arrêtai dans un village de Champagne. Ces grandes plaines monotones, ce bercement continu laissent reposer tout l'être, détachent des circonstances, permettent au vieux fond de surnager. Ainsi la mer pour Élisabeth d'Autriche. J'allais vers l'est, vers le pays sans sensualité, sans belle lumière, pays de ma nécessité, pays qui m'est imposé. Désireux de m'intéresser, je n'avais eu, pour flatter mes manies, que le plaisir de me chercher le plus sympathique cimetière...

Sous un magnifique soleil d'août, cette vaste épaisseur d'arbres qui rafraîchit et fait naître la Vesle dont ils ombragent le cours s'étend sur une largeur de trois cents mètres, et sur plusieurs kilomètres de long. C'est délicieux de force, de nature, d'aisance, de France (flétrir les végétations de Monte-Carlo, de Nice). Là, tout le monde est aimable, souriant, reposé. (Penser au vers de Baudelaire que j'ai tant aimé avec Guaita...) »

Il continue sa promenade par une visite aux églises, aux cimetières. Le style rustique des unes, les mêmes noms inscrits dans les autres lui parlent le même langage. Il approche de Valmy, où les étrangers furent arrêtés. Il demande en arrivant dans un village : « Y a-t-il une vieille maison ? » « Tout est vieux ici, lui est-il répondu, puisque

nous datons, on le dit, de la bataille d'Attila. Nous sommes les fils des Huns et des autres. » Et il note : « Belle humeur ; » et un peu plus loin : « Grandes plaines, événements qui me font l'âme, petites gens, petite noblesse, chaque sillon... »

C'est la première ébauche des tableaux de France qu'il brosera avec tant d'art : on voit naître l'émotion d'où le poème jaillira. On assiste au départ de la source.

Voici une autre promenade dans la Meuse :

Le garçon, qui nous servait ce soir-là dans la salle à manger déserte d'Étain, tandis que la musique municipale jouait devant les fenêtres, m'a dit une chose qui demeure dans ma mémoire pour m'enchanter : — Vous voyez bien ce petit-là... Écoutez-le... le piston... Comme il joue bien ! Ah ! il est intelligent. Si vous le voyiez sur sa bicyclette sans guidon ! Il n'a pas de guidon et il s'arrête net. Il en fait ce qu'il veut. Ah ! oui, c'est un petit garçon intelligent.

Un enfant devant qui l'on vantait un auteur a dit : « Alors, est-ce qu'il pourrait monter sur un réverbère ? »

Le devoir m'a beaucoup coûté, mais mon devoir n'était pas de monter sur un réverbère ni de monter sans guidon, c'est de leur jouer du petit bugle : bien plus, c'est de donner une bonne partition au chœur.

Ce Barrès en promenade nous enchante. Il est simple, familier, détendu. Et puis, brusquement, il se tend comme un arc. Du mot saisi, de l'impres-

sion reçue, de l'empreinte arrachée, il fait une flèche et il atteint le but. Cette partition qu'il a donnée au chœur, il l'a composée avec les morts de sa terre lorraine :

Je défends mon cimetière, j'ai abandonné toutes mes autres positions, religion, certitude scientifique, sens de la vie, progrès. La fumée de toutes ces batailles perdues assombrit l'horizon, et comme je veux être d'un tout, être d'une association, que je ne saurais m'accommoder d'aucun vivant, que je veux être chez moi, je me réfugie chez mes morts, je les défends et je les défins. J'ai une foi et un devoir ; mais ils sont ma foi et mon devoir.

L'analyser :

Rien ne me commandait, je me suis donné ce fatalisme, les morts me commandent. Voilà où en est venu l'Homme libre. Eh bien ! il n'a jamais voulu que se retrouver.

Il me faut une règle. Si l'on danse, c'est dans un ballet ; si l'on chante, c'est sur un rythme ; si l'on rime, c'est suivant une tradition. Pas d'arbitraire. Pourquoi ce point de vue, et cet autre, et cet autre ? Je ne suis pas le premier homme, ce va-nu-pieds, je ne sors pas de l'hôpital, j'ai un héritage. Dans la bataille, j'ai ma place. Je vais sur mes tombes faire le coup de feu.

On a ici le Barrès dépouillé, le premier Barrès, celui d'avant la phrase écrite, celui qui note la pensée directement et jusqu'au sortir du sommeil, car il y a, dans le cahier, des notes prises presque

en songe. Et c'est le Barrès enraciné, celui qui se fixe au sol nourri de morts, de ses morts. Le clairvoyant, chez lui, passe toujours devant le lyrique.

Quand je composais ma première étude sur son œuvre — c'était en 1903 — il me demanda :

— Quel en est, selon vous, l'essentiel?

— Le combat contre la mort, lui répondis-je.

Il parut interloqué :

— L'essentiel de mon œuvre, répondit-il, mais c'est la défense des bastions de l'Est.

Il n'avait pas encore écrit *Colette Baudoche*, ni *Au service de l'Allemagne*, mais il pensait au chemin ouvert aux invasions. Et puis il sourit et ajouta :

— C'est la même chose.

La même chose? Je ne compris qu'ensuite, n'ayant pas si vite parcouru la distance. La lutte contre la mort n'est-elle pas la même pour les individus et pour les nations? et les armes ne sont-elles pas les mêmes? La lutte contre la mort, c'est le fond de l'œuvre de Michel-Ange et de Pascal, mais ils livrent le combat pour l'éternité. Barrès le livre pour la durée, dans le temps. Il le livre pour son pays et pour lui. Le but n'est pas éloigné de se confondre. Il est lui aussi imprégné du divin.

M. François Mauriac, parlant au nom des générations nouvelles, écrivait qu'elles se fermaient au sens de la responsabilité tel qu'il apparaît dans

l'œuvre de Barrès, mais que, par l'analyse de plus en plus poussée du fond humain, elles rejoignaient et servaient à leur manière la tradition française. Que trouvent-elles en dernière analyse dans ce fond humain? M. Mauriac lui-même, la marque de la faute, la hantise du péché, la descente dans les abîmes de la chair. M. Paul Morand, les limites de la terre. M. de Montherlant, le goût de la domination, etc. Qu'est-ce que tout cela, sinon l'individualisme premier de Barrès? Tous ces arbres secoués seront bien aises un jour de sentir que les racines sont solides. La grande œuvre de Barrès n'a-t-elle pas été de les rattacher plus fortement au sol natal?

III

LE VRAI BARRÈS (I)

Qu'il me soit permis de faire de ce bref hommage à la mémoire de l'homme que, dans la vie littéraire, j'ai mis au-dessus des autres, une simple méditation sur quelques phrases inédites.

Un des livres préférés de Barrès, ce fut les *Mémoires d'outre-tombe*. Toute sa vie, il rêva lui-même d'écrire ses mémoires. Il ne rêva pas — il ne fut jamais un rêveur — il décida. Toute sa vie il jeta des notes sur le papier dans ce but précis, et qu'il aimait. Elles ont formé un tas immense de cinquante cahiers. M. François Duhourcau, à qui Mme Barrès les a confiés, a commencé d'écrire avec eux *la Voix intérieure de Barrès*. Mais, dans une chemise spéciale, qui porte ce titre significatif : *Mes Mémoires*, il réunissait des pensées, des souvenirs, des images qui lui devaient servir de

(I) Écrit à *l'Écho de Paris* le 22 septembre 1928, jour de l'inauguration du monument de Barrès sur la colline de Sion-Vaudémont où j'eus l'honneur de lire le discours de Paul Bourget au nom de l'Académie française.

filis conducteurs. J'en ai la copie, là, sous les yeux. J'ose à peine en détacher quelques lignes. Pareilles à ces colonnes brisées qui permettent de recomposer le temple ruiné, elles ne sont pourtant que des matériaux, mais de quel marbre ! Et déjà la lumière vivante y joue.

La vocation, d'où vient-elle ?

Pourquoi écrivain ? Je ne dépassais pas l'idée de notoriété. Parallèlement j'avais le goût des idées émouvantes.

Mais plus loin :

Pourquoi je voulais Paris et la vie d'écrivain ? Aucune raison claire et forte, une invincible orientation comme l'oiseau. Mais nulle raison raisonnable, nulle idée claire de mes lendemains, pas même un plan de travail. C'était mince et invincible.

Les origines ?

Je suis d'une famille où toutes les femmes sont pieuses et trouvent du plaisir à l'église, où tous les hommes reconnaissent dans le baptême, la première communion, le mariage et la mort la noble et bienfaisante autorité de l'Église. Je mourrai avec son appui. Je ferai mienne la phrase de J.-J. Ampère à son lit de mort : « Qu'y a-t-il là pour l'éternité ? »

Le but ?

Y mettrai-je (*dans les mémoires*) mes visions, les expériences qui font que l'on préfère la mort à la vie ?

Ailleurs :

Remettre en valeur les traits éternels de la France.

Qu'exige-t-on de l'artiste? Qu'exige-t-on du génie?

L'homme de génie, c'est celui qui nous donne ce dont nous avons besoin et qu'un autre ne pouvait pas nous offrir. Le plus misérable individu s'il nous offre un verre d'eau quand nous mourons de soif est un grand homme, un bienfaiteur.

D'où lui vint sa clarté française? Après avoir décrit l'atmosphère de Charmes, il ajoute cette déclaration :

Je n'ai jamais eu besoin d'autres idées que celles où j'ai baigné de naissance. Grâce à elles, j'ai toujours su parfaitement quelle était la vérité. Mon nationalisme n'a été que leur expression, leur clameur et leur frissonnement. Quand vint l'affaire Dreyfus, mon père était mort. Je crois que tout ce que j'ai dit à cette heure était de chez nous.

Lavisse ne s'y trompa pas. Le jour où je lui fis ma visite de candidat, il me dit : « Je reconnais chez vous tout ce que j'ai vu à Nancy ; je ne voterai pas pour vous. » Je lui dis combien je pensais qu'il devait souffrir de marcher avec les ennemis de l'armée.

Ma mère m'écrivit une lettre inoubliable. Ayant lu mon article de Rennes sur Picquart, elle me dit qu'elle était allée le relire au cimetière, près de la tombe de mon père. Je n'y vais jamais sans songer à ce tableau.

De mon expérience propre, qu'est-ce que j'ai dégagé,

en outre? J'ai compris que lorsqu'on se trouvait en présence d'un esprit supérieur il fallait chercher le point de contact que l'on pouvait prendre avec lui. Ne prenons pas aisément notre parti, de n'être pas d'accord avec le génie.

J'ai cherché à me compléter avec ce qui ne me faisait pas horreur ; à m'harmoniser, plus large et plus haut.

J'ai développé en moi le bon sens qui est très puissant dans ma famille et je suis content de savoir la portée qu'il faut lui donner. Descartes pensait (d'après Boutroux) qu'il nous vient de Dieu, qu'il ne peut pas nous tromper, parce que Dieu ne saurait nous tromper.

Le bon sens, je l'ai employé à retenir le bon. J'écoutais les meilleurs à la Chambre et secrètement je les aimais. Je ne le disais guère ou rien que d'un mot. (Cela par *fausse* idée de l'impuissance à se faire entendre.) Mais je faisais mon être intérieur. Je portais au dedans de moi-même un trésor.

Mon bon sens est de Dieu.

Que parlais-je tout à l'heure de colonnes brisées? Le Temple est debout : c'est l'œuvre de Barrès, seulement caressée d'une lumière nouvelle. Un témoignage posthume, inachevé et par là même moins récusable puisqu'il n'a pas reçu l'arrangement de la composition et du style, nous montre que cette œuvre fut collée à la vie et à l'âme. Aucun dilettantisme artificiel : Barrès s'est donné lui-même avec ses faiblesses, ses retours, ses passions, sa race, sa force immanente et son pays. Il est

parti d'une petite ville de chez nous, d'une famille ancienne et modeste comme nous en connaissons, il a dû faire son chemin et, quand il a pris les mauvais chemins, chers à la jeunesse, ce fut avec la certitude de ne pas s'égarer. Car il a reconnu que le bon sens — qui maintient dans la vie les individus comme les nations et qui fait gagner les batailles (demandons-le à Joffre et à Foch) — est une chose divine. Toutes les audaces, il les a connues. Et il les a dominées. Le grand rôle de Barrès dans les lettres contemporaines, ne serait-il pas d'avoir élargi les destinées individuelles, d'avoir soulevé le poids des devoirs monotones et mornes, devoirs civiques et devoirs militaires, avec les ailes de sa poésie, pour la conservation de la race? Il a écouté toutes les musiques de perdition avec l'idée bien arrêtée de ne pas se perdre. Dans la forêt le plus grand arbre est le plus secoué des vents, mais il a les racines les plus profondes...

IV

LES MÉMOIRES DE BARRÈS (I)

C'était la grande œuvre qu'il réservait pour la fin de sa vie. Toujours il y avait pensé. Il en avait accumulé les matériaux dans cinquante cahiers écrits au jour le jour, dès qu'un événement public ou privé ouvrait en lui la source de la méditation ou du lyrisme. Elle jaillissait, cette source, à n'importe quelle heure, en promenade, à la Chambre, la nuit quand le sommeil le fuyait, soit qu'il fixât des figures, *leurs figures*, soit qu'il s'entretînt avec les arbres de Claude Gelée, soit que le silence et les ténèbres le missent en face de lui-même et du mystère de la vie et de la mort. Quand il atteignit sa soixantième année — l'avant-dernière de sa trop courte carrière — son dessein se précisa. Il lui parut que l'heure était venue d'ordonner cette matière, de lui donner son sens général, ou plutôt d'y puiser la vérité sur sa destinée. Une destinée s'ins-

(1) Écrit à l'*Écho de Paris* le 2 octobre 1929 à l'occasion de la publication des *Cahiers*.

crit dans ses préparations. « Sadi, écrit-il du poète persan, — le seul auteur qu'à certains jours, en vieillissant, je trouve plaisir à lire, un La Fontaine dont les marges ne sont pas maculées, ni les couleurs ternies par les doigts de notre enfance scolaire, — raconte que cette rivière irrésistible, au début de son cours et quand elle écartait les roseaux de sa source, en quelques coups de pioche, on la pouvait détourner... Quels sont les coups de pioche qui m'ont détourné de la voie la plus probable et d'être notaire, médecin, ingénieur, fonctionnaire? (*L'Enfance des hommes célèbres.*) » Et il s'en va, cherchant les coups de pioche. Mais ne les a-t-il pas donnés lui-même?

L'existence de ces Cahiers, nous la connaissions. Je les avais vus dans la grande armoire lorraine de son cabinet de travail à Neuilly. Mme Barrès m'avait communiqué l'un ou l'autre, celui où il médite sur la mort de sa mère, celui où il conte les impressions de son voyage en Égypte. J'en avais cité des passages lorsque j'allai inaugurer à Marseille la plaque apposée par la Compagnie des Messageries en souvenir de son *Enquête aux pays du Levant*, lorsque j'allai à Pau inaugurer l'allée qui porte son nom. Surtout M. François Duhourcau avait été autorisé à les connaître tous et, à l'occasion du monument de Sion, il avait publié son

livre, *la Voix intérieure de Barrès*, écrit religieusement avec leur contenu. Mais nous étions quelques-uns à penser que leur publication intégrale servirait la gloire de Barrès en la rapprochant de nous, et nous intercédions auprès de Mme Barrès et de son fils Philippe, l'auteur de *la Guerre à vingt ans*, pour obtenir de leur vigilance et de leur piété cette publication.

Je ne méconnaissais pas la force de leurs objections. Barrès n'aimait que les livres achevés. Dans ce sens, et dans tous les sens, *le Mystère en pleine lumière* et *Nos maîtres* ont de quoi satisfaire sa mémoire. Les cahiers ne sont que des fragments ; des phrases même y sont laissées en suspens. Paul Bourget, qui fut son plus grand ami littéraire, préfère le silence personnel qui a tant de grandeur. C'est l'école de Taine : rien de soi, tout dans l'œuvre. L'œuvre seule est vérité, bien plus que les correspondances et les journaux intimes presque toujours mensongers. Tant que la plume de l'auteur n'a pas écrit le mot « fin », l'ouvrage lui appartient, et à lui seul.

Mais les temps ont changé. Nous sommes aujourd'hui lancés à la recherche du fond humain le plus secret, le plus ténébreux, celui des nappes souterraines, celui du subconscient et des empreintes primitives. Il arrive parfois qu'un cri échappé sous le coup direct du malheur ou du bonheur soit plus

révélateur que tout un livre forcément travaillé et arrangé. L'ébauche peut éclairer sur le caractère et l'intimité du sculpteur plus que la statue. Nous désirons de surprendre un Barrès inquiet de lui-même, dévêtu par lui-même. Il n'y a pas là, quand il s'agit de grands hommes de cette taille, une mesquinerie ni cette envie qui pousse tant de médiocres à diminuer le génie, mais seulement un appétit humain plus vif et plus ardent. Qui donc prétendra que la multitude des dessins de Léonard que l'on voit à la Bibliothèque ambrosienne de Milan — notes qu'il prenait sur ses carnets en les arrachant à la vie en marche — ait nui à sa réputation? Et ne l'a-t-elle pas au contraire servie? J'ai comparé ces carnets de Barrès aux ébauches sans nombre de Léonard de Vinci ou d'Holbein.

Mme Barrès et Philippe Barrès ont cédé à nos objurgations. Les Mémoires, à vrai dire, sont distincts des carnets. Eux aussi ne sont que des fragments. Barrès les avait réunis sous une même couverture. Tandis que les cahiers se rapportent à telle ou telle époque de sa vie, il a, dans cette série intitulée plus spécialement *Mémoires*, parcouru d'un coup d'œil, comme s'il était en avion au-dessus de ses terres, l'ensemble de sa destinée. Il y va de l'enfance à la fin, des années de collège à sa vie politique. Et, de cette destinée, il

donne même sommairement les thèmes principaux. En sorte que les *Mémoires* — simples esquisses eux aussi — peuvent servir d'ouverture à la publication des Cahiers. On y entend les *leit motiv* qui reviendront sans cesse. Comme dans l'œuvre wagnérienne, tout le drame est posé dans le prélude.]

Quels sont donc ces thèmes principaux? Les origines d'abord, la puissance de la Lorraine natale. Les musiques entendues à l'âge où le cœur est tout frémissant et qui ne seront jamais oubliées. Quelques impressions de lectures, le rythme obscur des *Psaumes de la pénitence*. L'approche des grands hommes et surtout de Victor Hugo. Le goût de l'action politique. Après sa première élection de Paris, il s'en va à Domrémy chercher l'unité de sa vie et de son âme. Où dépensera-t-il ses puissances d'action? Peut-être dans sa lutte pour les Églises, dans sa *Chronique de la guerre*. Sûrement dans la recherche constante des forces de spiritualité et de sécurité.

Sa mort prématurée nous a fait perdre une œuvre qui eût égalé les *Mémoires d'outre-tombe*. Qu'on en juge par des musiques comme celle-ci :

« Cette eau lente d'octobre au ras des prairies, sous une arche de pierre, c'est beau comme un oi-

seau qui plane sous un immense ciel gris. Tout mon passé m'assiste et mes sentiments essentiels m'entourent sans me faire souffrir. Je n'ai rien près de moi que mes morts, des êtres enrichis par mes songeries... »

LE SOUVENIR
DE RENÉ BOYLESVE



LE SOUVENIR DE RENÉ BOYLESVE

I

L'ADIEU A RENÉ BOYLESVE (I)

16 janvier 1926.

Un de ces soirs de décembre, — si proche de nous et tout à coup reculé, — comme je rentrais avec lui dans notre lointain quartier, ainsi qu'il nous arrivait fréquemment au retour de l'Académie ou de quelque maison amicale, je lui disais : « Mon cher Boylesve, si je reprends un jour ma plume de critique, j'écrirai une étude sur vos beaux livres dont tout le monde ne sait pas tout le sens. Je l'intitulerai, pour être agréable à notre confrère Henri Bremond, sensible au jeu des syllabes musicales : *Du jardin de Courance au jardin de Passy...* — Ne tardez pas trop, » me répliqua-t-il, avec ce

(1) Paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} février 1926.

gentil sourire qui illuminait son mélancolique et beau visage, pareil à un portrait de Clouet, à quelque effigie de Ronsard, gentilhomme vendômois.

Et voici que j'écris cette étude sous forme d'adieu. Je m'excuse par avance de la trop insuffisante esquisse : comment sitôt parler de mon ami perdu avec le calme et la lucidité convenables ? Un jardin de Touraine avait offert à ses yeux tout neufs les fleurs et les fruits, et les saisons par surcroît. De sa retraite de Passy, combien de fois ses regards désenchantés suivirent-ils la naissance et la chute des feuilles de ses chers marronniers ? Entre les rappels de *la Becquée* et de *l'Enfant à la balustrade* et les *Souvenirs du jardin détruit*, son existence d'écrivain a coulé, de la solitaire enfance où il apprit « la saveur des choses, du jour et de l'ombre, du temps, éternel passant, et de la mort perpétuellement suspendue », jusqu'à l'âge mûr, où cette saveur prend un goût de cendre quand le désir ne s'en contente plus. Notre dernière conversation, — c'était hier, — fut sur le symbolique paradis terrestre, où l'amour avait fait entrer l'homme et la femme et d'où l'amour les fit chasser, car la passion porte en elle ce qui crée et ce qui détruit, et il s'exaltait sur le divin jardin abandonné. Mourant, de sa voix grave et de sa main effilée aux gestes qui modèlent, il évoquait encore un

invisible jardin aux proportions modestes, mais avec de beaux arbres. Plus tard, dans quelque parc, son buste, sur une stèle cachée par des plantes grimpantes, sourira aux amoureux qui ne se cachent pas de lui pour s'embrasser, ou à quelque jeune femme assise et absorbée par sa lecture, et ce sourire, moitié complice, moitié railleur, semblera dire : « Prenez garde... »

Il savait que je l'admirais et que je l'aimais plus encore. Nous nous étions rencontrés il y a plus de trente ans au quartier Latin. Chacun de nous sentait son pays natal. (Le mien est âpre et sévère, avec des douceurs inattendues.) (Le sien est harmonieux et délicat, avec des nuances qui parfois l'assombrissent.) C'était le temps où le naturalisme était mort, où le symbolisme agonisait. Il n'y avait plus ni écoles, ni cénacles, ni règles. Le règne de la liberté exige de plus étroites disciplines intérieures. Il se fit les siennes avec la subordination au vrai et le souci de la perfection. Déjà il désirait de donner à ses œuvres ce caractère sacré, défini par Alfred de Vigny, « que doit donner la présence divine du vrai, ce caractère qui fait venir des larmes sur le bord de nos yeux lorsqu'un enfant nous atteste ce qu'il a vu ». Mais la poésie qui chantait en lui depuis que ses yeux s'étaient posés sur les parterres de Courance, était-elle aussi vérité? Il découvrit alors ce qui est le secret de

son art, et peut-être de l'art : que la vie a, comme Janus, deux visages, l'un sérieux et souvent pathétique, l'autre railleur. Deux visages qui se superposent comme des masques, deux visages qui se confondent comme si les masques étaient entrés l'un dans l'autre, deux visages qui n'en font qu'un en réalité. Et il ne cessera plus de regarder le mobile visage de la vie pour y surprendre les deux expressions entremêlées, douleur et joie, noblesse et cruauté, candeur et perversité, éternelle confusion de la tragédie et de l'ironie.

La même ferveur de littérature nous exaltait. Il habitait boulevard Saint-Michel et moi boulevard Saint-Germain, lui sous les toits, et moi sur une cour, mais plantée d'un arbre et peut-être de deux. Il me disait : « Vous courez trop vite... » Je tâchais de lui inspirer confiance en lui-même, car le doute, déjà, était son tourment. Ainsi lui arrachai-je la promesse de publier *Sainte-Marie-des-Fleurs* dont il n'était pas satisfait. Puis je dus quitter Paris. Mais *la Revue hebdomadaire* m'avait chargé de la critique. Il m'a été infiniment doux de retrouver un de mes premiers articles où j'affirmais que de tous les romanciers de la nouvelle génération, — celle qui n'avait pas alors trente ans, — aucun ne me paraissait plus assuré de la gloire que l'auteur de *Sainte-Marie-des-Fleurs* et du *Parfum des îles Borromées*. « Il a, disais-je, ce

qui fait les grands écrivains : le don de retenir, des actes humains et des spectacles de la nature, ce qui est essentiel et permanent. » Cependant il ne mêlait pas encore sur le même visage les deux expressions en apparence contradictoires. *Sainte-Marie-des-Fleurs*, c'était la transfiguration par l'amour de deux êtres ardents et simples : « Tout passera, mais la qualité de notre amour aura fondé un culte au dedans de nous, contre quoi rien d'humain ne prévaudra jamais... Adorons notre amour. Préférons à nous-mêmes cet amour... » Mais cet amour se corrompt, et c'est le thème du *Parfum des îles Borromées* : « Il contient le mensonge et la trahison, à ce point que l'on s'y trahit l'un l'autre jusque dans l'étreinte. » — « O grâce lascive qui donne du charme au mal même ! » disait Shakspeare. Grâce lascive, qui trop souvent change la nature de notre amour, car c'est le même qui porte les deux masques.

Ces œuvres de jeunesse, avec le méphistophélique *Médecin des dames de Néans*, avaient de la jeunesse son impureté de torrent. La source transparente où René Boylesve vit se refléter, clairement cette fois, l'image de la vie, coulait au bord du jardin de Courance, mais il ne l'avait pas tout de suite aperçue. L'ironie et le tragique se frôlent, se touchent, se confondent dans *Mademoiselle Cloque la Becquée*, *l'Enfant à la balustrade*, *le Bel Avenir*.

Romans provinciaux, a-t-on écrit des premiers, parce que les décors et les types ont l'effigie de nos petites villes, mais qui contiennent en miniature la pauvre humanité, idéaliste comme Mlle Cloque, pratique comme la tante Félicie Planté, médiocre et grise comme les personnages secondaires, si exacts, si plaisamment et sympathiquement observés, sensible et toujours en mouvement comme l'enfant penché au balcon.

Dans un essai sur Marcel Proust, M. Edmond Jaloux apparentait l'auteur d'*A la recherche du temps perdu* aux écrivains des seizième et dix-septième siècles, dont le grand esprit qui les anima, disait-il, « n'est pas seulement un esprit d'ordre, de mesure, de discipline, mais une certaine façon, à la fois tragique et ironique, de voir le monde, accompagnée d'une magnifique leçon de sagesse ». Toujours le double visage. René Boylesve portait l'empreinte de la même parenté, avec un souci plus exact de la langue. La « magnifique leçon de sagesse », elle est partout dans son œuvre, même quand elle y paraît le moins, même au fond du libertinage des *Leçons d'amour dans un parc*, où le plaisir est chassé après s'être un peu trop étalé. Il s'est permis toutes les libertés, sauf contre l'ordre qui est la condition de toute vie sociale. Ne lui subordonne-t-il pas l'amour lui-même, dans *Mon amour*, dans *le Meilleur ami*, dans *la Jeune*

filles bien élevées et *Madeleine jeune femme*, qui sont les plus sensibles de ses ouvrages? Et dans la préface de ce dernier livre, ne définit-il pas le roman : « une invitation à réfléchir sur la vie loyalement, profondément s'il se peut, et fût-ce avec amertume et difficulté? »

La guerre éprouva ce nerveux qui désirait de servir et n'en avait pas la santé et qui avait besoin de soleil et d'un peu de douceur de vivre. Son œuvre en porta quelque temps les traces. Elle a quelque chose de plus dépouillé, de plus desséché, de plus contracté dans *Tu n'es plus rien*, où la peine individuelle se perd dans le malheur collectif, dans *Élise* sur l'impuissance de l'amour, réduit à lui-même, à procurer le bonheur. Mais elle recommençait de s'épanouir en courts drames passionnés avec *Je vous ai désirée un soir* et les *Souvenirs du jardin détruit*. Elle se serait épanouie mieux encore dans le roman inachevé qui devait porter ce titre poignant : *C'est une chose finie...* De plus en plus il voyait grandir l'ombre du destin. Il soumettait la passion à l'antique *fatum*, la passion inévitable dont le terrible pouvoir broie et brise, et c'est pourquoi il faut tant de forces religieuses et sociales pour lui opposer une digue. Mais, tandis que les anciens faisaient de la fatalité une force extérieure, dont nous pouvions apercevoir la menace, n'avons-nous pas reconnu que nous

la portons en nous-même, dans notre cœur, notre cerveau et nos sens dès qu'ils sont touchés?

Il n'avait pas achevé sa journée. Son intelligence croissait avec l'expérience de la vie. Elle atteignait ces hauts plateaux où l'air est tantôt léger et tantôt irrespirable. Interrogé sur les raisons qu'il avait d'aimer Pascal, il avait donné hier encore une réponse dévorante qui exaltait les *Pensées*, « dont je sens, disait-il, toute ma poitrine vibrer et résonner comme une cloche religieuse. » Sa conversation, discrète et pleine de sens, était zébrée de ces éclairs.

...Je l'avais vu pour la dernière fois, sur son lit de parade, la tête redressée, le visage aux traits si purs, si nobles, allongé par la calvitie et la fine barbe en pointe, et paré de cette majesté sereine qui surprend chez les grands tourmentés. Revenu chez moi, je résolu de veiller avec son esprit, ne pouvant me décider à le quitter. Je cherchai son rayon sur ma bibliothèque. Dans chacun de ses livres rangés, n'étais-je pas sûr de le retrouver? car il ne s'est jamais menti. Lequel prendre pour lui restituer la parole? Je choisis sans hésiter *Mon amour*. C'est un mince livret, mais qui contient tant de choses! Il en est tout frissonnant, comme un arbre chargé de fleurs au printemps et pour qui l'on redoute la gelée. La gelée, c'est l'indifférence. Je vis apparaître Mme de Pons dont le

genou pointait sous la robe claire d'été. Mais je savais qu'elle devait un jour s'en aller. « Ce n'est pas l'impérissable qui nous émeut : notre cœur ne se donne qu'à ce que le temps blesse d'heure en heure. » Enfin ce fut lui que je reconnus à travers le voile de la fiction. Je le reconnus à la visite aux jardins de Langeais et de Courance, et surtout à son besoin de tendresse : « Comme un malade qui sent ses jours comptés, j'ai éprouvé le besoin de revoir le pays où je suis né, où j'ai vécu ma première jeunesse, et que j'ai quitté depuis plus de vingt ans. Ce qui m'amène ici, parbleu ! je le sais : c'est d'amour que j'ai besoin ; je meurs du désir que quelque chose, à défaut de quelqu'un, m'enveloppe d'un certain air de tendresse, et je nourris l'illusion qu'un pan de mur, une terrasse, un vieux jardin, ou la rivière qui coule au pied de ma petite ville, vont s'émouvoir à mon aspect chagrin !... » Cependant il entre au cimetière où reposent les trois femmes qui ont veillé sur son enfance. Et dans l'émotion de ce retour, voici que, devant les choses, plus difficiles à tromper que les hommes, il s'interroge sur l'usage qu'il a fait de la vie : « Je tremble devant un morceau d'écorce rugueuse, une vieille pierre, le miroir bourbeux de l'eau : enfin n'ai-je produit aucune beauté, aucun bonheur ? N'ai-je du moins donné au monde aucune émotion nouvelle ? »

Mon ami, ne soyez plus inquiet. Oui, vous avez apporté une émotion nouvelle. Personne ne vous lira sans ressentir le goût et la menace de l'amour, et partant son sérieux et son importance. N'est-ce pas ce que vous souhaitiez? Le visage de la vie est ironique et tragique ensemble. Vous nous tendez le miroir où nous nous regardons quand vous êtes apaisé...

II

LE LYRISME CLASSIQUE (I)

Dans ces *Feuilles tombées* que publient, avec une très belle préface de M. Charles Du Bos, les Éditions de la Pléiade pour l'anniversaire de sa mort, et qui sont extraites des cahiers de son Journal intime, notre cher René Boylesve notait en 1912 : « Je suis un lyrique détourné de sa voie. Je ne fais que me chanter moi-même d'une façon timide sous le couvert de figures auxquelles je donne des noms. Mes romans sont mes haines, mes mépris, mes aspirations, mes désirs et mes rages. » Et ailleurs, il se définissait encore : « Je souris quand on m'appelle romancier d'observation. Je ne suis pas observateur. Je n'observe jamais rien. Je suis ému. Et de cette émotion, joyeuse ou douloureuse, naît en moi l'invincible besoin de m'exprimer, la plupart du temps, sous forme de fiction. La fiction, quoi qu'on en pense, parle plus franchement que le rapport historique des faits : elle ramasse la

(1) *Figaro* du 13 janvier 1927.

multitude des faits et nous les verse de haut en pluie bienfaisante. Mon émotion, c'est la réalité convertie en poésie : petit miracle ni très commun, ni tout à fait rare ; mais les causes de mon émotion, si l'on y prend garde, quelles chétives choses, quelles misères, quels infiniment petits !... »

N'est-ce point là ce qu'on pourrait appeler le lyrisme classique, pour l'opposer au lyrisme des romantiques qui déchirent les voiles de la fiction, se montrent constamment eux-mêmes et substituent leur personne à l'humanité ? Un Racine, avec ses douleurs, ses désirs, ses ardeurs de tendresse, se soulage en créant Bérénice et Phèdre, Atalide et Roxane. Un Molière accuse les mensonges sociaux à travers *Alceste* ou *Tartuffe*. Un Pascal poursuit Dieu à travers les sommets, les précipices et les trous des *Pensées*. Mais toujours ils substituent l'homme à leur personne. Ils ne livrent d'eux que la partie humaine où se perdent les chétives choses particulières, les misères, les infiniment petits, où tout cela se perd dans l'abîme de notre cœur.

Dès lors, combien il apparaît fragile de chercher une confession dans l'œuvre d'un écrivain de cette race ! René Boylesve a jeté ses souvenirs d'enfance dans *l'Enfant à la balustrade*, dans *la Becquée*, dans *Mademoiselle Cloque* ; mais ils sont devenus objectifs par la création de l'œuvre d'art.

Lui-même va nous expliquer par quel mécanisme, ou plutôt par quel pouvoir d'enchanteur. « En un sens, écrit-il dans son Journal, la littérature est bien plus que la vie, puisque, chez certains — comme moi — le fait d'écrire me fait passer à un état d'activité, d'intelligence, de passion même, qu'ils n'atteignent pas dans la vie. » Retenons surtout ces deux mots : de *passion même*. Ailleurs : « Aimer, c'est moins subir le charme d'un être que le créer. L'amour est tout imagination, illusion. » Marcel Proust n'a-t-il pas dit pareillement que nous fournissions toute la matière solide de la personne aimée — ce Marcel Proust que René Boylesve avait relu tout entier, d'affilée, comme il faut lire Balzac, pendant une de ses dernières saisons d'été, à l'Ermitage d'Évian — lecture qui l'avait presque désespéré, me dit-il, car il y voyait une fresque de la vie contemporaine qu'il eût souhaité d'écrire, comme s'il ne nous avait pas donné la sienne, avec un autre art moins aigu peut-être, mais plus large et chargé des odeurs de la terre plus que des parfums de la ville. Mais voici le développement qui va nous éclairer : « L'aphorisme des Goncourt : « En littérature, on ne fait rien que ce qu'on a vu ou souffert, » est une des opinions les plus erronées qui soient. Les Goncourt, comme les hommes de leur temps, croient que l'homme de lettres n'est qu'un témoin vigi-

lant, zélé, doué de mémoire et d'expression. Ils méconnaissent totalement le rôle de l'imagination en art. Et ce rôle est si considérable qu'on n'est pas loin de la vérité en affirmant qu'il est tout. Il y a l'information de l'imagination comme il y a l'émotion de l'imagination. La première n'est que la servante qui va aux provisions. La grande dame, c'est l'autre. Quand l'imagination est nourrie et commence à s'animer, l'art commence... »

Ce rôle de l'imagination en art n'est peut-être pas d'inventer, mais de transposer. Les *provisions* fournies par le réel se modifient sur la table où elles sont servies. Ce sont les mêmes pourtant. Mais sont-elles encore les mêmes quand elles ont passé dans le sang et dans l'humeur? L'art, c'est de transcrire son expérience ou son rêve de la vie, non avec des faits réels seulement, mais avec le dedans de ces faits réels dont l'enveloppe n'importe plus, avec ce qui a jailli en nous du choc avec le réel — ce réel pouvant disparaître après avoir provoqué en nous des images différentes.

Ainsi, rien n'est-il plus vain que de chercher les aventures d'un écrivain dans ses livres. Ce sont ses livres qui sont les aventures réelles de sa vie. Si l'on peut retrouver l'écho d'un amour déchirant dans *Sainte-Marie-des-Fleurs*, le plus beau livre d'amour de René Boylesve, le plus achevé, le plus poignant, *Mon amour* lui donna la Bérénice dont

il avait besoin pour souffrir. Il y a, dans le Journal, une indication bien curieuse sur Mme de Pons, l'héroïne de ce poème romanesque. Mme de Pons lui appartient tout entière. Il m'a dit plus d'une fois qu'il avait apaisé dans *Mon amour* un besoin de tendresse qui le dévorait. Plus tard seulement, il a pensé qu'elle existait peut-être. Il lui avait donné une existence future. Atalide est bien devenue Mlle Aïssé.

Ce qu'il faut retenir de ce Journal intime, c'est le mélange très dix-septième siècle d'une sensibilité suraiguë et d'une admirable lucidité d'esprit. Que nous voilà loin du lyrisme romantique qui s'irrite contre la société et devient si aisément anarchique ! Chez Boylesve, jamais une attaque contre les disciplines sociales, mais une horreur invincible du désordre, le goût de « faire partie d'un grand concert qui joue une certaine musique et point telle autre », une certaine musique, la nôtre ; un sens de l'honneur qui le fait bouillonner. Un soir, chez M. Victor Margueritte, il s'irrite contre nos démocrates qui ont entrepris d'anéantir le rôle de l'Honneur dans nos mœurs, dans notre moralité, dans notre intelligence. Et rentré chez lui, il note sur ses cahiers cette page qui le relie aux grands moralistes français :

« La vérité est qu'il y a deux mondes, l'un ancien, formé par le catholicisme et aussi par la cul-

ture des lettres et de l'histoire, pour lequel la conception du monde est éclairée par une idée morale. L'autre est constitué par un peuple qui, d'abord et avant tout, veut vivre, mais à qui on a promis la jouissance matérielle, et par une portion de la société adonnée à la jouissance immédiate de la vie. L'un semble vieux ; l'autre jeune. L'un est moins avide de vivre, parce qu'il a vécu, par ses pères, par ses souvenirs, par sa culture, et parce que, peut-être aussi, pour lui, la vie n'est-elle pas qu'un assouvissement de passions, mais bien plutôt une contrainte, la vision constante d'un sacrifice nécessaire. L'autre ignore la contrainte et la jouissance matérielle a l'attrait de l'orgie. Aucune idée ne le bride. Des trois freins qui ont donné sa forme, sa conscience, son âme et sa viabilité même au vieux monde, Dieu est rayé, la patrie est rayée, la famille est rayée : l'individu reste seul pourvu de ses instincts auxquels il faut joindre la haine qu'on lui prêche chaque jour contre le monde adverse présenté comme l'ennemi... »

Ce conflit des deux mondes, il l'avait traité, jeune, dans *Mademoiselle Cloque*. On y peut deviner où allait ses préférences. Mais le vieux monde lui paraissait alors voué à la mort. Voici qu'il s'apercevait que le nouveau n'est pas viable, ne dure que par la persistance, même niée, même cachée, des principes de l'autre, comme de bons

matériaux assurent une certaine résistance à une demeure mal bâtie. Ainsi, dans son Journal intime, se découvre ce lyrisme intérieur qui, s'objectivant dans l'œuvre d'art, devient le lyrisme classique.

III

UN AN APRÈS LA MORT DE RENÉ BOYLESVE (I)

Janvier 1927.

Je viens de causer avec lui, comme il y a plus de trente ans au jardin du Luxembourg où cet amateur passionné des arbres et des fleurs aimait dans notre jeunesse se promener, s'asseoir ou s'accouder aux balustrades, comme ces dernières années quand nous dînions ensemble au Café de Paris ou au Bois de Boulogne et prolongions la conversation jusqu'à des minuit avant de regagner notre calme Passy nocturne. Ses fidèles ne l'ont pas abandonné dans la mort. Pieusement M. Gérard-Gally, chargé par lui de sa vie littéraire posthume, a rassemblé ses œuvres inédites et entr'ouvert les cahiers de son journal intime avec ce tact et ce scrupule qui étaient dans la manière de son maître ; M. Jean-Louis Vaudoyer, dans sa collection du *Portrait de la France*, a publié la *Touraine* où il a réuni, après une exquise conférence

(I) *Candida*, 20 janvier 1927.

prononcée aux *Annales* (on y entend « le langage nuancé des paysages sans éclat »), les contes des *Nostalgiques* qui sont les impressions d'une enfance surchargée d'émotions et quelques pages des *Feuilles tombées*; de ces *Feuilles tombées*, titre donné par lui-même à son journal, M. Charles Du Bos tire aujourd'hui, aux éditions de la Pléiade, un premier recueil précédé d'une préface qui est un portrait nuancé, délicat et presque tendre de l'auteur de la *Jeune fille bien élevée* et de *Madeleine jeune femme*. Grâces soient rendues à ce chœur fervent qui nous fait entendre, sous les symphonies que nous connaissions, la musique intérieure de l'œuvre !

Aux conversations mortes, voici que succèdent, selon le mot de Charles Du Bos, ces conversations que René Boylesve tenait avec lui-même. Il avait besoin de la solitude pour se livrer et se reconnaître. « Je n'ai jamais d'exaltation en compagnie, a-t-il noté dans ses cahiers. Je ne suis poète que dans la solitude. » Il le devenait aussi quand il se sentait en confiance avec un ami et quand ce grand passionné se heurtait à ces problèmes de l'art et du cœur qui bouleversaient sa vie et qu'il jugeait avec une si extraordinaire lucidité. Je crois entendre encore sa voix grave aux sonorités de violoncelle, je crois voir s'agiter sa main, sa belle main nerveuse aux gestes de sculpteur qui caresse

la matière avant de la pétrir, et briller ses yeux tristes éclairés d'or où se jouait l'ombre avec la lumière.

A propos de ce Rainer Maria Rilke, qui vient de mourir, M. Edmond Jaloux écrivait : « Il y a dans une œuvre deux éléments distincts : il y a l'œuvre et il y a l'homme qui l'a écrite. Certaines œuvres se suffisent à elles-mêmes ; admirables ou imparfaites, elles ne contiennent aucun mystère central. Mais d'autres, aussi admirables ou aussi imparfaites que les premières, nous donnent à entendre que celui qui les a conçues ne s'est pas entièrement livré en elles — pas entièrement défini — et il nous offre à rêver sur sa personnalité propre. Si cet écrivain est mort, nous ne pouvons le lire sans souhaiter connaître sa vie — s'il est vivant, le rencontrer... » J'aime ces critiques de M. Edmond Jaloux qui vont loin dans l'analyse par les habitudes psychologiques du romancier. Cependant, je ne crois pas que les éléments soient distincts. Une œuvre est limitée à elle-même comme l'éclat de la lumière électrique, parce que l'auteur n'y a pas mis et n'y pouvait mettre son frémissement intérieur. Elle peut briller, elle peut être achevée, elle est sans prolongements. Ou bien elle a gardé ce mouvement de la flamme qui monte et descend et fait courir des ombres, non que l'auteur n'ait

pas tenté de se livrer en elle, mais toujours quelque chose de nous échappe aux limites de l'expression, le mystère central, notre cœur. La première peut nous plaire comme un bibelot, comme un meuble précieux, comme une forme plastique aux contours harmonieux, seule la seconde recevra nos rêveries et nos confidences.

C'est à celle-ci que pensait Boylesve lorsqu'il définissait le roman une invitation à réfléchir sur la vie. « Certains romans, dit Marcel Proust, sont comme de grands deuils momentanés, abolissent l'habitude, nous remettent en contact avec la réalité de la vie... » Abolir l'habitude, présenter le miroir où chacun se regardera, n'est-ce pas s'inscrire dans la ligne de nos grands moralistes, les Montaigne, les La Bruyère, les La Rochefoucauld et Pascal? N'est-ce pas là tout l'honneur du roman, en y ajoutant cette poésie latente, éparse, mélancolique de toutes les vies possibles, irréalisées, essayées, manquées, perdues ou inassouvies? Constamment je relève dans ces *Feuilles tombées* le sens du *mystère central* : tantôt c'est pour déclarer que la vérité, l'honnête vérité, a quelque chose d'auguste, tantôt c'est pour faire dépendre l'art de « la qualité de l'émotion intense qu'un être éprouve ». Ou bien il s'élève contre la conception de l'art pour l'art, « parce qu'on entend généralement par là que l'art né de l'art même n'a pour

fin que lui-même. Mais l'art ne naît pas de l'art. L'art naît de la collaboration amoureuse de notre inconscience d'une part, et, d'autre part, de la vie... L'art viable ne vient pas du temple ; il vient de la rue et s'achemine vers le temple... » Il n'a fait lui-même que puiser dans le fond humain. L'art qui trouve en nous ses prolongements est comme une sorte de transfusion du sang. Nous sentons courir en nous le chaud liquide rouge qui nous communique une sorte de vie nouvelle, la vie de l'auteur, en même temps que la nôtre enrichie.

Comment lirai-je, sans un battement de cœur, ces pages des *Feuilles tombées* qui me rappellent tant d'heures anciennes? Celle-ci, par exemple, sur le jardin du Luxembourg :

Voici l'endroit où j'ai goûté dans le plus pur recueillement l'heure qui passe. C'est au jardin du Luxembourg, sur la terrasse des Reines de France, entre un vase contenant des géraniums grimpants et un arbre d'aubépine, contre la balustrade circulaire d'où l'on a la vue si belle sur le parterre fleuri, sur le grand bassin, sur les panaches, au loin, des marronniers à la Watteau, et sur ces magnifiques platanes en lamelles d'or qui augmentent la gloire du soleil couchant, l'été, près des tours de Saint-Sulpice. Tous mes espoirs et toutes mes déceptions, toutes mes chimères, toutes mes douleurs, le peu d'intime bonheur aussi que j'ai eu, c'est là que je suis venu, chaque soir, en répéter grain

à grain, comme un rosaire, l'expression ardente et désespérée. Car même mon plus vif plaisir est tourné aussitôt en tristesse. Et j'aime mieux la forme des choses qu'un visage : elle sait me plaire et elle ne me juge point ; surtout elle ne m'a jamais dit : « Tu exagères... » Oh ! comme il faut que je me sache seul pour bien sentir, c'est-à-dire pour sentir si fort que la traduction rigoureuse en paraîtrait insensée... Les soirs que j'ai vus tomber là, à l'arrière-automne, ne restera-t-il d'eux rien du tout que mon souvenir muet et cet étrange plaisir que j'éprouve en pensant à ces soirs finis, et qui se confond avec une douleur ? Mais si demain je ne suis plus, ce souvenir même sera évaporé... Je ne me révolte pas contre la mort possible, mais l'extinction de cette flamme sensible que j'ai toujours vue briller à côté de moi me terrifie comme la perte d'un de ces êtres tels qu'il y en a et qui nous sont plus chers que nous-mêmes.

Tout dans cet aveu sort du cœur pour atteindre le cœur. En vérité, si quelque jour que je désire prochain on élève à René Boylesve le monument ou tout au moins le buste que sa gloire exige de notre gratitude, faut-il lui donner un autre asile — jardin du Ranelagh, cimetière de Passy ou allée de La Haye-Descartes — que ce jardin du Luxembourg où flottent ses désirs et ses rêves de jeunesse, dix ans de sa vie la plus sensible, avec tant d'autres rêveries adolescentes ; tant et tant que l'air en a gardé le parfum ? Il y revient ailleurs encore, avec un souvenir plus tendre : « Un jour j'ai arpenté

d'un pas vainqueur ce même gravier en me disant :
 « Je ne reconnais plus rien, personne ne peut me
 « reconnaître... » C'était au retour d'une période
 de vacances où j'étais tombé pour la première fois
 sérieusement amoureux. »

Sur cette citation pareille à une strophe, je veux
 ce soir méditer. Car je mêle ce rappel du jardin
 du Luxembourg à une conversation sur *Sainte-
 Marie-des-Fleurs*. Mon amitié pour René Boy-
 lesve était neuve et ancienne ensemble. Elle avait
 des racines profondes et s'était ensuite rajeunie
 comme après une absence voilée de près de quinze
 ans. Je l'avais rencontré vers la fin de 1894 chez
 Jacques des Gachons. Il était plus âgé que moi de
 quelques années, et surtout il paraissait déjà mûr
 à cause de sa magnifique barbe assyrienne et de
 son air grave et délicat. Au restaurant, on le ser-
 vait le premier avec déférence. Mais dès lors il
 n'a pour ainsi dire plus vieilli. Et même quand il
 reparut après la guerre, avec son visage à la Clouet,
 comme il avait gardé sa silhouette élégante, par-
 faitement distinguée, il faisait jeune, d'une jeu-
 nesse un peu mélancolique et désenchantée. Son
 pouvoir de charmer avait changé, il n'avait point
 diminué. Et son intelligence enrichie paraît mieux
 encore sa parole. C'était alors le temps de *l'Er-
 mitage*. Maurras fréquentait le café Vachette avec

Moréas. Parfois Barrès traversait le pays latin. Peu après il fonda *la Cocarde* qui dura six mois. Boylesve y avait donné son premier roman, *le Médecin des dames de Néans*, que la disgrâce du journal amputa et qu'il ne voulut publier nulle part ailleurs avant de le donner en volume. Je m'étais lié avec lui si avant qu'il me confia le manuscrit de *Sainte-Marie-des-Fleurs* en m'avertissant qu'il ne pourrait publier ce petit livre trop intime et qui ne serait pas compris, et qui, si je me souviens bien, s'appelait alors *les Amants Blancs*. Or, c'est au jardin du Luxembourg que je le surpris un soir et lui rendis compte de ma lecture. Je l'avais dérangé dans son désir de solitude et je m'en étais bien aperçu, mais il me donna une revanche immédiate. Je n'avais pu lire sans piqure aux yeux ce roman tout baigné d'amour comme un pré envahi par une eau souterraine.

— Je ne vous le rendrai point, lui dis-je, que vous ne m'ayez promis de nous le donner.

Il résistait quand j'eus la chance d'ajouter :

— La fin, peut-être...

Sur cette réticence il m'apparut si joyeux que je m'en étonnai. La fin n'était pas la vraie. Il y avait alors un dénouement par la mort qui était plaqué. Il rétablît le véritable, plus douloureux, qui était écrit et que par pudeur il gardait : la rencontre des amants que le temps n'a pu séparer

et qu'il ne pourra pas rapprocher. Que je l'eusse deviné, c'était là une de ces intuitions qui le gagnaient aussitôt. Une autre, plus tard, lui devait plaire également. J'avais loué *la Becquée*, un de ses livres les plus forts, les plus mâles, solides et pleins sur la nécessité de maintenir — fût-ce durement — la terre et la maison, l'ordre en un mot, et puis subitement j'osai faire cette réserve : — Mais le livre est trop serré. Il faut de l'air. Pour connaître tous vos personnages, quand on a fini le livre on éprouve l'envie de recommencer afin de mieux fréquenter Félicie Planté et la troupe de ses parasites.

Je craignais de l'avoir peiné ou froissé, lui si sensible, et je le vis radieux.

— Il y a une première version, me dit-il : *les Bonnets de dentelles*, plus étoffée. Je l'aimais beaucoup. Mais Ganderax m'a conseillé de l'émonder. J'ai taillé.

M. Louis Ganderax était alors directeur de la *Revue de Paris*. Le souci de la perfection allait si loin chez Boylesve que le conseil d'élaguer l'a toujours trouvé prêt. Ce prodigue a pu passer pour avare. Et ce passionné pour calme et paisible. Dans ses *Feuilles tombées* ne recommande-t-il pas la possession de soi comme une nécessité? Le *frein* est à ses yeux la première qualité virile. Et d'ailleurs « celui qui domine la sottise humaine est modéré dans ses propos ».

Et puis je dis adieu à Paris. De chers devoirs me rappelaient chez moi. Le soir de mon départ, nous dînâmes ensemble au Vachette, mais il redoutait les gares. Des lettres suppléent mal à l'absence ; et, menant double vie de travail, j'écrivais peu. Tant de choses interviennent, silencieuses et voilées, qui rendent une amitié plus discrète, plus lointaine sans la briser, tandis que les explications et les jalousies ont bientôt raison de l'amour. Or, pendant la guerre, j'appris que nous étions candidats au même fauteuil académique, celui de Jules Lemaître. Je lui écrivis, de l'armée, que ce n'était pas possible et lui offris de changer de fauteuil. Je sus qu'il m'avait devancé. Du moins est-ce chez moi, pendant une permission, que Barrès eut l'occasion de lui promettre sa voix. Il fut élu le premier, et je lui écrivis que c'était justice. La guerre finie, nous retrouvâmes, comme naturellement, la confiante amitié d'autrefois, élargie seulement par la connaissance de la vie, par l'expérience de tous les sentiments périssables et le respect de ceux qui ne meurent pas. Si j'évoque ces épisodes d'intimité, c'est pour lui rendre un hommage plus discret, plus fidèle, plus douloureux aussi.

Je lis encore dans les *Feuilles tombées* cette réflexion : « Lorsque je songe à mon heure dernière, l'angoisse la plus pénible que j'éprouve, c'est de penser à la faculté d'émotion qui va périr avec

moi : j'ai la sensation que c'est une richesse, un trésor considérable jeté à la mer. » Il ne sera pas jeté à la mer. Ne l'avons-nous pas recueilli avec des mains ouvertes ? A notre dernière rencontre, il me disait avec ces réserves soudaines qu'il avait en parlant de lui-même, avec cette absence totale de fatuité, cette pudeur qui ne s'abandonnait que pour la vérité : — Je crois vraiment que j'ai senti, que je sens avec un élan intérieur exceptionnel... Mais il faut savoir le découvrir dans son art où le frein joue. Les *Feuilles tombées* aideront à le mieux connaître.

Je ne pourrai plus entrer dans ce jardin du Luxembourg, témoin de notre jeunesse, sans le chercher sur la terrasse des Reines de France, là où nous parlâmes de *Sainte-Marie-des-Fleurs*...

IV

APRÈS LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE (I)

Janvier 1928.

Le feu d'artifice est tiré. Les dernières fusées, si brillantes, retombent lentement sur Paris. Est-ce l'oubli, est-ce la gloire qui commence? En sortant de la séance de l'Académie, après avoir entendu les beaux discours d'Abel Hermant et d'Henri-Robert, je me suis fait conduire au dernier jardin de René Boylesve, le cimetière de Passy où il repose. La grille en était fermée, car déjà venait le soir. Je dus parlementer avec le gardien. Il voulut bien se laisser fléchir. Le tombeau considérable de Marie Baskhirtseff, à l'entrée de son domaine, l'a familiarisé avec la littérature. L'ombre de la charmante Marie, cueillie comme une fleur, à vingt-trois ans, par la mort plus avide que l'amour, m'ouvrit ainsi la porte et me précéda sans bruit

(I) *Figaro*, 29 janvier 1928. La veille, M. Abel Hermant, reçu à l'Académie française par M. Henri-Robert, avait prononcé sous la coupole l'éloge de son prédécesseur René Boylesve.

dans les allées. Elle faisait une tache claire parmi les cyprès et les tombes qui s'enténébraient. Discrètement, elle disparut comme je découvrais la grande dalle de marbre sombre où ne sont inscrits que ces mots : *René Boylesve, écrivain français* (1867-1926). Aucune indication d'honneurs, aucun rappel de titres : rien que ce titre-là, cet honneur-là, le plus beau, le seul dont il voulut se parer. Un mince parterre de buis et de bruyères lui compose une bordure naturelle, l'isole de tout voisinage. A peine apercevais-je les tours du Trocadéro qui prenaient, dans le crépuscule, un air avantageux de minarets orientaux. Si mes yeux quittaient le sol, oubliaient les pierres, je pouvais me croire dans un parc aux arbres trop rares. Car les bruits de la capitale s'atténuaient. Les pentes du Trocadéro et la paisible avenue Henri-Martin cernaient le cimetière, en faisaient un îlot perdu. Mieux que sous la coupole, à cause du silence et de la paix de l'heure, je pouvais retrouver ici mon ami.

Nous sommes si aisément dispersés que pour mettre en branle notre imagination il nous faut rechercher ce qui peut agir sur elle, une image, un portrait, tel lieu de la terre qui fut le témoin de nos émotions intimes, ou le voisinage de la mort même. C'est au jardin du Luxembourg que j'évoque le mieux le René Boylesve des premières années littéraires, du temps du symbolisme et de

l'Ermitage. Il aimait tant s'y promener. Il aimait y regarder passer les vierges folles du quartier Latin et suivre leurs petits manèges de ses regards tendres et ironiques ensemble. Un jour, il remarqua Maurice Barrès assis sur une chaise et qui considérait le coucher du soleil parmi les grands arbres. N'a-t-il pas noté cette vision dans ses *Feuilles tombées*?

Je le revois encore à Lausanne, dans le parc de l'hôtel Beau-Rivage, comme il revenait de ce voyage d'Italie d'où il rapportait *le Parfum des îles Borromées*. C'était son second voyage. Le premier est celui de *Sainte-Marie-des-Fleurs*. Le premier, c'est surtout Florence. Au couvent de Saint-Marc, il était demeuré longtemps dans les cellules, devant les tableaux de Fra Angelico, et aux Offices devant les Botticelli. La ferveur de l'un et le rythme balancé de l'autre l'exaltaient pareillement, et aussi les marbres colorés du Dôme, où jouait la lumière, et les belles collines boisées qui donnent à ce paysage une sorte de grâce et d'élan, et comme le bondissement des agneaux dont parlent les Psaumes. Florence avait excité en lui le sens spirituel, tandis que du lac Majeur aux îles arborescentes et trop odorantes il revenait avec une ardeur plus voluptueuse et païenne. Il buvait en voyage les sensations que lui versaient le ciel, la nature et l'art avec une extraordinaire puissance d'absorp-

tion. Mais, au retour, il n'avait qu'un souci : mettre de l'ordre.

Une sensibilité exceptionnelle, toujours tendue et frémissante, l'eût volontiers emporté à toutes les audaces, sans cette mesure qui était en lui et lui venait sans doute de ses ancêtres terriens, de cette Félicie Planté de *la Becquée* qui sait se plier aux saisons et qui sait mieux encore la nécessité de prévoir, de préparer, d'engranger, de garder. Il craignait par-dessus tout l'exagération et l'emphase. Il voulait que les puissances de sentir fussent en dedans. Ainsi n'a-t-il pas toujours été compris. Le petit livre des *Feuilles tombées*, composé avec quelques notes de ses carnets, aide à le mieux comprendre, car il s'y livre un peu plus, lui qui gardait si jalousement ses intimités. Que de fois l'ai-je surpris, dans son cabinet de la rue des Vignes, dans un état d'émotion extrême sur un passage de Montaigne, sur une pensée de Pascal, ou sur une belle page de Marcel Proust dont certaines profondeurs d'analyse l'enchantaient, ou bien sur quelque photographie rapportée des musées d'Italie, un beau torse de femme, un visage demeuré un peu mystérieux ! Où donc ai-je lu des pages de lui, publiées depuis sa mort, où il raconte que, faisant partie de la commission de lecture, à l'Académie, pour entendre avant la séance sous la Coupole le discours de réception du maréchal Foch

et la réponse de M. Poincaré, il se sentit subjugué par cette évocation de la guerre faite avec une si haute simplicité — la mesure dans la grandeur — au point de demeurer sans parole et les yeux mouillés? Il croyait avoir été le seul à se laisser pénétrer quand son voisin, M. de La Gorce, d'habitude taciturne, se pencha vers lui pour murmurer ces deux mots : « C'est beau ! » Ailleurs, n'a-t-il pas noté qu'il donna sa place pour le défilé des troupes sous l'Arc de triomphe, après le traité de Versailles, parce qu'il sentait d'avance en lui un tumulte de joie presque douloureuse à la pensée de ce spectacle de victoire? Et de même il souffrit presque maladivement d'être privé par sa santé de servir dans la guerre. Le pays de Montaigne et de Pascal, de Racine et de La Fontaine lui tenait tendrement au cœur. Il ne brisait pas le lien qui rattache la littérature à l'histoire. Je me souviens du plaisir qu'il prit un jour à une petite anecdote de la guerre que je lui confiai : je traversais la Ferté-Milon, qui était alors fort bombardée — c'était à la fin de mai ou au début de juin 1918, quand les Allemands avaient franchi l'Aisne et de nouveau étaient venus jusqu'à la Marne — et j'y croisai deux soldats qui paraissaient inquiets de leur chemin ; comme je les interrogeais sur leur direction, ils me répondirent en riant qu'ils cherchaient la maison de Jean Racine. La maison de

Jean Racine, quand les obus pleuvaient et que la marche en avant de l'ennemi était si inquiétante, quelle singulière idée ! Mais non, la maison natale de Jean Racine, il n'y fallait pas laisser toucher, c'était le cœur de la France. Nos écrivains font partie du patrimoine français qu'il faut défendre, comme notre langue, comme nos méthodes de penser, comme nos façons de sentir, et ces deux soldats voyaient bien où il fallait voir la trahison des clercs.

* * *

Personne n'a fait un si bel usage de sa sensibilité que René Boylesve. Il l'épuisait sur tout ce que la vie peut contenir de plus délicat, de plus charmant, de plus noble aussi. Il vivait en état de lyrisme intérieur. Çà et là, dans ses notes, entrent en scène des passantes. D'un regard il les a cueillies, celle-ci pour sa démarche, celle-là pour la beauté devinée de son corps, cette autre et cette autre aussi pour leur visage dont il a surpris le secret, leur cher visage tendu vers la vie, leurs yeux obscurs ou lumineux. Elles n'ont pas su qu'il les avait comprises et aimées. Aimées quelques secondes fugitives, assez pour qu'il ait incarné en elles le rêve qui le tourmentait, rêve impossible, rêve divin. Tout, de même, ce rêve impossible, ce rêve divin,

n'est-il pas enclos dans quelques pages de *Mon amour* ou du *Meilleur ami*?...

Quand j'ai quitté le cimetière de Passy, tout à fait recouvert par les ténèbres, il m'a semblé que j'avais rendu visite non point à un mort, mais à un de ces vivants — nos vrais immortels — dont se compose encore notre littérature, un de ces vivants à qui nous demandons conseil dans nos aventures du cœur ou de l'esprit.

GENS DE GUERRE

GENS DE GUERRE

I

MANGIN

1) *L'homme de Douaumont* (1).

Mai 1925.

Loin de Paris, c'est dans un jardin de Cimiez plein de soleil, de fleurs et de chants d'oiseaux que mes yeux, errant distraitemment sur la première page d'un journal, ont connu la nouvelle. N'ayant pu ni le revoir, ni accompagner sa dépouille, ne pourrai-je cependant apporter à sa mémoire un tardif témoignage. Mais ne faut-il pas que cette mémoire, longtemps rappelée, continue l'œuvre du vivant?

Ma dernière vision de Mangin est une telle image de force, de jeunesse, d'obstination que je ne puis

(1) Écrit en partie à *l'Écho de Paris*, en partie au *Figaro*, au lendemain de la mort de Mangin. .

le supposer mort. Ce masque étrange, inoubliable, aux cheveux drus en brosse, aux petits yeux perçants, au nez et à la bouche rapprochés et mobiles, masque où l'on devinait le travail incessant des sens en éveil et de l'intelligence classant et ordonnant les signes relevés par l'instinct, ne portait aucun signe de lassitude. Cet homme, de décision si prompte, savait attendre. Il attendait son heure. Il était prêt. Il continuerait jusqu'à la fin de se préparer, de se perfectionner afin de demeurer en forme à la disposition du pays. A la disposition de l'avenir, et il disparaît, foudroyé, comme à la guerre, alors qu'Hindenburg rentre en triomphateur à Berlin, et que le vieux lion du Maroc subit de nouveaux assauts.

Un journal anglais a écrit de sa mort qu'elle était une perte pour le monde. Par la puissance de son nom, il comptait parmi nos garanties de paix. Ceux qui savent voir un peu plus loin que le commun, limité aux fausses apparences, ont bien distingué dans son génie offensif la volonté d'épargner des vies humaines, dans la rapidité des coups portés à l'ennemi la détermination de raccourcir la guerre, dans la violence de la destruction le prompt désir de rebâtir. Le génie militaire est tout aussi rare que le génie scientifique ou littéraire. L'un comme l'autre ne saurait se passer des préparations. L'un comme l'autre saute à un moment

donné par-dessus les barrières pour courir plus vite au but. Il franchit les barrières, mais il ne les brise pas. Il les devine nécessaires pour la moyenne humaine. Il comporte parfois une part d'illusion, une confiance excessive. Il voit trop loin, et oublie les plans trop rapprochés. Mais, pour la divination du moment et pour les réalisations brusquées, il est incomparable. (Mangin a changé la bataille de Verdun et la bataille de France. Deux fois, son intervention fut capitale dans la guerre.) Un génie se précise en renouvelant son miracle.

Son histoire se confond avec l'histoire militaire de la France, tout simplement. Il entre à l'École de Saint-Cyr et tout de suite, à la sortie, il demande, il réclame l'infanterie coloniale. La France est alors pacifique. Elle se refait après la défaite de 1870 et elle étend son domaine colonial. C'est là qu'il y a des aventures à courir, et surtout des œuvres à créer. Voilà donc Charles Mangin au Soudan, au Tonkin, au Maroc, au Maroc où il s'empare de Marrakech. Il n'est pas seulement un prodigieux entraîneur d'hommes, rebelle à la fatigue, organisateur de coups de main, de raids fantastiques, il est aussi un constructeur et un administrateur. Les territoires qu'il occupe, dont il s'empare, il les aménage. Il est un vainqueur aimable. Il ne fait pas grise mine au vaincu. Il ne l'humilie pas, il ne l'exploite pas. Il cherche à le comprendre, à le con-

naître. Le comprenant et le connaissant, il sait lui parler, le convaincre, le persuader de sa force, mais aussi de sa générosité et de la sûreté de son alliance. Après la victoire et l'armistice, après le traité de Versailles, installé à Mayence sur le Rhin et commandant les troupes d'occupation, il fit une politique rhénane intelligente et souple qui était destinée à nous attirer les populations.

En 1914, Charles Mangin était l'un des plus jeunes généraux de l'armée française. Je le vis alors au fameux déjeuner offert par M. Hanotaux à Théodore Roosevelt, qui avait été président de la République des États-Unis et qui, malheureusement, ne l'était plus quand la Grande Guerre éclata, car l'attitude américaine dans la guerre et la paix eût été changée. Roosevelt avait un idéal national bien au-dessus des questions financières et des questions d'intérêt, et les États-Unis auraient bénéficié de cet idéal. Mangin m'apparut alors plein de jeunesse, de force, de calme, de décision. Masque d'homme d'action, mais aussi de volonté clairvoyante, d'observation précise mais aussi d'imagination ardente. Mangin venait d'écrire un livre, *la Force noire*, où il montrait la valeur et la fidélité de la race noire dans nos colonies, et tout ce que nous pouvions en recevoir d'aide efficace. La guerre devait lui donner raison. N'est-ce pas

lui encore qui a prononcé la fameuse parole si juste : « La France est un pays de cent millions d'habitants. » Car on oublie trop nos colonies. Que de fois y ai-je songé pendant la guerre en rencontrant des bataillons de Sénégalais ou en croisant les convois automobiles conduits habilement par des Annamites aux mains fines ! C'est à ce déjeuner chez M. Hanotaux que je lui entendis célébrer le sens religieux, l'esprit de famille, le dévouement, le courage devant la mort de la race noire. Et comme on discutait sur les plus puissants mobiles des actions des hommes, Mangin dit simplement, interrogé sur ses expéditions coloniales : « On ne pense pas aux galons à gagner, mais à faire de son mieux. »

Dès lors, je devais le rencontrer souvent au cours de la Grande Guerre, et surtout pendant la bataille de Verdun. Verdun : c'est le 21 février 1916 que la bataille commence par un déluge de feu comme on n'en avait pas vu encore. L'Allemagne voulait en finir ; elle tentait, pour percer nos lignes, le plus grand assaut depuis l'invasion du début. Pétain contint cette ruée. Mais voici que cette bataille de Verdun, sans grande importance stratégique au commencement, devient l'enjeu de la guerre et le point central de l'opinion du monde. C'est le combat de boxé. Il faut que l'un des deux adversaires touche des épaules. Après, ce sera fini. L'Al-

Allemagne, dans son orgueil, le comprend si bien qu'elle s'opiniâtre et engage là toutes ses forces. Elle multiplie les attaques. Le 23 juin, c'est une nouvelle invasion. Nivelles, à son tour, l'arrête. Et puis il appelle Mangin et lui confie le secteur le plus menacé. Que fait Mangin? Il change de méthode. Au lieu de se laisser attaquer, il attaque. Il perd moins de monde que ses prédécesseurs, qui se contentaient de tenir. Il a un plan à longue échéance, cependant. Il assure ses bases. Et le 24 octobre, avec une tactique nouvelle, il reprend les forts de Douaumont et de Vaux perdus, il rejette les Allemands en arrière, il remporte une éclatante victoire. Le 21 décembre, après une préparation minutieuse, c'est la victoire plus complète de Louvemont. Pour ceux qui ont vécu cette lutte pathétique de Verdun, l'homme de Douaumont est à jamais sacré.

J'ai vu fréquemment Mangin au cours de cette bataille, à ce moulin de Regret où il avait installé son quartier général. Toujours j'ai admiré son calme, sa confiance, sa maîtrise. Il dominait sa matière. Il gardait pour lui les soucis et inquiétudes et ne montrait qu'un front rayonnant. Ce rayonnement s'exerçait sur tous ceux qui entraient dans son rayon visuel. Avant chaque attaque, il avait accoutumé de rendre visite à ses troupes jusqu'aux positions les plus avancées.

Qui l'avait vu était exalté et croyait à la victoire.

L'homme de Douaumont est encore l'homme de Villers-Cotterets. Le 18 juillet 1918, il va transformer la bataille de France, comme il a transformé la bataille de Verdun. La bataille de France n'a été jusque-là qu'une bataille d'arrêt. En 1918, l'Allemagne sent la menace américaine. Elle veut, avant que les troupes américaines entrent en ligne, terminer la guerre. Ludendorff multiplie les offensives avec une violence inouïe : 21 mars, 12 avril, 27 mai, 5 juin, 15 juillet. Comme au début, en 1914, lors de la première Marne, l'ennemi a creusé un saillant dans nos lignes. Le 15 juillet, la terre tremble, on entend de Paris même le canon, l'armée Gouraud tient bon, et l'Allemand est encore arrêté. Mais le 18, c'est Mangin qui attaque devant la forêt de Villers-Cotterets sur le flanc ennemi. Et l'ennemi est contraint à se retirer. Dès lors Foch, généralissime des armées alliées, tiendra en main les destinées du monde. Il ne cessera pas d'attaquer, et l'ennemi ne cessera pas de reculer jusqu'à l'armistice. Mais c'est l'offensive victorieuse de Mangin qui a déclenché, comme à Verdun, cette victoire.

Un chef qui, deux fois, modifie ainsi la fortune dans une guerre où le monde entier est engagé, porte un nom immortel. Il aurait dû recevoir le bâton de maréchal de France. Ses obsèques au-

raient dû être nationales. Un gouvernement qui ne sait pas honorer les grands serviteurs du pays se diminue. Mais il n'est pas en son pouvoir de les diminuer eux-mêmes. Le pays ne s'y trompe pas, et l'avenir pas davantage. Et même les héros qui n'ont pas reçu des honneurs suffisants revêtent un peu plus de poésie, exercent une attraction plus profonde.

Mangin est un des plus grands génies militaires français, parce que son génie était fait d'audace et de raison ensemble.

Ce qu'il y a de beau encore dans le cas d'un Mangin, c'est qu'il apporte la preuve que le génie ne pousse point du tout au hasard. Il n'est accident que dans une certaine mesure. Il lui faut, pour naître et croître, un terrain approprié. Une terre, une race, une famille, et puis une volonté, une préparation, un ordre. Charles Mangin naît en Lorraine, d'une vieille famille de magistrats et de conservateurs des forêts. Son père, comme les aïeux de Ronsard qui étaient des *sergents fieffés* de la forêt de Gâtines, est un forestier. C'est une bonne école que celle des arbres : les plans d'aménagement d'une forêt envisagent des périodes qui peuvent dépasser un demi-siècle. On y prend le sens de la durée et des prévisions éloignées. Mangin, au Soudan, au Maroc, au Tonkin — car il est allé partout — se révèle partout constructeur. Il

compte parmi nos grands coloniaux. Il est l'un des organisateurs de la force noire. Là encore, après la paix, il se fût révélé un prodigieux gouverneur de colonies. On appelle de pauvres gens sans envergure, sans culture et sans autorité à la tête des immenses territoires conquis par nos troupes et l'on s'étonne de la lenteur de leur rendement quand on avait sous la main les hommes qui les eussent fertilisés.

Mangin n'est pas un isolé. Ou plutôt il ne l'est que dans la mesure où la grandeur isole. Mais ses quatre frères, tous morts au service de la France, sont bien de la même équipe, de la même race, exemplaires moins vivaces, mais dévorés d'une même ardeur. Un de ceux qui ont le mieux parlé de lui, M. Alfred Guignard, a donné ce détail émouvant sur eux : « Quand, il y a trois ans, raconte-t-il, le général Mangin me tendit la dépêche qui lui apprenait la mort, à Ségou, sur le Niger, de son frère, Père Blanc au Mossé, je lui demandai : « Mon général, allez-vous faire revenir le corps? » — Non, me répondit-il. Un de mes frères est mort au Tonkin, un autre en route, Georges, l'avant-dernier, votre camarade, en Mauritanie ; celui-ci meurt au Soudan. Nous restons où nous sommes tombés. Nous gardons la terre... »

Nous gardons la terre : mot admirable. Eux, la terre de la France lointaine. Lui, c'est le sol même

de la France rapprochée qu'il a gardé. Et qu'il continuera à garder, par sa mémoire, et par cette cohorte de huit enfants qui achève de rattacher son génie aux puissances de la race et de la famille et dont la présence, à ses funérailles, ajoutait à une douleur sans nom les immortelles promesses d'avenir...

2) *La vertu de la race* (I).

Quelques fragments de discours, quelques lignes émues, est-ce assez pour célébrer cette victoire du 11 juin 1918 remportée par Mangin sur le plateau de Méry, la première de nos offensives libératrices, l'ébauche, la répétition générale, si l'on veut, de la grande attaque du 18 juillet sur le flanc de l'ennemi, devant la forêt de Villers-Cotterets? Encore cette commémoration n'est-elle due qu'à l'initiative privée. Il faut avoir lu, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juin, les souvenirs si simplement contés par la marquise de Foucault, avant d'aller revivre sur place ce jour de

(I) Écrit au *Figaro*, le 4 juillet 1929, le lendemain de l'inauguration d'une plaque au château de Pronleroy en souvenir de la bataille de Méry.

la première espérance. Propriétaire du château de Pronleroy, qui servit alors de quartier général à Mangin, elle eut la pieuse pensée de faire graver une plaque sur la façade, afin que sa demeure recueillît ce fragment d'histoire. De là cette cérémonie du dernier dimanche.

Cérémonie qui n'eut presque rien d'officiel. Le gouvernement avait envoyé, pour le représenter, un simple sous-préfet, le sous-préfet de Compiègne, qui se contenta d'un rôle effacé : on le vit se promener dans les champs, comme celui d'Alphonse Daudet, et peut-être y faisait-il des vers. Le ministère de la Guerre n'avait envoyé personne. Mais il y avait tout de même des généraux, des drapeaux, des clairons et de nombreux anciens combattants. Il y avait enfin les habitants qui étaient restés lors de la menaçante offensive allemande en direction de Compiègne. C'est inouï comme l'initiative privée, en France, supplée aisément aux oublis ou aux injustices officielles. Les étrangers n'ont jamais rien compris à notre pays, parce qu'ils ne tiennent pas compte de ces initiatives ni des valeurs individuelles, beaucoup plus nombreuses chez nous que partout ailleurs, qui dans une certaine mesure corrigent chaque jour les erreurs ou les déficiences.

* * *

Ce château de Pronleroy est admirablement placé, au sommet d'un plan incliné qui lui vaut de tous côtés une vue étendue. Il a l'air de dominer toute la plaine. Et il est de lignes classiques, pures, simples, régulières, Dieu ! que l'on bâtissait bien autrefois ! Il n'a pas l'air d'être vaste, tant il est bien proportionné, et il compte des pièces sans nombre. C'est dans la bibliothèque que le général Mangin donna ses ordres. Avant de repartir — le 12 juin, après sa victoire — pour aller prendre le commandement d'une armée, ou plutôt le reprendre, il voulut rendre visite à son hôtesse. J'ai toujours remarqué que les vrais grands hommes se ménagent dans leur vie débordante des retraites où ils admettent le visiteur, dominant leur matière, se créent des possibilités de temps, et je me suis toujours méfié de ceux qui s'abritent derrière leurs occupations. Or, son hôtesse n'avait point de salon où le recevoir. Elle avait tout donné pour les cantonnements du général, de l'état-major, pour les hommes, pour les téléphonistes, pour les ordonnances. Depuis, des jours et des jours, elle aménageait des chambres et y logeait toutes les troupes qui passaient. Elle le rejoignit donc dans la bibliothèque.

Elle a raconté cette conversation. Il faut y cueillir une phrase de Mangin, parce que Mangin y est tout entier, le grand Mangin bâtisseur, qui veut une France intacte et prospère : « Je ne puis vous dire, madame, la joie que nous éprouvons, nous autres soldats en guerre, à pénétrer dans une demeure où *la vie continue*, à se battre pour des habitants fidèles au poste, pas pour des ruines et des fuyards... » *Une demeure où la vie continue* : la marquise de Foucault est payée d'un coup de l'énergie qu'elle a montrée en restant sur place, de l'exemple qu'elle a donné, comme d'autres femmes, comme cette Mme Polissard qui a continué d'administrer un immense domaine pendant que son mari était mobilisé, afin que leur présence rassurât les ouvriers agricoles et que ceux-ci pussent ensemencer, labourer, moissonner et faucher tranquillement, puisque les femmes, les propriétaires, étaient là.

Le général Carron, qui commandait le 11 juin la 165^e division, fixa dans un discours excellent les scènes qui s'étaient déroulées dans le château avant la bataille. Non loin de là, à Noailles, où j'étais et d'où je suis allé suivre le début de l'affaire, Foch et Fayolle, décidés à cette attaque peut-être parce qu'ils savent qu'elle pourra être conduite par Mangin — Mangin libre d'armée, et à qui l'on en rendra une — font venir leur

homme, l'homme nécessaire. Fayolle veut attendre le 12, car il faut le temps d'amener les troupes à pied d'œuvre. Mangin réclame le 11 : il sera prêt, et ce sera la surprise. Foch intervient et dit à Fayolle : « Laisse-le donc faire. » Puis, s'adressant à Mangin : « Allez, » lui dit-il. Mangin réunit le soir ses divisionnaires à Pronleroy. Il leur donne des instructions, et sur le pas de la porte il les regarde dans les yeux et exige tout le possible, au delà du possible, comme Joffre à la Marne. Comme il est beau d'entendre rappeler ces dialogues de Plutarque aux lieux mêmes qui les entendirent !

Mangin n'était plus là. Mais il y avait huit Mangin : quatre fils, quatre filles. C'est un spectacle qui parle aux yeux. Une paysanne me le réclame : « Montrez-les-moi. — Tenez, madame, comptez-les. — Ce bel officier, là, c'en est un ? — C'est l'aîné. Il sort de Polytechnique et il a réclamé l'infanterie coloniale. » Comprenait-elle quelque chose à l'importance de ce choix ? Je ne sais, mais elle conclut : « Oui, monsieur, c'est un vrai... »

Sur ce plateau secoué par le vent, où il remporta la première victoire de l'année victorieuse, Mangin se survivait, de toutes manières...

II

LE « TURENNE » DE WEYGAND (I)

Voici, dans les lettres, un début sensationnel. Je m'honore de n'y être pas étranger. Lorsque Mme Marie Gasquet, filleule de Mistral, veuve de ce tumultueux et grand poète, Joachim Gasquet, que j'ai rencontré dans la guerre au bord de la forêt de Mort-Mare dévastée, et auteur elle-même de beaux livres et, tout récemment d'une humaine et émouvante *Sainte Jeanne d'Arc*, vint un jour me demander conseil au sujet de la collection qu'elle fondait sous le vocable des *Grands Cœurs*, je cherchai avec elle, dans notre histoire, les vies les plus exemplaires. — Un Turenne, lui dis-je. — Oui, mais par qui? — Eh bien ! par Weygand. — Il ne voudra pas. — Essayez. Je sais telles leçons du général Weygand dont la force persuasive est étonnante. Il écrirait un magnifique Turenne...

Il l'a écrit. Certains sujets sont réservés à cer-

(1) *Écho de Paris*, 2 mars 1929.

tains hommes. Il l'a écrit et il y a inscrit en première page cette dédicace : « Au maréchal Foch par qui j'ai compris Turenne. » Cependant, il nous montre, dans le portrait moral du grand capitaine que Napoléon plaçait au premier rang après lui (c'est Bonaparte qui l'a fait ensevelir aux Invalides), que la modestie était une de ses plus grandes vertus. Modestie très rare à l'armée, comme partout. Modestie qui est aussi un des principaux traits du biographe. Joffre revendique l'heureuse fortune d'avoir découvert, dès avant la guerre, la valeur d'un Weygand et de l'avoir donné à Foch. Le génie créateur de Foch trouvait en Weygand le plus admirable metteur au point, le réalisateur pratique. Ainsi Weygand devint-il nécessaire au grand patron dont il comprenait la pensée avant même qu'elle eût trouvé sa forme parlée, rien qu'au regard, et surtout au geste de Foch qui dessine, qui sculpte, qui modèle, qui fait de la Victoire une statue aux contours sans cesse remaniés et polis. Weygand, c'était le logicien de Foch le prophète.

Néanmoins, pour les non-initiés, il demeurait dans l'ombre du grand chef. Il y demeurait volontairement. Il ne tenait nullement à être, de sa personne même, mis en évidence. Quand survinrent les événements de Pologne, au mois d'août 1920, Varsovie était encerclée et menacée, les avant-

gardes des armées rouges n'en étaient plus qu'à dix-huit ou vingt kilomètres. Weygand arrive. Il remet de l'ordre dans les unités polonaises désagrégées ; puis, sûr de ses points d'appui et de ses réserves, il déclenche l'offensive aux points vulnérables de l'ennemi.

La plupart des gens ne comprennent à peu près rien, aujourd'hui, en France et ailleurs, aux grands événements que nous traversons. C'est le fruit d'une éducation démagogique qui met tout au même plan, ou plutôt qui met au premier plan des histoires de villages. J'appelle histoires de villages les préoccupations électorales ou de parti de nos députés. Faut-il leur apprendre que, dans l'état de l'Europe mal remise de l'ébranlement de la guerre, la victoire de Varsovie eut toute l'importance de ces batailles d'arrêt : Champs catalaniques ou Poitiers, où la civilisation fut sauvée des barbares du Nord ou des barbares d'Orient ?

Le général Weygand, plus tard fut envoyé comme haut commissaire en Syrie. Là encore, il fit merveille. Il acheva l'œuvre de pacification. Son habileté, sa courtoisie, sa raison triomphent de toutes les difficultés. Il sait manier les hommes. Il a le commandement doux et persuasif, mais son autorité devient absolue quand il est nécessaire. En Orient, il attira à lui, par sa prudence et par sa fermeté ensemble, les chrétiens, les mu-

sulmans, les druses. Lui parti, on sait comment son successeur déchaîna la tempête. Ne pas savoir utiliser un Mangin, un Weygand, c'est laisser volontairement amoindrir notre patrimoine national. Mais Caliban est le maître : la sottise qui ferme les yeux sur l'avenir est peut-être le plus grand danger d'une démocratie.

En écrivant un *Turenne*, Weygand continue de servir. Il faut prendre garde à ce *Turenne*. La modestie de l'auteur risque de lui jouer des tours. Il cherche si peu l'éclat que son livre peut paraître terne au premier abord. Les faits y sont rigoureusement abordés, mis en ordre, comme dans un manuel. Aucune recherche d'effet, rien qui accroche, ni le style ni la composition. Et puis voici que des observations lumineuses et profondes ensemble vont transformer l'ouvrage et lui donner son prix exceptionnel. La guerre d'autrefois y est replacée dans son cadre exact, expliquée en quelques lignes au point qu'on la comprend et qu'on la voit, si différente de celle d'aujourd'hui, si différente mais avec l'exigence des mêmes qualités. « La discipline d'une armée est le miroir de l'ordre qui règne dans la nation. » Voilà une petite phrase qui peut aller loin dans nos méditations. Elle n'est qu'une incidente dans une phrase plus complète et se détache comme un profil de médaille.

Et quels jugements clairs et nets, en peu de mots, sur les grands hommes de guerre de ce temps, Gustave-Adolphe, Bernard de Saxe-Weimar, le grand Condé ! On devine que c'est un de leurs pairs qui parle. Il est de plain-pied avec eux. Mais il connaît aussi l'art des traités, l'action diplomatique. Le maréchal Foch, dans son discours à l'Académie, avait, à propos des campagnes de Villars, tracé le rôle du gouvernement et celui du commandement sans les confondre. Weygand cite la lettre de Turenne répondant à Louis XIV qui lui interdit de passer le Rhin avant la date fixée : « Que Votre Majesté me fasse l'honneur de croire que je ne lui désobéirai jamais que quand je croirai, étant loin d'elle, qu'elle me saurait mauvais gré et qu'il serait entièrement contre son service de faire les choses qu'elle ne me commanderait pas si elle était sur les lieux... » D'avance, Weygand en avait donné le commentaire en déterminant les limites du pouvoir et celles du commandement : « Louis XIV et Louvois, écrit-il, étaient dans le vrai en prétendant qu'il leur appartenait de fixer les buts de la politique militaire, et les chefs militaires sont seulement les exécutants. Ils avaient raison en voulant leur imposer cette discipline d'esprit comme on exigeait d'eux qu'ils rendissent compte de leurs actes. Mais ils se trompaient en ne s'en

tenant pas à des prescriptions d'ordre général et en donnant à un chef d'armée, et à plus forte raison à un Turenne, des ordres de détail pour des opérations qui se jouaient à deux cents lieues de Versailles. En agissant ainsi, ils organisaient la désobéissance quand ils avaient affaire à un homme de valeur et de caractère ou le désastre quand ils traitaient avec un courtisan. A chacun sa tâche : au gouvernement le privilège de fixer par de longues instructions les résultats à obtenir, au chef militaire, le devoir de se conformer à ces instructions et le redoutable honneur d'agir en toute responsabilité, mais aussi avec l'initiative complète pour conduire ses troupes à la victoire. »

Quand on a découvert dans le *Turenne* de Weygand de tels passages, on sait se nourrir de toute la moelle que contient ce petit ouvrage. Or ces passages qui font réfléchir, ils ne sont jamais mis en évidence. Et ils sont sans nombre. Et ils s'appliquent exactement aux événements contemporains. Turenne est un grand novateur. Il le devient par l'expérience. Sa hardiesse grandissante jusqu'à sa dernière campagne lui vient de cette expérience. Il rompt avec la guerre de siège, il est un entraîneur d'hommes parce qu'il connaît l'importance des forces morales, le premier il ose compter, non point seulement sur l'élan du soldat français, mais sur sa patience et

son endurance (les a-t-il assez montrées de 1914 à 1918?), il préconise la tactique d'offensive de manœuvre, de mobilité, il limite l'échec et en tire parti au lieu de s'en émouvoir. « Ce qui frappe tout d'abord en Turenne, écrit Weygand, c'est l'harmonie de ses facultés qui en fait un être supérieurement équilibré. Son intelligence ne procède pas par subites illuminations, mais comme elle est susceptible d'une « extraordinaire application », comme elle est guidée par un jugement sûr et par un sens aigu des réalités, tout ce qui en sort, dans le conseil comme dans le commandement, est solide et pratique. » La raison le possède, et il est toujours d'accord avec le bon sens. Le génie militaire, c'est peut-être le bon sens supérieur.

Je voudrais commenter encore deux passages de ce petit livre excellent. Le premier est relatif aux relations entre Mazarin et Turenne. Mazarin, parvenu au pouvoir, déteste Turenne et le considère même comme dangereux à cause de sa naissance et de sa religion. En 1643 les Impériaux battent Rantzau sur le Rhin et nous voici en mauvaise posture. Faisant taire ses préventions, le cardinal fait nommer Turenne à la tête de l'armée, le plaçant ainsi au-dessus de chefs plus anciens et ambitieux et il définit avec une clarté merveilleuse les raisons de son choix. Les événements lui donnent pleinement raison. Que notre

démocratie, si elle veut que la France vive, prenne donc les leçons du gouvernement royal sur ce point ! Ce n'est un secret pour personne qu'en conseil des ministres il fut plus d'une fois question de replacer Weygand en Syrie. De pauvres ministres s'y opposèrent. Un Mazarin l'eût imposé. Que penser de ces hommes qui préfèrent leurs préventions à la valeur et au service du pays ? (1)

Et je terminerai par cette citation que je cueille aux dernières pages du livre de Weygand :

« Chez Turenne, les talents proprement militaires étaient bien à la hauteur du caractère. Il connaissait la valeur des forces morales et il en jouait supérieurement. En stratégie comme en tactique, il a innové en préconisant le mouvement et la bataille à une époque où seule la guerre de siège était en honneur, en donnant son importance au feu, en combinant avec habileté le mouvement et l'emploi du retranchement, et en pratiquant le tout avec un sens de la manœuvre toujours en éveil et des ressources incroyables pour « rétablir une affaire en méchant état ». La plupart des règles qu'il a mises en action trouveraient encore leur application de nos jours. Et sans doute il eût fait école si quelqu'un de ses contemporains avait extrait de ses mémoires, de

(1) Depuis lors, le général Weygand a été nommé chef d'état-major de l'armée.

ses instructions, de sa correspondance et de sa fréquentation les principes par l'application desquels il conduisit ses armées à la victoire : il n'en fut rien. Les enseignements de Turenne ont donc été perdus pour les Français jusqu'au jour où Napoléon les dégagea et les authentifia ; ils furent au contraire, on l'a vu, suivis à l'étranger. Souvent, en effet, après une guerre heureuse, le vainqueur s'est endormi dans une confiance trompeuse en sa supériorité tandis que son adversaire, s'efforçant de comprendre les causes de sa défaite, travaillait à se relever ; par là le vaincu de la veille est devenu le vainqueur du lendemain : à Türkheim succéda Rosbach ; à Iéna, Sedan ; à Sedan, Rethondes ; puissions-nous ne pas l'oublier ! »

Mais ne l'avons-nous pas déjà quelque peu oublié ? Quels sont les livres qui, aujourd'hui, résument les enseignements et les leçons de la guerre ? Contrairement à une opinion absurde, rien ne serait plus précieux aujourd'hui que de tels ouvrages. Nous avons des récits individuels, nous n'avons pas d'histoire, et le temps passe. Quand Voltaire écrivit son *Charles XII*, il pouvait encore rencontrer des témoins de l'épopée suédoise, de ces témoins qui éclairent un temps. Louons, certes, le général Weygand d'avoir écrit ce *Turenne*, mais ce qui risque de nous manquer, c'est le commentaire intelligent et expérimenté de la Grande Guerre.

III

UN REVENANT : JACQUES D'ARNOUX (I)

Retenez ce nom : Jacques d'Arnoux. Lisez ce livre : *Paroles d'un revenant*. Quand le lieutenant Jacques d'Arnoux m'a fait l'honneur de me confier ses notes — ses extraordinaires notes de guerre — oui, de guerre, car, soyez tranquilles, on en parlera encore — et d'hôpitaux, soixante mois d'hôpitaux, de vingt à vingt-cinq ans — après les avoir lues en frémissant, j'ai couru les porter à mon cher éditeur de la rue Garancière. Quand il m'a demandé : « — Comment les appeler? — je n'ai pas hésité : — *Paroles d'un revenant*. N'en êtes-vous pas un? — Certes, du ciel et de l'enfer... »

On ne se sent pas de plain-pied avec les héros et les saints. Ils réclament un effort fatigant. Ils nous font vergogne de notre faiblesse, de notre pusillanimité, de notre inertie, de toute notre chair sensuelle ou tremblante, et ce n'est pas agréable.

(I) Cette étude, parue dans *l'Écho de Paris* du 1^{er} juillet 1925, a servi de préface aux *Paroles d'un revenant* de Jacques d'Arnoux.

Saint François de Sales s'est imposé à moi comme un exigeant compatriote, mais il a le sourire qui autorise. Georges Guynemer m'a été réclamé par sa famille, et lui-même, que j'avais connu, tel un nouveau Cid, au camp et chez son père, m'apparaissait dans la chambre de Compiègne où j'écrivais, chaque nuit, un chapitre de sa vie à la lueur de bougies vacillantes quand il fallait couper l'électricité à cause des passages d'avions. N'avais-je pas été suffisamment tourmenté par la peur de les amoindrir? Dans la guerre, j'en ai rencontré quelques-uns, de ces êtres surhumains, brûlés d'un feu intérieur qui transparaissait sur leur visage, un lieutenant de Champfeu, un capitaine Belmont, un commandant de Clermont-Tonnerre, celui-ci plus âgé et plus maître de sa flamme, et dissimulant sa puissance d'action sous une politesse persuasive qui prenait, comme une autoritaire main de femme, ces rudes mains de soldats pour les entraîner, si doucement et fermement ensemble, vers la douleur et le sacrifice. Tous sont morts, quand celui dont je vais vous parler est vivant, et de quelle vie!

L'ombre de Guynemer me l'amena un dimanche de juillet, il y a cinq ans. Mon livre ne m'aurait valu que cette visite que j'eusse été payé de ma peine et de mon trouble. Nous étions rassemblés au salon : à travers les persiennes mi-closes un

rayon de soleil filtrait qui se posa sur le visiteur comme une auréole. Il entra, appuyé sur ses deux béquilles comme s'il avait le pouvoir de les transformer en échasses pour se grandir. Car, rien qu'en se présentant, il dominait. Un corps d'athlète, un visage de soldat romain, des cheveux rejetés en arrière, un éclat fulgurant du regard, dans toute la personne ce don de magnétiser, de dégager une sorte d'électricité intérieure d'où jaillissent, comme des étincelles, des pensées de noblesse. Sa présence expliquait la victoire. Certes, elle est due à l'effort collectif, mais cet effort collectif fut surtout rendu possible par l'exemple quotidien d'une élite. Élite recrutée dans toutes les classes et dans tous les grades, et souvent aussi chez les sans-galons. Le bataillon, la compagnie, la section, l'escadrille se glorifiaient de quelques hommes-étendards qu'on eût suivis au bout du monde. Seulement ces hommes-là sont morts ou se sont engouffrés dans la paix. En voici un qui vit en état de grâce.

Le jour de l'armistice, après s'être réjoui de la victoire, le lieutenant d'Arnoux écrit sur son journal : « Ta guerre à toi n'est pas finie... » Elle n'est pas encore finie, après sept ans. Il lui faut sa victoire quotidienne. Il la gagne contre la mort, non pas contre la douleur, ni contre le mal. Et cela dure depuis qu'il tomba du ciel entre les lignes le 6 septembre 1917, au Chemin des Dames. Goethe assu-

rait que nous ne mourons que par l'infirmité de notre volonté. Celui-là n'a pas consenti à mourir. Quand il vient revoir le médecin du Val-de-Grâce qui l'a soigné avec un dévouement sans égal, il surprend toujours au premier regard un mouvement de stupéfaction, presque de stupeur : « — Vous ne devriez pas être en vie... » Car il est une insulte à la science, une sorte de miracle qui se prolonge.

Quel est le peintre qui, paralysé du bras droit, apprit à peindre de la main gauche? Il refusait d'abdiquer. J'ai lu jadis la biographie d'une petite sainte protestante, Adèle Kamm, condamnée par la tuberculose à mourir toute jeune et peu à peu immobilisée qui, de son lit, fonda une œuvre pour soulager les malades et les prisonniers. Il y a des êtres qui répètent pour eux-mêmes le geste de Charlemagne dans *la Chanson de Roland* arrêtant le soleil afin d'avoir le temps d'achever la défaite des Sarrasins. Ils arrêtent la mort pour avoir le temps de se composer une belle vie. Mais le lieutenant d'Arnoux, lui, la prend au collet, la secoue d'une poigne redoutable et la précipite chaque jour par la fenêtre. Car il veut agir et parler. Il a quelque chose à dire. Les paroles de ce revenant sont des paroles de croyant.

Son livre a deux parties : la guerre et sa guerre. Je ne sais quelle est la plus belle. Des récits comme

celui de l'attaque de Champagne du 21 septembre 1915, ou la semaine sainte à Verdun, ou la chute du ciel et l'agonie sur la terre, dépassent les récits habituels par un élan, un enthousiasme, une furie que l'on sent invincibles. La génération sortie des entrailles de la guerre nous donne enfin sa mesure. Après Philippe Barrès, et J. Kessel, et Jacques Arthuys, et Georges Girard, l'auteur des *Vainqueurs*, et quelques autres camarades, car les énumérations, toujours incomplètes, sont toujours ingrates, en voici un qui apporte son couplet à lui dans la litanie héroïque. Personne n'a rendu sensibles, comme ce Jacques d'Arnoux, dans *l'Offensive de Champagne*, la gravité de l'attente à l'approche d'une attaque comme à l'approche d'un sacrement, ni le vent de la course au départ, ni la course même de ces corps portés en avant par des âmes invulnérables. Là il est blessé dans l'infanterie une première fois. Il repart en avion. Sur le Chemin des Dames, engagé contre deux Fockers couplés, il voit tout à coup son avion descendre et filer vers les tranchées ennemies, et il s'aperçoit que le pilote a été tué. Un caprice de l'oiseau le fait piquer entre les lignes. Le choc lui brise la colonne vertébrale. Quand il se réveille de l'évanouissement, il s'ausculte et découvre que son être vivant se termine à la ceinture. Une lésion de la moelle épinière paralyse la partie inférieure

du corps. Immobile comme le prince André sur le champ de bataille d'Austerlitz dans *Guerre et Paix*, lui aussi, il regarde le grand ciel bleu, mais pour lui ce ciel n'est pas vide. Les obus tirent sur l'appareil. Un éclat l'atteindra-t-il, pauvre crabe incrusté dans le sable, ou allumera-t-il l'essence que répand le réservoir? Va-t-il, torche brûlante, flamber dans la nuit qui monte? Une patrouille ennemie l'entoure : l'achèvera-t-elle? Il cause avec les Allemands qui l'épargnent mais lui refusent un quart d'eau. Puis c'est une patrouille de zouaves qu'un barrage arrête, mais qui revient le matin, dans un heureux brouillard, et l'emporte avec le pilote mort. Six volontaires dont deux blessés, l'ont sauvé.

Sauvé? Le calvaire, alors, commence. Soixante mois, il sera martyrisé d'hôpital en hôpital. Aux caractères de cette trempe faut-il donc l'infortune pour leur révéler, comme des abîmes, leurs puissances de résistance? Il touche au fond de lui son indomptable volonté. Il veut être gai. C'est lui qui remonte ses visiteurs. C'est lui qui reconforte l'arrière, qui promet la victoire et la paix. Il découvre dans ses membres atrophiés un reste de vie, il décide de cultiver une crispation musculaire qui en est le témoignage. Dans la nuit du 13 au 14 février 1919, il note : « Une grande joie pour mes vingt-deux ans. Je tiens à la gueule l'arthritisme

et l'artériosclérose. » Et plus loin : « Il me semble chaque jour découvrir des énergies vierges dans les replis de mon être. » Quand sa chair proteste, il la bourrèle. Il ne se permet pas le moindre fléchissement. « Le meilleur foyer de chaleur est en toi. »

Il appelle à la rescousse ses Légions. Il y enrôle les grands artistes de virilité, Shakespeare, Dante, Beethoven. *La Furie* de Michel-Ange devient sa patronne. Il s'éprend de *la Victoire de Samothrace*. Et quand les maîtres ne suffisent pas à l'aider sur sa croix, il s'adresse à Celui qui l'a portée pour tous les hommes et qui, lui, ne le trahira pas. Cette lutte dans la nuit est zébrée d'éclairs fantastiques. Il se répète les paroles de saint Paul : « Lève-toi, toi qui dors. Lève-toi d'entre les morts et le Christ t'illuminera. » L'enthousiasme, c'est Dieu en nous. Il a les moyens de s'en nourrir.

La foi qui soulève les montagnes lui fera bien soulever ses jambes ankylosées. Le vendredi saint 1919, il opère une première sortie dans Paris. « Je gagne des tranchées, » constate-t-il. Le 20 mars 1921, il atteint une heure de marche. Calculez les jours depuis le 6 septembre 1917. Savez-vous ce qu'il fait alors ? Il s'en va à Villacoublay sur le terrain d'aviation. Il supplie qu'on le prenne à bord. Il veut pardonner au ciel d'où il a été précipité, il veut voler. Et le capitaine, touché, le fait hisser sur l'oiseau.

Un autre malheur l'atteint. Au Val-de-Grâce, théâtre de sa longue bataille, arrive un autre blessé : son père, le colonel d'Arnoux, usé par la guerre. A lui de l'accueillir, de prendre les responsabilités de l'opération, de devenir, après la mort, avec un de ses frères, le chef d'une famille de neuf enfants, d'assumer cette nouvelle charge. Il se pare, comme un roi, de la couronne d'épines. Il acceptera de vivre sa vie — de la vivre, courte ou longue, de toute sa volonté tendue qu'il a appris à manier comme un cheval de sang dont il ne tolère plus aucun écart. Son livre, c'est une école d'énergie.

Sur le sol où il gisait le 6 septembre 1917 après sa chute, le lieutenant d'Arnoux eut la vision qu'il allait finir en torche vivante. Sa vision ne l'a point trompé. Il y a en lui une telle puissance d'irradiation que la lumière en ruisselle comme d'une torche.

IV

LES FUNÉRAILLES DE FOCH

1) *Le Maréchal* (1).

Mme de Sévigné célèbre dans une de ses lettres ces âmes toutes droites qui vont leur chemin comme naturellement les chevaux trottent. La vie du maréchal Foch — qui fut, depuis Napoléon, le plus grand homme de guerre — est aussi toute droite. Elle part de Metz pour y revenir. Le jeune Ferdinand Foch, qui s'est engagé en 1870 et n'a pas eu le temps de sortir du dépôt avant l'armistice, est à l'École Saint-Clément de Metz qui prépare ses élèves à l'École polytechnique quand le traité de Francfort est signé, amputant la France de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. Le chef des armées alliées reçoit à Rethondes, dans son wagon, les plénipotentiaires de l'Allemagne lui apportant le 11 novembre 1918 la capitulation. Il a consacré sa vie, la puissance de son cerveau et

(1) Paru dans *le Cahier* du mois d'avril 1929.

la flamme de son cœur à son pays. Il est l'homme qui a couvert la frontière et assuré la paix. Rien d'autre, et c'est la parfaite unité classique. Et le peuple de France l'a compris, qui lui a fait de royales funérailles.

Lors de l'inauguration de la statue équestre du Maréchal à Cassel où il eut son quartier général pendant la bataille des Flandres, M. Hanotaux, dans son discours, a fait un portrait inoubliable de l'homme de guerre :

« L'Humanité, a-t-il dit, honore un grand homme de guerre, et elle fait bien ; car, toujours, au cours des âges, il arrive une heure où la sécurité menacée, le péril couru par la cause de l'idéal, l'appel de la justice..., requièrent l'homme armé pour les défendre. Quand la société a, contre elle, l'injustice de la force, il ne lui reste plus qu'à réclamer la force de la justice. Et cette nécessité humaine de lutter contre l'iniquité est telle que, fallût-il attendre des siècles pour que l'homme et l'heure se rencontrent, la société attendra. Tel est le sens profond de la mission de l'homme de guerre. Par lui, l'ordre troublé sera rétabli, la violence des rapaces sera réprimée ; par lui le heurt des passions sera réglé ; par lui la cupidité, l'orgueil et la violence seront confondus. Il est le véritable et final sauveur de la paix. » Le maréchal Foch força la fortune des armes et fit la paix dès que

celle-ci fut possible, abandonnant la plus grande gloire que lui auraient donnée ses deux victoires assurées de Lorraine et de Belgique au 15 novembre, n'admettant pas un seul instant que la gloire d'un homme pût entrer en ligne de compte quand le résultat est obtenu et que les hécatombes peuvent être arrêtées.

D'où venait-il et comment travaillait-il? Si différent de sa race que soit le grand homme, il en est sorti et il en porte la marque. Foch (né en 1851) venait d'une vieille famille de l'Ariège, installée ensuite à Tarbes, une famille de petits industriels, puis de petits propriétaires, qui avait donné des prêtres à l'Église et des soldats au roi, qui était utile, laborieuse, soumise à l'autorité, désireuse de loyalement servir. Dans la lettre où il remercie précisément M. Hanotaux de son discours de Cassel, le Maréchal, approuvant le portrait de l'homme de guerre, ajoute qu'il ne peut lui apporter aucune autre attestation « que celle de m'être consacré entièrement à la tâche de ma génération et d'avoir fait pour mon pays tout ce que je pouvais, sans tenir aucun compte de mon avenir personnel et sans jamais douter que le pays, par sa mission dans le monde, par ses ressources morales et matérielles, par sa générosité dans le sacrifice, pût renier son rôle et son avenir ». Lettre admirable qui définit Foch tout entier dans sa volonté de servir, dans son

oubli de soi-même, dans sa foi absolue aux destinées de son pays. Les générations de braves gens, par leurs sacrifices journaliers, leur confiance, leurs croyances, leur application soutenue et leur santé physique et morale préparent inconsciemment le grand homme qui, un jour, illuminera leur nom.

Comment travailla-t-il? Son génie, dans la guerre, est préparé par plus de quarante ans de réflexion, de méditation, d'étude, d'action et de rayonnement. A l'École Saint-Clément de Metz, son camarade, le futur historien Lenôtre, le juge déjà « impétueux et pensif ». Tout Foch est déjà dans ces deux épithètes. Impétueux et pensif : la vigueur dans l'action après l'élaboration du plan dans l'esprit. Il sort de l'École polytechnique, de l'École de Fontainebleau, de l'École de guerre. Déjà ses camarades reconnaissent la supériorité de ce petit homme agile, aux traits accentués, aux yeux extraordinairement brillants, au caractère bourru et narquois, toujours en mouvement, sauf lorsqu'il se fixe dans la méditation. En 1894, il est appelé comme professeur à l'École de guerre. Clemenceau l'en nomma directeur en 1907. Ainsi assurera-t-il la direction intellectuelle de l'armée. Des générations d'officiers auront, en 1914, passé par ses mains, connu son enseignement, subi sa formation. Car il exerce une influence rayonnante. Dans ses deux livres sur *les Principes de la guerre*

et sur *la Conduite de la guerre*, il pose les données du problème, indique la manœuvre rationnelle, exige la préparation, le rassemblement de la masse de manœuvre, son développement par l'impulsion. Il s'inspire de la méthode de Turenne et de Napoléon. Mais il y ajoute, pour ses élèves, son irradiation personnelle. Cette irradiation personnelle vient de sa foi profonde. Il se donne tout entier, sans réserve, il porte en lui le fluide divin de cette foi ardente. Parmi ceux qui ont commandé les troupes en 1914, beaucoup d'officiers se sont déjà sentis brûlés d'ardeurs au contact d'un tel chef.

Vient la guerre. Il ne s'est pas écarté un seul instant du but unique de sa vie : la défense du sol par la frontière recouvrée. Les expéditions coloniales qui ont fourni tant d'autres grands chefs, un Gallieni, un Joffre, un Lyautey, un Mangin, un Gouraud, ne l'ont pas tenté. Il a ramassé toutes ses réflexions sur la grande guerre, la guerre unique. Ne serait-ce pas le principe même de sa stratégie : conquérir le point central, tout le reste suit, discerner l'essentiel et l'atteindre, car l'accessoire s'obtiendra du même coup. L'heure est donc venue. Il commande le 20^e corps. C'est la marche en Lorraine, le heurt aux positions fortifiées de Morhange, l'arrêt. Il dégage son corps d'armée. Il a reconnu la puissance adverse ; il en a senti la

menace. A la veille de la Marne, Joffre l'appelle au commandement de la 9^e armée qui sera intercalée entre l'armée Franchet d'Esperey et l'armée Langle de Cary. On sait le grand rôle joué par Foch dans cette bataille de la Marne et la hardiesse de sa manœuvre quand il fit glisser la division Grossetti de sa gauche à sa droite. D'ores et déjà, le généralissime qui se connaît en hommes l'a mis à part. Dans le cinquième volume de ses souvenirs, qu'il a intitulé *l'Invasion*, M. Poincaré rapporte que dès lors Joffre avait désigné Foch pour le remplacer à la tête des armées dans le cas où il deviendrait lui-même indisponible. De même, Joffre avait donné le colonel Weygand comme chef d'état-major à Foch, Weygand qui sera le plus merveilleux, le plus intelligent et le plus modeste des collaborateurs.

Après la Marne, c'est la *course à la mer*, les armées allemandes et alliées tentant de se gagner de vitesse en se débordant par le nord. Joffre donne le commandement du groupe des armées françaises à Foch. Il entre en contact avec le maréchal French et l'armée anglaise, avec le roi des Belges et l'armée belge, et dès lors il s'affirme manieur d'hommes et diplomate par sa courtoisie, sa bonne humeur, cette sorte de souriante confiance qui fait passer son impétuosité. Pendant les batailles de l'Yser et d'Ypres, il est le grand animateur. Il le sera pareillement dans la bataille de la Somme livrée

par une armée française et une armée anglaise, dont il saura adroitement coordonner les efforts. Bataille de la Somme qui dégagera Verdun et préparera le recul allemand du début de 1917. Enfin, lors de la victoire allemande du 21 mars 1918, quand la situation paraîtra désespérée, les gouvernements alliés, comprenant la nécessité de l'unité de commandement et cherchant l'homme qui pourra porter le poids d'une telle responsabilité, choisiront d'un commun accord Foch.

Et ce sera la bataille de France. Certes, les attaques échelonnées de Ludendorff montrent la tactique d'un grand chef : celles du 21 mars, du 9 avril, du 27 mai. Mais la dernière, celle du 15 juillet, se heurte à la manœuvre habile, préparée par Pétain, qui le fait échouer totalement devant l'armée Gouraud. Et Foch, qui guette son heure, riposte le 18 juillet par l'attaque de flanc des armées Mangin et Degoutte. Il a pris l'ascendant et l'initiative des opérations. Il ne les lâchera plus. Et il multipliera les attaques sans arrêt. Le 8 août, c'est la victoire de Montdidier. Le 26 septembre, c'est l'assaut général. En vain l'ennemi s'accroche à la seconde ligne, Foch force le second mur. L'ennemi est reconduit aux frontières. Il ne reste plus qu'à achever de dégager la Belgique et entrer chez lui. Déjà l'Escaut est franchi et nous commandons la plaine de Bruxelles. En Lorraine, deux

armées, dont l'armée Mangin, menacent Metz dont l'évacuation est ordonnée. L'Allemagne, perdue, demande alors à capituler. L'armistice dont Foch a fixé les conditions annonce la paix. Foch est le grand vainqueur.

Sa gloire fut immense. A l'Arc de triomphe elle fut sensible aux yeux de tous lorsqu'il y passa à la tête des troupes victorieuses le 14 juillet 1919, à l'Académie française lorsqu'il y fut reçu par M. Poincaré en une séance mémorable, à Cassel où sa statue fut inaugurée devant lui, à ses obsèques enfin où le deuil de tout un peuple, de tous les Alliés, de l'univers l'accompagna. « La véritable grandeur, a écrit La Bruyère, est libre, douce, familière, populaire. » Ainsi a-t-il d'avance analysé la grandeur de Foch. Il y faut ajouter une épithète cependant : elle fut encore religieuse.

2) *Les funérailles de Foch* (1).

On n'est point toujours maître des images qui nous assaillent au cours des cérémonies les plus émouvantes. J'avais tout d'abord voulu écarter

(1) *Écho de Paris*, 28 mars 1929.

celle-ci, et puis j'ai reconnu qu'elle n'était pas déplacée et je lui ai fait accueil tandis que la Croix, suivie des deux cardinaux, sortait de Notre-Dame, précédant la dépouille mortelle du Maréchal. C'est une caricature parue pendant la guerre dans un illustré anglais. On y voyait l'empereur Guillaume appelant saint Pierre au téléphone d'une voix irritée : — Passez-moi donc mon vieux Dieu. — Impossible, Sire, répliquait le gardien du ciel, il est en communication avec Foch et il a défendu qu'on le coupe.

Cette communication, le Maréchal en avait passé, mardi, les écouteurs à tout le peuple de Paris. Il y eut véritablement, pendant ces funérailles, un sentiment divin qui pénétra toutes les âmes. Je désirerais en rechercher les minutes essentielles, celles où il se fit jour au point qu'il apparut comme une présence réelle.

Chose singulière, ce ne fut point là où, précisément, on l'eût attendu, ce ne fut point à Notre-Dame, pourtant décorée avec un art si sobre et si juste. L'autel n'est pas assez haut placé pour apparaître à toute la nef, et les chœurs parurent grêles et comme perdus sous l'immensité des voûtes. La voix délicieuse qui chanta le *Pie Jesu Domine* résonna comme le son d'un violon sur l'eau, avec une pureté de cristal prêt à se briser. Il eût fallu les trompettes et ce *Requiem* de Berlioz

qu'on entendit pour le centenaire de Napoléon.

C'est le plein air que l'émotion sacrée attendait. Un ciel crêpé, les réverbères allumés, pareils à ces bougies qui veillent sur les catafalques, et cette sortie des cardinaux rouges derrière la Croix qui allait traverser publiquement et solennellement la ville, et surtout, et surtout cette foule qui faisait la haie de chaque côté du cortège, qui faisait la haie de Notre-Dame aux Invalides, sur tant de rangs de profondeurs, et qui se continuait aux fenêtres, aux mansardes, sur les toits, en sorte que les maisons étaient comme pavoisées de grappes humaines. Or, cette foule, les hommes chapeau bas, pressée, entassée, mêlée, venue de partout, appartenant à toutes les classes, et surtout au peuple, observait une prodigieuse consigne de silence. Le cortège qui défilait pouvait, ici ou là, se livrer sur ce long parcours à quelque conversation et les députés, notamment, ne réussissaient pas à se taire. Mais, entre les rangs de la foule, le cortège s'engouffrait comme une procession de campagne dans un chemin creux bordé d'aubépines en fleur. Car ce silence fleurissait tous les visages qui en devenaient beaux et comme illuminés, les yeux en extase, les fronts soulevés. Je n'ai jamais vu, comme ce jour-là, toute la beauté collective d'une foule recueillie.

Un autre moment sacré, ce fut l'arrêt, place de

la Concorde, devant la statue de Strasbourg, à cause de tous les souvenirs qui, de toutes parts, accoururent. Place de la Concorde, qui fut ensanglantée du sang royal. Place de la Concorde, à qui Napoléon refusa de donner son nom, disant qu'il fallait lui maintenir cette belle appellation de Concorde et ajoutant que la France unie serait toujours invincible. Mardi, l'union était faite.

Aux Invalides, après le discours pathétique et exact de Poincaré, exact dans la biographie et pathétique dans le portrait du nouveau Turenne mesuré et religieux, ce fut magnifique, avec les contingents des troupes alliées, avec nos grandes Écoles, polytechnique, Saint-Cyr, navale, avec nos fantassins, nos artilleurs, nos cavaliers, avec nos aviateurs rasés et casqués, pareils à des guerriers antiques, avec la cavalerie marocaine. Mais là, encore, il y eut trois instants prodigieux.

Le premier vint d'un homme, d'un homme tout seul, à pied, boitant et mutilé. En tête des troupes marchait le général Gouraud, la manche droite vide, l'épée dans la main gauche, redressé par une volonté invincible, se forçant à marquer le pas, les yeux étincelants. Quand il abaissa l'arme devant le cercueil porté sur un affût de canon et recouvert du drapeau tricolore, ce fut l'adieu au chef, personnalisé, synthétisé par le Grand Blessé, au nom des généraux, des officiers et des sol-

dat, au nom de tous les hommes de la guerre.

D'avance il avait résumé, semblait-il, tous les adieux, tous les saluts qui allaient suivre. Mais, quand apparut la cohorte des drapeaux des régiments dissous, — combien? plus de trois cents peut-être, trois cents emblèmes glorieux et désormais relégués au musée de l'Armée, — quand tous ces drapeaux en deuil s'inclinèrent à leur tour, d'un seul mouvement, devant la dépouille mortelle du Maréchal, ce fut le grand frisson de la guerre qui passa.

Et ce frisson se renouvela, plus puissant encore, plus douloureux et poignant, quand s'inclinèrent à leur tour les drapeaux innombrables des anciens combattants. Alors, on eut vraiment toute la vision de la guerre. Alors, on mesura toute l'immensité de la guerre. Car chacun de ces drapeaux représentait des milliers d'hommes qui avaient souffert, peiné, enduré pour le salut commun, qui avaient donné leur jeunesse, leurs forces, leur santé, leur avenir, leur vie pour que dure la France, pour que dure notre civilisation tout de même plus douce et plus cultivée et d'un idéal supérieur, pour que la cause de la liberté du monde fût gagnée. Et voici qu'au-dessus des anciens combattants qui défilaient en masse défilait, invisible, une autre armée, bien plus nombreuse encore, l'armée des morts.

Celui qui était là couché et qui commandait cette dernière revue eût mérité un autre hommage encore. Oui, sans doute, un autre hommage qui eût honoré le pays qui l'eût rendu. L'hommage de l'Allemagne. Elle n'a donc pas compris quelle grandeur eût révélé ce geste, quel témoignage manifeste de réconciliation il eût signifié? Elle a laissé passer l'occasion. Elle a déjà oublié ce qu'elle doit au maréchal Foch. Elle écoute déjà les mauvais et dangereux conseils de l'orgueil. Ce qu'elle doit au maréchal Foch, mais c'est d'avoir évité l'invasion et l'écrasement. Elle a eu pour adversaire un chef religieux qui n'a jamais songé, fût-ce une minute, à sa propre gloire, qui, ayant la certitude absolue — le grand homme de guerre ne pouvait pas s'y tromper — de deux formidables victoires, l'une en Belgique et l'autre en Lorraine avant le 15 novembre, n'a même pas pu supposer qu'un tel triomphe certain pût entrer en ligne de compte devant la fin de la guerre, la fin des hécatombes, pourvu que l'armistice assurât la paix et la sécurité des frontières. L'Allemagne savait bien, elle, le 11 novembre, où elle en était. Elle se fût ennoblie en s'inclinant devant le grand mort.

Le grand mort, le plus grand homme de guerre depuis Napoléon. Et peut-être le plus noble de tous les temps. Peut-être le plus saint parce qu'il ne voulut que servir. Il servit au plus haut rang

comme sert le plus humble soldat, sans faire attention à lui-même, sans penser à la récompense ni à la mesure de son effort. Il servit tout entier, de toutes ses forces physiques, de toute son intelligence créatrice, de toute la flamme qui brûlait dans son cœur. Servir, l'un des plus beaux mots de la langue française...

V

LE CLEMENCEAU DE LA GUERRE (I)

Je l'ai vu trois fois, en des circonstances assez mémorables, et sur mes carnets je retrouve ces trois images : deux ne sont que des esquisses, celle du milieu est plus accusée :

Fin d'avril 1917. — ...Je reviens au grand quartier à Compiègne, après avoir suivi l'offensive de Moronvillers. Un homme est assis là, devant le palais. J'ai déjà vu ce visage. Je me retourne et je reconnais Clemenceau. Étonné de le voir là, je m'arrête pour le mieux regarder. Dans son épais manteau sans plis qui le protège contre le mauvais printemps, avec sa dure tête chinoise au front bombé, il a l'air d'une statue de Rodin. De ses yeux perçants, il contemple l'abri du grand quartier. Où va sa méditation intérieure? L'offensive irréalisée du 16 avril lui inspire-t-elle des doutes, une inquiétude de l'avenir? Cette concentration, cette

(I) Écrit à l'*Écho de Paris* du 1^{er} décembre 1929, au lendemain de la mort de Clemenceau.

volonté de puissance, j'ai tout le loisir de les mesurer. Jamais, je n'ai mieux compris ce qu'un sculpteur, ce qu'un Rodin pouvait tirer d'une immobilité passionnée.

A quoi donc pensait Clemenceau par ce triste jour d'avril, assis sur un banc comme un mendiant devant le palais impérial?...

5 novembre 1918. — Je traverse Paris avant de rejoindre en Belgique l'état-major du général Degoutte. Et j'ai l'idée d'entrer à la Chambre des députés, où le gouvernement doit faire part au pays de l'armistice conclu, hier, entre l'Italie, l'Autriche, la Serbie, la Grèce. Quelle séance !

Certes, M. Deschanel avait parlé avec une éloquence vibrante et noble, et il y avait eu un moment de grande émotion quand toute la Chambre s'était tournée vers la loge diplomatique pour applaudir les ambassadeurs d'Italie et de Serbie. Certes, M. Pichon avait lu une note substantielle et forte qui résumait l'action heureuse de nos alliés et célébrait la résurrection intégrale de la Serbie. Mais Clemenceau se leva et gagna la tribune : il apparut alors que ce petit vieillard au teint de cire, aux moustaches tombantes, incarnait cette victoire si lente à venir, mais si complète, et la Chambre l'acclama. Pendant quelques minutes, il ne put parler. Et il agitait les bras, et cela signi-

fiait clairement : « A quoi bon ? Pourquoi cette manifestation ? Un homme est si peu de chose dans l'immense drame collectif. » Pendant une accalmie, deux ou trois voix le huèrent, lui jetant Salonique à la tête. Et il eut le même geste, identiquement le même. Non pas le geste de celui qui demeure indifférent ou qui méprise, mais le geste de celui qui a traversé les régions des honneurs et des haines, comme l'oiseau ou l'avion les nuages, et qui plane dans l'azur libre.

A quoi bon tout cela qui n'est pas éternel ?

disait Leconte de Lisle dans un vers célèbre. Et le vieillard, d'une voix restée claire, préluda sur un ton familier, presque un ton d'enfant qui s'excuse d'une faute :

— Ce que j'ai pu faire, c'est la France qui l'a fait.

Il donna lecture d'une voix calme, assurée, mesurée, des conditions de l'armistice autrichien. Ayant terminé, il plia le papier qu'il avait lu ; il parut réfléchir ; puis, du même ton simple, il annonça qu'il avait quelque chose à dire :

— Je suis, commença-t-il, le dernier survivant des protestataires à l'Assemblée de Bordeaux contre le démembrement de l'Alsace-Lorraine...

Et, tout à coup, dans le silence solennel, ce fut une vision d'antan. Chacun évoqua une autre

séance de la Chambre, celle où l'on démantelait la patrie. Chacun sentit la revanche lui couler dans le corps comme un sang généreux. Cependant, le vieillard, faisant les honneurs de Strasbourg, rouvert à Gambetta, à Chanzy, à Scheurer-Kestner, au maire Kuss, disait à ces ombres : « Passez devant. »

N'allait-il pas descendre sur cette minute patriotique? Pourquoi demeurerait-il à sa place? Le vieillard eschylien allait se dépasser encore. Il semblait gravir une montagne pour y chercher plus de lumière et il n'avait pas atteint le sommet. Il respirait sur le plateau supérieur où il s'était arrêté; restait encore la cime. Il entreprit cette dure ascension. Il rappela que l'union seule, que la solidarité seule des Alliés avait forcé la victoire, que chacun isolément n'aurait pu la contraindre. Cette solidarité devait survivre à la lutte. Surtout, nous aurions besoin d'une solidarité française. Il nous faudrait autant de courage et d'esprit de sacrifice dans la paix que dans la guerre. Les partis devraient tous se subordonner à l'œuvre française. L'avenir était à ce prix. Et, transformant l'ancien cri collectif des Français des croisades et de Jeanne d'Arc : *Dieu le veut*, il agita encore les bras comme des ailes en finissant par ces mots : *la France le veut, la France le veut...*

Cette fois, il avait atteint la cime. Comme une

plaine immense, il montra de son geste levé la France encore toute meurtrie et bouleversée réclamant le travail en commun, l'activité commune, la paix. Et il descendit les marches de la tribune, la tête baissée, avec recueillement, n'entendant peut-être même pas les acclamations, comme l'officiant qui a tenu un instant dans ses mains l'hostie consacrée — le pain et la paix de la France...

Strasbourg, 9 décembre 1918. — ...A l'hôtel de ville, Poincaré apparaît sur le perron, ayant à côté de lui Clemenceau.

— Messieurs, commence-t-il, le plébiscite est fait...

Comment ne le serait-il pas? Toutes ces maisons pavoisées et ornées y ont pris part. Et dans chacune de ces maisons, chaque fenêtre y prend part : voyez ces visages innombrables et radieux, ces mains qui agitent des mouchoirs.

Comme il rappelle le rapt de 1870 et la protestation de l'Alsace, le président de la République pose la main affectueusement sur l'épaule du dernier protestataire à l'Assemblée de Bordeaux, Georges Clemenceau. Le dur marbre de Rodin que j'ai vu immobile devant le grand quartier de Compiègne s'anime alors. J'ai vu deux larmes dans ces yeux lucides et perçants qui, après cinquante ans, contemplent le spectacle de l'Alsace délivrée...

VI

LA CLARTÉ DE JEANNE (I)

Orléans a célébré avec un éclat incomparable le 500^e anniversaire de sa délivrance. Cette année est spécialement l'année de Jeanne d'Arc. Des pierres commémoratives jalonnent ou jalonneront l'itinéraire qu'elle suivit à travers la France, de son départ de Vaucouleurs au bûcher de Rouen. Elles sont ou seront posées aux carrefours des routes où elle passa, aux parapets des ponts sur lesquels elle traversa nos rivières. En sorte que le voyageur, automobiliste ou piéton, qui s'arrêtera pour chercher son chemin, donnera une pensée, même involontaire, à Jeanne. Notre vieux pays, chargé de précieux souvenirs comme une main est ornée de bagues aux mille feux, ne doit pas être parcouru à la légère.

La vie de cette sainte de dix-neuf ans se partage en trois périodes d'inégale durée : dix-sept ans, un peu plus d'un an, un an ; l'enfance et la mis-

(1) Écrit à *l'Écho de Paris*, 12 mai 1929, à l'occasion du 500^e anniversaire de la délivrance d'Orléans.

sion ; la victoire et la gloire ; le martyr et la mort. Dans les trois, elle rend le même son pur, sans une fausse note.

Dans une phrase célèbre, La Bruyère a séparé les grands hommes de leurs origines. « Il apparaîtrait de temps à autre, a-t-il écrit, sur la surface de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leurs vertus, et dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux, semblables à ces étoiles extraordinaires dont on ignore la course, et dont on sait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu : ils n'ont ni aïeux ni descendants ; ils composent seuls toute leur race. » Petit précepteur plus ou moins rabroué dans les grandes familles où il servait, La Bruyère détestait l'aristocratie. Il préférerait croire aux hommes-météores. Or, il n'y a pas d'hommes-météores, pas plus qu'il n'y a d'étoiles extraordinaires pour troubler l'ordre des cieux. Si différent de sa race que soit le grand homme, il en est sorti et il en porte la marque. Si haut que fût Pasteur au-dessus de son père le tanneur et de ses ancêtres paysans, quand on apposa devant lui une plaque sur sa maison natale, il voulut parler et il dit : « O mon père et ma mère, c'est à vous que je dois tout... »

Il en est des saints comme des héros, comme des génies. Ils montent plus haut, mais le tremplin est le même : une bonne race. Le Christ n'a-t-il pas

voulu naître de la famille de David? Les parents de Jeanne d'Arc sont de belle lignée paysanne. A Domrémy, ils sont estimés et honorés. Sa mère surtout, qui est allée en pèlerinage au Puy et peut-être jusqu'à Rome, sa mère qui, la première sans doute, a cru en elle, qui ne doutera jamais d'elle et qui, toute vieille, s'en ira à pied, sur les chemins, comme autrefois au Puy ou à Rome, à Paris pour la réhabilitation solennelle de Jeanne à Notre-Dame. Non, il n'y a pas rupture, comme le prétend La Bruyère, entre le génie et ses origines. Entre ses ancêtres et Jeanne, il y a les voix. Mais les voix n'eussent pas parlé à qui n'eût pas été digne de les entendre. Là est le secret de la vocation. Jeanne ne renie pas son passé, elle nous enseigne la fidélité à la race, au sol, au pays. Elle élargit démesurément l'héritage, mais elle en a reçu le noyau.

Et voilà pourquoi les saints et les génies n'inspirent jamais le vertige de la folie. Ils sont, dans leurs extases mêmes et leurs inventions, solidement rattachés à la terre et à la raison.

Jeanne a dû commencer par le plus difficile : convaincre son entourage et un brave capitaine de gendarmerie. Elle part pour Chinon : du premier coup, pour elle qui n'est pas entraînée, c'est une chevauchée plus fatigante que celle de ces amazones qui ont tenté le raid Paris-Cannes. Elle désigne le roi : c'est le signe même de sa mission. Car

la naissance du roi est suspecte à cause de la démenche de Charles VI et de la débauche d'Isabeau. Or, elle va droit à lui, qu'elle ne connaît pas. Cette enfant de dix-sept ans applique cinq siècles d'avance le fameux *De quoi s'agit-il?* trouvé par le maréchal Foch au bout de ses réflexions. Elle va droit à l'essentiel, comme elle est allée droit au roi. De quoi s'agit-il? De rétablir la royauté française contre l'étranger. Pour cela, trois buts à atteindre : la délivrance d'Orléans, le sacre de Reims, la reprise de Paris. A distance, nous ne pouvons plus douter que ce fût l'essentiel. Tant qu'on l'écoute, tout s'exécute à merveille. On cesse de l'écouter : on échoue devant Paris. Sa destinée est limpide comme une eau de source. C'est en vain qu'on tente de la troubler.

Elle n'est même point troublée par sa jeune gloire rayonnante. Les acclamations ne l'ébranlent pas. Elle est telle dans la bonne fortune qu'elle sera plus tard dans la mauvaise. Rien n'est plus rare, surtout quand l'orgueil vous tente à l'aurore. Le génie n'a pas d'orgueil. La sainteté moins encore. « La véritable grandeur, dit La Bruyère, mieux inspiré cette fois, est libre, douce, familière, populaire. » Nous l'avons vue chez un Pasteur, chez un Foch. Mais c'est la grandeur au déclin de la vie. Jeanne, à dix-huit ans, adulée, fêtée par des foules agenouillées, par des seigneurs, par des

chefs, que son front nimbé et ses yeux d'or attirent et envoûtent, rit de bonne humeur et reste toute lumineuse. Ni la vanité, ni le monde, ni l'amour n'ont de prise sur elle. Elle a poussé tout droit comme un peuplier, ou plutôt comme un lys à longue tige. Elle est intacte, elle est pure, elle est blanche et claire.

Mais voici la grande épreuve, le martyre, ce procès de quatre mois où elle est torturée par les clercs qui veulent la convaincre de sorcellerie. Là encore elle est prodigieuse, comme dans la bataille. Songez qu'elle est enfermée dans un affreux cachot sans air, elle qui est habituée à la vie de campagne et à la vie des camps, qu'elle est mal nourrie, qu'elle doit se défendre la nuit contre un geôlier, et qu'on la sort de là pour l'accabler de questions subtiles où le moindre mot risque d'être déformé et de la livrer. Or, loin d'être désespérée et lasse comme elle y aurait droit, — et plus encore étant femme, — elle apparaît devant ses juges avec ce mélange de gravité lorraine et de malice champenoise qui lui vient de ses origines. Dans ces ténèbres juridiques, sa parole est comme un jet de lumière. Le plus beau livre sur Jeanne, c'est elle-même qui l'a écrit. Ce sont ses réponses que recueillit Quicherat. Et ces réponses ont été transcrites par un greffier sans doute hostile. On y reconnaît avec une surprise qui va jusqu'à l'émo-

tion la plus haute et la plus rare une finesse naturelle qui déjoue tous les calculs. Elle n'est jamais prise en faute. Elle écarte les byzantinismes et les obscurités. Là encore, le *De quoi s'agit-il?* est continuellement posé, et par elle seule. Patronne des soldats, Jeanne peut l'être encore des écrivains. Elle leur enseigne la divine clarté.

Michelet l'a peinte en blanc sur le fond sombre du moyen âge. Elle se détache en lumière. Les flammes de son bûcher se sont séparées pour devenir des flambeaux.

Pendant la guerre, il y avait, dans un de ces petits villages suspendus aux flancs des collines au-dessus de Reims où les troupes venaient au repos bien qu'ils fussent bombardés, une jeune fille si belle et si sage que tous les jeunes soldats, et même les anciens, étaient amoureux d'elle. Aucun n'eût osé la toucher, et tous, se souvenant d'une fiancée, d'une femme, d'une sœur, ou de ce désir d'amour que chacun porte en soi, retiraient d'elle une douce chaleur intérieure, un goût plus vif de se dévouer et de mériter. L'un ou l'autre, la nuit, s'en venait de cantonnements lointains pour voir un instant à l'aurore son sourire, et repartir plus allègre. Elle n'aurait pas pu choisir; elle n'avait pas le droit d'aimer. Elle appartenait au cœur de tous. C'est une chance pour notre pays d'avoir dans son passé une image comme celle de Jeanne

que chacun de nous peut aimer à distance, et dont il peut recevoir une pure exaltation dans sa vie. Mais Jeanne, par le choix de l'Église, peut être non seulement aimée, nous avons le droit de la prier...

FIN

TABLE

DÉDICACE.

CHATEAUBRIAND A ROME

	Pages.
I. — Le jeune secrétaire d'ambassade.....	7
II. — L'ambassadeur	25
III. — L'adieu à Rome.....	50

LAZARE HOCHÉ SUR LE RHIN

I. — Nos châteaux sur le Rhin.....	61
II. — L'étape.....	67
III. — Hoche et les femmes.....	77
IV. — Le pacificateur de la Vendée.....	87
V. — L'homme du Rhin.....	98
VI. — La voix de Hoche.....	107

LOUIS MADELIN ET ROBERT DE FLERS

I. — Les origines et la jeunesse d'un historien.....	115
II. — Fouché.....	126
III. — La Rome de Napoléon.....	135
IV. — L'Histoire racontée à tous.....	140
V. — La guerre.....	144
VI. — Robert de Flers.....	154
VII. — L'écrivain-soldat inconnu.....	163

LE SOUVENIR DE MAURICE BARRÈS

I. — Une retraite de Maurice Barrès à Pau.....	167
II. — Pour le monument de Maurice Barrès	186

	Pages,
III. — Le vrai Barrès.....	194
IV. — Les Mémoires.....	199

LE SOUVENIR DE RENÉ BOYLESVE

I. — L'adieu à René Boylesve.....	207
II. — Le lyrisme classique.....	217
III. — Un an après la mort de René Boylesve.....	224
IV. — Après la séance de l'Académie.....	235

GENS DE GUERRE

I. — Mangin.....	245
1) L'homme de Douaumont.....	245
2) La vertu de la race.....	254
II. — Le <i>Turenne</i> de Weygand.....	259
II. — Un revenant : Jacques d'Arnoux.....	268
IV. — Les funérailles de Foch.....	276
1) Le Maréchal.....	276
2) Les funérailles.....	283
V. — Le Clemenceau de la guerre.....	290
VI. — La clarté de Jeanne.....	295



PUBLIC LIBRARY
DISTRICT OF COLUMBIA

FOR.LIT.

FOR.LIT.

FR.

70-50860

840.9

B727

BORDEAUX, H.

5.00

VISAGES FRANCAIS

FOR.LIT.

LIT.

FR.

70-50860

PROPERTY OF THE
DISTRICT OF COLUMBIA

Theft or mutilation
is punishable by law

